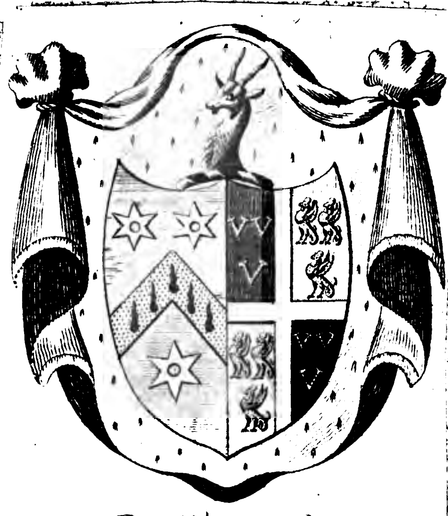
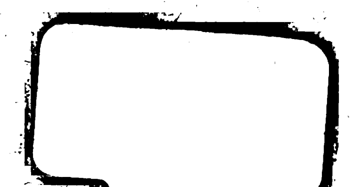


Edward Holden Cruttenden



VOYAGE LITTÉRAIRE
DE LA GRÈCE,
OU
LETTRES SUR LES GRECS,
ANCIENS ET MODERNES,
AVEC UN PARALLELE DE LEURS MŒURS.

PAR M. GUYS, SÉCRÉTAIRE DU ROI,
de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Marseille.

Troisieme Edition revue, corrigée, considérablement augmentée, & ornée de dix belles Planches.

On y a joint divers Voyages, & quelques Opuscules du même.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M DCC LXXXIII.



VOYAGE
HISTORIQUE
ET LITTÉRAIRE,
OU
LETTRES SUR LA GRECE.

LETTRES SUR LES TURCS.

LETTRE PREMIERE.

Nihil rerum mortalium tam instabile ac fluxum est, quàm fama potentiæ, non suâ vi nixæ. Tacit. Annal. L. XIII.

UN spectacle bien consolant pour les Grecs, doit être celui de l'Empire de leurs Tyrans dans un état d'affaissement ou d'inertie, & s'efforçant en vain de se relever. Si le souvenir des Thémistocles, & des Alcibiades peut communiquer à des Athéniens une partie de cette noble énergie,

qui animoit ces grands hommes ; si les Grecs peuvent encore être enflammés de l'amour de la Patrie ; ils doivent, en observant d'un œil satisfait les gradations de cette décadence visible, s'abandonner avec joie sur cette pente rapide, comme si elle les conduisoit à l'indépendance & à leur ancienne liberté. Il est bien juste, mon père, que vous preniez part à leurs espérances, comme à ce qui peut leur arriver d'heureux, vous qui avez vengé les Grecs modernes du mépris avec lequel on voit des Républicains devenus esclaves. Vivement excité comme Racine par l'enthousiasme que vous avez puisé dans les écrits anciens, vous avez cherché à discerner leurs traits dans leurs descendants, vous les avez saisis, vous avez écarté les ombres qui les voiloient à leurs propres yeux, vous les avez même fait revivre. Les Grecs, dans vos tableaux, n'ont plus de chaînes ; ils ont repris leurs droits ; ils sont libres dans l'opinion des hommes de lettres ; ils nous rappèlent ce qu'ils ont été. *Servant priscæ vestigia famæ* (1.

Mais les Grecs peuvent-ils espérer de recouvrer leur gouvernement, leurs loix, à l'époque où

(1) Ovid. Métam.

les Turcs seroient contraints de repasser en Asie ? Il est sous nos yeux des causes actives & constantes qui s'y opposent. En partant même de la supposition du bouleversement qu'entraîne le cours des siècles, cet événement ne paroît pas plus vraisemblable. Nous ne voyons pas dans l'histoire que les grandes Nations, après avoir été dissoutes, soient remontées, par une crise heureuse, au point de leur ancienne splendeur; disons plus : qu'elles aient pu former un corps de puissance. Les seuls Perses offrent à cet égard une particularité remarquable. Ils n'ont pas éprouvé le sort des grands peuples asservis par les Romains qui, à leur tour subjugués, ont connu des Vainqueurs & des Maîtres. Les Perses ont passé sous différentes dominations; mais ils se sont relevés, & leur empire subsiste encore. Vaincus par les Grecs confédérés, subjugués par Alexandre, ils secouèrent le joug après la mort de ce Conquérant. Assujettis de nouveau par les Romains, ils brisèrent leurs fers, & se signalèrent par leurs exploits, ayant à leur tête un Soldat, qui prit le nom d'Artaxare. Ils eurent la gloire de faire prisonnier l'Empereur Valérien, honneur qu'ils n'ont partagé avec aucun des ennemis de Rome, & plus fait sans doute pour

couronner les grandes qualités de Mithridate ; si ce Prince n'avoit eu à combattre Sylla, Lucullus, & Pompée. Les Perses ont lutté sur la fin du 16e. siècle contre la fortune, qui s'étoit déclarée pour les Ottomans. Thamas-Kouli-khan fut le digne rival de Soliman. Sous le Grand Schahabas ils profitent de la foiblesse des Turcs pour reculer les limites de leur propre Empire, & ils ne manqueront pas quelque jour de partager les dépouilles de l'Empire Ottoman en Asie. Je ne parle point de la Chine, qui demande la même exception que la Perse. L'Histoire Chinoise diffère si fort de celle des autres Nations, qu'elle ne souffre pas le parallèle. On peut croire que l'excès même de sa foiblesse lui a tenu lieu de force. Elle n'a jamais opposé de longue résistance aux débordements des Tartares. Ces Tartares, grossiers & ignorans, ont reçu les loix des vaincus (1). Dans la suite ils se sont mêlés, confondus, & avec eux les différences nationales ont disparu. Tel est, comme Voltaire l'a remarqué, l'avantage que les peuples du Midi ont toujours eu sur ceux du Nord. Les Grecs n'ont pu établir la même compensation

(1) Les Turcomans ont fait de même.

avec les Turcs. L'Alcoran a mis une barrière insurmontable entre ses Sectateurs & les Nations étrangères. Les Turcs ont peu emprunté des Grecs. On reconnoît cependant à Constantinople parmi les gardes, qui précèdent le Grand Seigneur dans les solemnités, lorsqu'il va à la Mosquée, qu'ils ont conservé la coutume des anciens Hastaires, que les Empereurs Grecs avoient adopté des Romains sous la dénomination de Varangues (1).

En considérant les Romains modernes (2), l'on pardonnera aux Grecs d'avoir dégénéré (3). Ce n'est pas dans les fers du despotisme qu'on peut espérer de trouver des Socrates, des Pé-

(1) C'est dans les montagnes d'Ecosse, qu'il faut aller chercher le costume des anciens soldats Romains. Il ne s'est conservé que dans cette petite partie de leur Empire.

(2) Ses citoyens en paix, sagement gouvernés,
Ne sont plus Souverains & sont plus fortunés.
Volt. Henr.

(3) L'Historien, le Philosophe de la nature, dit des Castors ce qui me paroît applicable aux Grecs, & à tous les Peuples réduits en servitude : *Quelles vues, quels desseins, quels projets peuvent avoir des esclaves sans ame, ou des relégués sans puissance? Ramper, ou fuir, & toujours exister d'une manière solitaire, ne rien édifier, ne rien produire, ne rien transmettre, & toujours languir dans la calamité, décheoir, se perpétuer sans se multiplier, perdre en un mot par la durée autant & plus qu'ils n'avoient acquis par le temps.*
Hist. Nat. du Castor, T. VIII, p. 40.

riclès & des Sophocles. Les grands hommes tiennent aux circonſtances, à la liberté, ſur-tout à la gloire de leur nation. Il eſt même un degré de chaleur néceſſaire pour développer le germe du génie & des talents, lorſque ſous un règne heureux tout concourt à rendre un Empire célèbre & floriſſant. La fortune du ſucceſſeur de Céſar, & la grandeur de Louis XIV firent naître les hommes rares, qui ont illuſtré les ſiècles de ces Souverains.

On dit qu'il ne faudroit à l'Empire Ottoman qu'un Prince en état de lui rendre ſa première vigueur. Cela me paroît bien problématique. Les circonſtances ſont peu propres à produire un homme qui pût reſſaiſir les rênes échappées depuis longtemps des mains des Sultans. Quel nouvel Hercule pourroit attaquer l'hydre qu'il auroit à combattre ! Les efforts feroient pénibles, ils entraîneroient ſa perte. La politique de quelques puiſſances de l'Europe veille à la conſervation de l'Empire Ottoman ; elle en a été le bouclier depuis la paix de Paſſarowitz. Conſtantinople eſt la pomme de diſcorde, qui doit retarder ſa chûte (1).

(1) *In ſe magna ruunt. Lætis hunc numina rebus*
Creſcendi poſuêre modum.

Lucan. Pharſ.

Je regrette vivement que Monteſquieu ſe ſoit arrêté à l'époque où Mahomet II établit le Croiſſant ſur les ruines de l'Empire Grec, qui, pour me ſervir des termes de cet illuſtre Auteur, finit comme le Rhin, qui n'eſt plus qu'un ruiſſeau, lorſqu'il ſe perd dans l'Océan (1): Permettez-moi, mon Père, avant d'aller plus loin, de vous rappeler que vous m'avez ordonné de vous faire part de ma manière de voir les Turcs, en indiquant les époques & les cauſes de leur grandeur & de leur décadence. Mon empreſſement à vous obéir ne me permet ni de conſulter mes forces, ni de me décourager à la vue du travail que j'oſe entreprendre.

L'Hiſtoire n'eſt pas toujours un tableau fidèle

Les Turcs s'attendent à perdre quelque jour leur Empire d'Europe, & cette opinion ne vient pas de leur ſituation actuelle. Elle eſt plus ancienne. Il exiſte parmi eux une prédiction qu'ils ſeront renvoyés par les *Infidèles* en Aſie. Le Sultan régnant, preſqu'au moment où il montoit ſur le thrône en 1774, époque de la dernière campagne des Ruſſes, crut en voir l'accompliſſement, & vouloit ſe ſauver en Aſie. Les bons Muſulmans la regardent comme leur Patrie primitive, & leur tombeau. Auſſi ceux de Conſtantinople ſe font-ils inhumer en Aſie. La diſpoſition des Cimetières Turcs, en face de Chalcédoine, tient encore à cet eſprit religieux.

(1) Grandeur & décad. des Rom. ch. dern.

des événements paſſés. La plupart de celles que nous avons, ſont, ſuivant Fontenelle, des fables convenues (1). On peut adoucir cette définition. La manière, dont tous les jours on nous raconte ce que nous avons été à portée de voir, ne doit pas nous donner une grande confiance pour les relations qu'il n'eſt plus poſſible de vérifier (2). Les préjugés, les paſſions, l'intérêt (3), & le déſir de ſe montrer ſoi-même, font ſacrifier la vérité. C'eſt à cette dangereuſe manie que nous devons le beau diſcours que Quinte-Curce a mis dans la bouche d'un Scythe (quoiqu'il faſſe connoître cette fière Nation), la plu-

---

(1) M. Servan, digne, par ſon éloquence & par ſes vertus, d'être comparé à l'Orateur de Rome, dit que *la Fable eſt ſouvent une hiſtoire méconnue.* (Diſcours prononcé à l'Acad. de Lyon.) M. de Gebelin, & M. Bailly ont le talent de déchiffrer & d'expliquer tous les hiéroglyphes. Platon diſoit à ſes diſciples qu'il y avoit un point de ralliement pour tous les hommes. M. de Gebelin, & M. Bailly l'ont trouvé en ramenant toutes les Sciences, comme autant de veines éparſes, à une même ſource.

(2) *Quelle leçon puis-je tirer d'un évènement dont j'ignore la vraie cauſe. L'Hiſtorien m'en donne une, mais il la controuve, & la critique. Celle même dont on fait tant de bruit, n'eſt qu'un art de conjectures, l'art de choiſir entre pluſieurs menſonges celui qui reſſemble mieux à la vérité.* Emile. J. J. R. Tom. II, p. 277.

(3) Il y a peu d'Hiſtoriens qui aient écrit comme Tacite, *ſine ira & ſtudio.*

part des belles harangues de Tite-Live, & les bons mots que Montesquieu regarde *comme des fleurs jetées sur ces énormes colosses de l'antiquité* (1). L'Histoire des Turcs ne peut être connue que par celle de leurs ennemis. Ces relations sont suspectes, mais elles n'ont pas un caractère de fausseté comme les annales Turques. Les Turcs, si on veut les en croire, ont été des Conquérants invincibles. La Porte dans ses actes représente les Princes Chrétiens implorants à genoux la clémence du Vainqueur. On retrouve dans l'histoire comme dans les diplômes des Turcs le faste oriental, qui n'est qu'un étalage ridicule. Nous n'avons pas encore une Histoire Turque complette. Celle de Cantimir doit être la plus exacte, & les notes qui l'accompagnent sont très-instructives. Celle que M. l'Abbé Mignot a donnée dernièrement, est faite avec soin; mais on ne peut la considérer que comme une compilation; elle ne nous éclaire point sur la nature du gouvernement des Turcs, & le génie de ce peuple (2).

---

(1) Grand. & déc. des Rom. ch. V.

(2) M. Guer, dans son Ouvrage sur les Turcs, s'est un peu plus étendu que M. l'Abbé Mignot, mais il nous instruit

J'ai été étonné de trouver dans l'Histoire générale de Voltaire, qui relève souvent les erreurs des Historiens : *Mahomet II installa lui-même le Patriarche avec la solemnité ordinaire, il lui donna la crosse avec l'anneau que les Empereurs d'Occi-*

---

fort mal. Il rapporte, T. I, p. 314, édit. *in*-4°. que les Ministres étrangers résidants à la Porte, y ayant été mandés, & l'Ambassadeur d'Angleterre voulant, contre l'ordre établi, prendre le pas sur celui de France, le grand Visir le fit sortir en le menaçant du poing, & lui disant : *Proditor del ton rey*, injure, remarque judicieusement M. Guer, qui devoit être d'autant plus sensible à l'Ambassadeur, qu'il étoit envoyé par le Parlement rebèle. Cette anecdote est une fiction, dont M. Guer a embelli son Ouvrage, & ce n'est pas la seule. Le même Auteur dit, dans une de ses Notes, T. I, p. 143, *On compte, tant dans la ville de Constantinople, que dans les fauxbourgs, environ deux millions d'ames. Peut-être y a-t-il un peu à rabattre.* La moitié seulement.

Convenons que le rôle d'Historien est bien difficile à remplir. S'il blâme, on l'accuse d'être satyrique : s'il loue, on dit qu'il exagère : si, fidèle à la vérité, il décrit sans digression le règne d'un bon Prince, peu fertile en événemens, on lit son ouvrage comme une Gazette. Les annales, qui sont marquées par de grandes révolutions, frappent les esprits, & prêtent le plus à développer le génie des Ecrivains. Aussi sont-elles préférées. Cela rend raison de la prédilection qu'on reproche aux Historiens. Le tableau des vices de Tibère fournit une opposition bien favorable à celui des vertus de Germanicus. Domitien fait valoir Titus, & Commode Marc-Aurelle.

dent n'osoient lui donner depuis long-temps ; & s'il s'écarta de l'usage, ce ne fut que pour reconduire, jusqu'aux portes de son Palais, le Patriarche élu (1). Les Grecs ont conservé véritablement le droit d'élire ; mais le choix leur est dicté par la Porte, qui vend fort cher, au nouveau Patriarche, sa dignité. Le Grand Visir fait la cérémonie de l'installation, & non le Grand Seigneur, qui ne *reconduit* personne, encore moins le Patriarche Grec. On lit dans l'Histoire du Bas-Empire (2) : *Lorsque Mahomet II prit Constantinople, il entra à cheval dans Sainte-Sophie, & après avoir fait sa prière sur l'autel, il le fit abattre.* M. le Beau ajoute, *que ce Prince infidèle n'osa même entrer ainsi dans l'Eglise, qu'après avoir su que les Chrétiens même n'en faisoient pas scrupule : En effet sous le règne des Empereurs Grecs d'Orient, la vanité des Grecs étoit venue à un tel point, que les personnes de quelque distinction entroient à cheval dans Ste. Sophie, ou s'y faisoient porter en litière.* Je ne m'arrête point à discuter ce que peut avoir d'absurde cette prétendue licence des Grecs; mais j'ai peine à croire que le Con-

(1) Essai sur les Mœurs, T. II, 354, édit. *in*-8°.

(2) T. IX, p. 499.

quérant de Constantinople ait consulté leurs usages, pour décider de la manière dont il devoit entrer dans le Temple de Ste. Sophie; & je puis affirmer que quand le Grand Seigneur va faire sa prière dans une Mosquée, il traverse véritablement toutes les cours à cheval; mais il en descend au parvis, pour se rendre à sa tribune. C'est ainsi que les fausses notions se répandent & s'accréditent. Je dois vérifier à Constantinople celles qu'on nous a données des Turcs.

L'origine de ce Peuple est fort incertaine. M. de Guignes (1), & M. d'Anville (2), l'ont recherchée avec soin. *Les antiquités des Turcs*, dit l'Auteur que j'ai déja cité, *ne méritent guère mieux une histoire suivie que les tigres & les loups de leur pays; ils se répandirent vers le onzième siècle du côté de la Moscovie, ils inondèrent les bords de la mer Noire, & ceux de la mer Caspienne* (3).

(1) Histoire des Huns.

(2) L'Empire Turc considéré dans son établissement, & dans ses accroissements successifs.

(3) Essai sur les Mœurs, T. II, chap. 49.

Les Turcs, ou les Tartares, habitans du mont Caucase, & du Taurus, ne commencent à être connus que par leur Traité avec Justin II, en l'année 571, contre les Perses, leur ennemi commun. Les Turcs, comme les Tartares actuels de Krimée,

A la mort de Mahomet (1), Ali, qui avoit été désigné pour lui succéder, voyant qu'on lui préféroit Abubekre, fonda sur le schisme un autre Empire. Il y eut deux Calyphes en Asie. L'un régnoit à Bagdad, l'autre en Syrie (2). Une poignée de soldats, sous l'étendard de Motassen, donna les premières secousses au trône des Calyphes Abassides. Ortogrul Béy leur enleva l'exercice du pouvoir, & les réduisit au Pontificat (3).

---

avoient à leur tête un Khan, nommé Dysabul par les Historiens Grecs, & Mokan par les Auteurs Orientaux. On peut juger, par les empressemens de Tibère, & les bassesses de Valentin, qu'il envoya en ambassade au Khan des Turcs, de l'avilissement des Romains, des forces & du caractère de fierté que déployoient ces peuples de Barbares. Le Khan parle à l'Ambassadeur Romain du ton d'Attila. *Hist. du Bas-Empire*, *T. II*, p. 299.

(1) On ne peut parler de Mahomet & de Cromwel qu'avec enthousiasme ou mépris. Voltaire a peint, des couleurs les plus fortes, dans son admirable Tragédie, le Prophète des Arabes.

Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu.

(2) Les Perses adoptèrent, par une politique fort judicieuse, ou peut-être par un hasard très-heureux, la secte d'Ali. Cette division de créance est une des causes qui a dû contribuer à conserver aux Perses leur Empire.

(3) Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
Ces Calyphes tremblants dans leurs tristes grandeurs,

Ils furent entièrement détruits par la famille de Gengis-Kan, qui changea la face de l'Asie (1). De cette dynastie sont provenues la Maison régnante en Turquie, & celle des Khans de Crimée.

Ostrogrul-Béy, qu'il faut regarder comme le Fondateur de la puissance Ottomane, pénètre jusqu'à Angora. Son fils Ottoman, ou Otman porte plus loin ses armes. Orkan établit le siège de l'Empire à Brousse (2). En 1325, Amurat passe en Europe, & prend Andrinople. Ce Prince institue les Janissaires. Cette Milice, qui menaçoit l'Europe entière sous les premiers Sultans, n'étoit plus redoutable qu'à ses Maîtres dans le siècle passé, & n'est aujourd'hui, comme le Grand Seigneur lui-même, qu'un vain simulacre. On peut la comparer, pour sa valeur & ses

---

Couchés sur les débris de l'autel & du trône,
Sous un nom sans pouvoir, languir dans Babylone.
Zaïre, Trag. de Volt.

(1) Il faudroit mettre au bas du portrait de Gengis-kan, cette belle image de M. Bailly, qui a écrit l'histoire de l'Astronomie avec l'énergie & les graces de l'éloquence : *Les Conquérants ont des pieds de fer, ils brisent en marchant, & la poussière qui s'élève à leur passage, couvre tout ce qu'ils laissent en arrière. Tout finit, & tout recommence avec eux.* Lett. sur l'Ast. p. 23.

(2) Autrefois Pruse, Capitale de la Bithinie.

excès, aux gardes Prétoriennes, & aux Strelitz de Moscovie. Racine a peint dans un vers la situation respective du Grand Seigneur, & des Janissaires.

Comme il les craint toujours, ils le craignent sans cesse(1).

Bajazet s'enrichit des dépouilles de Kavaman-Ogli, son beau-père. Il soumet toute la Grèce, & défait le Roi Sigismond en Hongrie. Ce Royaume a été le foible boulevard de l'Europe contre les irruptions des Turcs, jusques vers la fin du siècle passé. Bajazet dévaste l'Asie Mineure; toujours suivi de la victoire, il se rapproche de Constantinople, & c'en étoit fait de l'Empire Grec, lorsqu'Andronic Paléologue invoque la protection de Tamerlan (2). Ce Prince vole à la poursuite de Bajazet, l'atteint, le combat,

(1) Roxane, Trag.

(2) Cantimir rapporte que Paléologue offrit à Tamerlan de se rendre son Vassal, & de tenir son Empire de lui. Tamerlan répondit *qu'il iroit le défendre contre ses ennemis; mais qu'il ne mettoit pas sa protectiou à un si haut prix, & que sa conscience ne lui permettoit pas de désirer le bien d'autrui.* On ne s'attend pas à tant de magnanimité de la part d'un Scythe, que les Historiens nous représentent comme un brigand. On a dit qu'on gouvernoit le monde avec des noms, & c'est aussi par les noms qu'on juge des hommes. Les Grecs appeloient indistinctement *Barbares*, les Nations étrangères.

le fait prisonnier ; &, s'il faut en croire les Historiens qui se répètent, l'enferme dans une cage de fer. Si ce trait de cruauté étoit attribué à un Néron, ou à un Christierne, on n'oseroit le révoquer en doute ; mais je demande si un Prince, qui eut la générosité de refuser les offres que l'Empereur Grec lui faisoit, si le même homme, qui eut assez de grandeur d'ame pour prêter son appui au fils de Bajazet, peut avoir abusé avec tant d'insolence de sa victoire. On ne sauroit lire l'histoire avec trop de circonspection, & comme l'observe l'Auteur de l'Essai sur l'Esprit des Nations (1), en rapportant un fait aussi douteux que celui que je me permets de réfuter : *Voilà ce que plusieurs Historiens disent, qu'on ne peut nier sans renverser les fondements de l'histoire, mais il est sûr qu'on ne peut le croire sans renverser tous les fondements de la raison.*

Les Grecs perdirent leur plus ferme appui, & la puissance de Tamerlan s'évanouit avec lui, comme celle d'Alexandre, comme celle d'Attila. La bataille de Pruse ou d'Angora, selon M. Danville ne fut fatale qu'à Bajazet. Nous avons dans nos annales l'objet de comparaison. La France

(1) Volt. T. II, chap. 3.

ne

ne se ressentit de la bataille de Pavie, que par la perte momentanée de son Roi, qui recouvra sa liberté l'année suivante, en signant le Traité de Madrid.

Les règnes de ses successeurs n'offrent de remarquable que les différents de Musa & de Mahomet, qui partagèrent l'Empire à la mort de Soliman leur père, & l'abdication d'Amurat II, replacé deux fois sur le trône par les Janissaires. Cette Milice commençoit à jouer un rôle dans l'Empire. C'est sous ce règne qu'elle leva pour la première fois l'étendard de la rebellion.

La plus brillante époque des Turcs, est celle de la prise de Constantinople en 1453. Ces malheureux Grecs étoient dans le délire voisin de la mort. Tandis que les Turcs leur enlevoient Andrinople, & Gallipoli, ils s'occupoient de disputes théologiques; mais leur Empereur (1) fut grand le dernier jour de sa vie. Il mourut sur la brèche.

---

(1) Constantin XI, Paléologue. Constantinople avoit déja soutenu plusieurs sièges par terre & par mer contre les Sarrasins; le premier en 675, sous le règne de Constantin IV. Les Grecs durent beaucoup aux feux Grégeois qu'ils lançoient sur les vaisseaux ennemis. Baudouin, Comte de Flandres, s'empara de Constantinople en 1204, & les François la possédèrent jusqu'en 1239, que Michel Paléologue en chassa Baudouin II.

Mahomet II (1) entra dans Constantinople avec plus de gloire encore, que Saladin à Jérusalem. Mahomet remplit avec fidélité les capitulations qu'il avoit accordées aux Grecs (2). Il leur laissa leur culte & la plus grande partie de leurs Eglises; mais il convertit Ste. Sophie en Mosquée. C'est là que ce Conquérant célébra son triomphe (3). Constantinople avoit déja reçu le mahométisme dans son sein. Bajazet y avoit fait construire une Mosquée qui subsiste encore, & a retenu le nom de *Dand Pacha*. L'inertie des Grecs étoit à ce point de permettre que les Génois (4), & les Vénitiens fissent

(1) Tous les Historiens se sont efforcés à l'envi de peindre Mahomet comme un Prince féroce & sanguinaire. On lui a prêté les absurdités les plus révoltantes. Dans ce nombre il faut distinguer celle d'Irène qui a donné lieu à la Tragédie de Mahomet II, de La Noue. Les beaux vers demandent grace pour le sujet.

(2) Voyez Cantimir, T. I. p. 14.

(3) Il récita deux vers sublimes du Persan Sandi : *Le Palais Impérial est tombé. Les oiseaux qui annoncent le carnage ont fait entendre leurs cris sur les tours de Constantinople.*

(4) Lorsque Michel Paléologue reprit Constantinople sur les Latins, il y trouva & conserva trois Nations différentes qui y avoient formé des établissemens de commerce; les Vénitiens, les Génois, & les Pisans. Les Génois avoient, le long de la mer Noire, des Factories qu'ils perdirent lorsque Mahomet II

en concurrence tout le commerce actif de la Grèce. Celui des Grecs n'étoit que passif. Les Turcs trouvèrent les Génois établis à Galata, & à Péra (fauxbourgs de Constantinople.) Mahomet II est le Démétrius Poliorcète des Grecs modernes. Mais un Héros, descendu des montagnes d'Albanie, Jean Castriot, dit Scanderbeg ou Alexandre, s'oppose à ses armes; il passe alternativement au secours des Vénitiens & de l'Empereur Ferdinand. Par-tout il arrête le cours des prospérités du Sultan.

Je ne m'arrêterai au règne de Bajazet, que pour dire un mot de son frère Zim, qui, après avoir tenté de déposséder son Souverain, se réfugia à Rhodes, d'où il passa en France, puis en Italie, où l'on dit qu'il mourut. Ce Prince

asservit la Krimée. Mais ils conservèrent leur Comptoir de Galata à la conquête de Constantinople. Mahomet II les maintint dans leurs privilèges, qui leur furent confirmés par Achmet, fils de Mahomet III. On voit par leurs capitulations, que la nation Génoise étoit gouvernée par des chefs dont les noms sont énoncés dans les actes, il sont qualifiés *de Princes*, *& Ambassadeurs de la ville de Galata*. Les Génois n'y ont pas aujourd'hui une seule maison.

Sous les Empereurs Grecs, ils se battirent plus d'une fois dans la mer Noire contre les Vénitiens leurs concurrents. Cela seul suffiroit pour faire connoître ce qu'étoit alors l'Empire Grec.

a donné lieu à bien des fables. Il n'y a d'avéré que sa rebellion, & sa fuite. Quoiqu'il en soit, son nom est en recommandation dans les annales Turques.

Sélim Ier. cimente son trône du sang de ses frères. Ce n'est pas sans indignation qu'on le voit confondre parmi les rebelles Corcud, dont tous les Historiens célèbrent unanimement les vertus. Bajazet II, son père, Prince superstitieux, voulut être Pélerin Musulman (1) avant de régner. Pendant son voyage à la Mecque, la régence fut confiée à Corcud. Ce Prince se distingua par sa sagesse, & sa modération. On aime à voir, dans l'histoire de Cantimir, avec quel respect il rend à Bajazet, de retour de son voyage, les rênes de l'Empire. Les liens du sang, ces seuls liens qu'on connoît dans un Etat despotique, sont bien foibles parmi les Princes. Corcud étoit, sur le trône, adoré des soldats. Il pouvoit en fermer l'accès à Bajazet, qui avoit

(1) L'Alcoran oblige les Musulmans à faire, une fois dans la vie, le voyage de la Mecque, ce qui leur donne le titre d'*Hadgy*, & une certaine considération. Le plus grand nombre rachète ce devoir par des présents qu'on fait porter sur le tombeau du Prophète. Le Grand Seigneur y en envoie tous les ans.

été assez imprudent pour s'en écarter, avant d'y monter. Corcud mit toute sa gloire à être le premier des sujets de Bajazet. Victor Amédée, qui voulut monter sur le trône, après avoir abdiqué, ne trouva pas son fils disposé à le lui rendre. Le Germanicus des Turcs étoit retiré dans sa Principauté de Magnésie, que Bajazet lui avoit donnée en appanage. Il y étoit un exemple de vertu & d'obéissance, lorsque Sélim le fit assassiner. On s'attendrit sur la destinée de ce Prince, digne d'un meilleur sort.

Sélim prépare le règne de Soliman II, & ce règne est le plus haut période de la grandeur Ottomane. Il soumet les Perses, les Kurdes, pénètre dans l'Yemen (ou l'Arabie Heureuse). La Hongrie, toujours exposée aux irruptions des Turcs, est le premier champ des victoires de Soliman. Ce Royaume étoit alors gouverné par deux Princes, inhabiles à le défendre. Le malheureux Louis périt, comme Sigismond, les armes à la main. Ferdinand fait d'inutiles efforts pour s'opposer à Soliman, qui étend ses conquêtes jusques dans le centre de la Hongrie, & s'empare de Bude, sa Capitale.

La Moldavie devient comme la Valachie, sous Soliman Ier, & la Krimée, sous Mahomet II,

un fief de l'Empire Turc. Soliman soumet les trois Etats de Barbarie. Ils se sont rendus indépendans vers la fin du 16e. siècle, & n'ont conservé, avec la Porte, que des relations d'affinité. Tunis est la première de ces régences, qui ait secoué le joug. C'est la Milice qui gouverne à Tunis, à Alger, & à Tripoly, sous un Béy électif, à-peu-près comme en Egypte les Béys qui ont succédé aux Mammelucs (1).

Soliman enlève aux Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, l'Isle de Rhodes, qui avoit résisté à Mahomet II. La fortune de Soliman l'emporta sur les prodiges de valeur du Grand Maître Lille Adam, & des Chevaliers; mais quelques années après elle échoua devant Malthe, que Charles-Quint avoit donnée à l'Ordre. C'est sous le règne de Soliman II, que François Ier. au grand étonnement de l'Europe, s'unit avec le Sultan, contre Charles, leur ennemi commun. Nice vit la première les pavillons François & Turcs confondus. Le fameux Barberousse,

(1) La Porte tient un Pacha au Caire. Mais son autorité y est accidentelle. Elle n'a d'activité que par la mésintelligence des Béys, qui quelquefois se réunissent pour déposer le Pacha.

qui commandoit l'escadre Ottomane, aima mieux être le Général des armées navales de Soliman, que Bey de Tunis.

Le Sultan est obligé de lever le siège de Vienne. Il lui resteroit l'honneur d'une retraite célèbre, si ce Prince n'avoit pas sacrifié les prisonniers Allemands qu'il traînoit à sa suite. Il revole sur les aîles de la fortune aux bords de l'Euphrate. Soliman assure les conquêtes de son père, & les siennes.

Ce Prince est digne du nom de *Grand*, que la postérité lui a donné. Il a égalé en bravoure, & en prospérité, tous les Héros de sa maison. Il leur est supérieur, parce qu'il fut le Solon de son pays. Après dix ans de résidence à Constantinople, Soliman se remet en marche, il assiège Sigeth, il tombe malade, & la place se rend après sa mort. On peut dire que sa fortune lui a survécu (1).

(1) Peu de fables sont autant accréditées que celle du prétendu mariage de Soliman avec Roxelane. On trouve, à la vérité, chez les Turcs, une tradition qu'une Princesse de France fut prise par des Corsaires, & achetée comme esclave pour le *Harem* du Grand Seigneur. Il paroît y avoir certitude sur le fait, mais non sur la personne, d'autant qu'à cette époque, il ne disparut aucune Princesse de la Cour de France. On suppose, d'après quelques traditions, que ce fut une Princesse de la Maison d'Est, que l'esprit de ce temps-là conduisoit en péle-

Son Fils, Sélim II, étouffe les révoltes qui avoient éclaté dans l'Yemen, & il achève de soumettre l'Egypte. Il prend aux Vénitiens l'Isle de Chypre (1). Cette conquête alarme les Princes Chrétiens. Malthe avoit été assiégée. Les Turcs pouvoient y revenir avec plus de succès que sous Soliman II. Malthe est bien près de la Sicile. Ces considérations frappèrent le génie du Pape Pie V. Il forma le projet d'opposer une digue aux inondations des Turcs conquérants. Il se ligua avec les Vénitiens, les Espagnols & les Génois, contre le Croissant. Les flottes ennemies se rencontrèrent devant Lépante. On sait que les forces des Turcs étoient de beaucoup supérieures à celles des Chrétiens, & qu'on combattit de part & d'autre avec acharnement, vaisseaux contre vaisseaux, hommes contre hommes. Les Croisés eurent l'honneur d'une victoire éclatante, qui ne leur rendit rien; mais elle rassura l'Europe, elle lui apprit que les Turcs n'étoient pas invincibles. Je ne regarde pas cette

rinage à Jérusalem, & qui eut le malheur de tomber au pouvoir des Turcs. Au reste, il est bien positif que le Grand Seigneur ne l'épousa point.

(1) Ils l'avoient acquise par le mariage de l'héritier de la Maison de Lusignan, avec Cathérine Cornaro.

époque comme le premier dégré de la décadence Ottomane; mais elle l'annonce. Cet échec dut faire une impression très-vive sur les Turcs. Jusques-là ils n'avoient pas été battus par les Chrétiens.

Le règne de Sélim est le dernier période de la grandeur Ottomane, de cette puissance qui menaçoit, comme Rome ancienne, d'envahir l'Univers. De la prise de Constantinople, à la mort de Soliman le *Grand*, il n'y a qu'un peu plus d'un demi siècle d'intervalle.

Nous avons vu jusqu'à présent les Turcs victorieux & commandés par des Princes, qui la plupart ont été des Héros. Quels soldats que les premiers Ottomans! Une obéissance aveugle pour le Souverain, la plus entière confiance dans la protection du Dieu des armées (1), confiance nourrie par les succès, & transmise héréditairement, rendoient les Turcs invincibles. L'Alcoran leur inspire cet enthousiasme, qui a tant d'em-

(1) Le texte de l'Alcoran porte : *Dieu envoya sur son Prophète, & sur ses Fidèles, sa miséricorde, en faisant descendre du ciel son esprit avec des troupes invisibles d'Anges qui les secoururent, & une punition très-sévère sur les Infidèles : car telle est la rétribution que les uns & les autres doivent attendre.*

D'Herbelot, Bibl. Orient.

pire sur les hommes. Les Turcs croient que le Tout-Puissant combat à leur tête, & dirige leurs bras.

Odin, le Législateur, & le Dieu des Scythes, employa habilement la Religion à fortifier les inclinations guerrières de ce peuple. Il leur montra la palme de l'immortalité dans le champ de la victoire. Mahomet a imprimé ce sentiment dans l'ame de ses prosélites. Le coup qui leur donne la mort, ils le reçoivent comme le gage de l'immortalité (1). Les objets les plus propres à irriter les sens, sont offerts aux Musulmans dans le monde de félicité qui les attend. Qu'on se figure ce que devoient être des hommes, qui joignoient, à un physique robuste, un moral aussi encourageant. L'assurance du secours divin, & le mépris de ce qu'ils nommoient *infidèles*, donnoient à ces prétendus *vrais croyants*, une audace impétueuse & terrible. Nous allons voir ces mêmes Janissaires, que le respect & l'adoration enchaînoient sous le joug de leurs premiers Maîtres, s'indigner de l'inertie de leurs

(1) Soliman le Grand, qui mourut dans sa tente devant Sigeth en Hongrie, porte, dans les annales Turques, le titre de *Kanouni*, le synonyme de martyr.

successeurs, ébranler, renverser leur trône. Les Janissaires renouvellèrent les excès d'insolence, & de cruauté, auxquels se portoient les Prétoriens sous les Empereurs Romains. Quand la puissance n'est que militaire, elle tend à se détruire. Les soldats indisciplinés cessent-ils d'avoir un ennemi à combattre, le despote, toujours tremblant, cesse de voir en eux des sujets soumis : bientôt ils tourneront leurs armes contre lui, & si l'autorité ne peut réprimer leurs premiers excès, la licence n'aura plus de frein. Celui qui brave la mort peut tout oser. La férocité naturelle à l'homme, fortifiée par l'habitude, aiguisée par la cupidité, entretient dans l'ame du soldat farouche un besoin inquiet qu'on ne peut contenir que par l'appareil tumultueux de la guerre. C'est l'avantage que donnent les loix & la discipline militaire chez les peuples policés; au-lieu que la milice Turque, livrée à elle-même, éprouve l'inquiétude attachée à l'inaction. Elle se divise, comme un fleuve trop resserré dans son lit, qui submerge en se déborbant les terres qui l'avoisinent. Toutes les fois que les Janissaires se révoltèrent, on leur opposa les Spahis(1).

(1) Cavalerie Turque.

On ſèma la déſunion & la haine entre ces deux corps. Telle eſt la politique que la Porte a conſtamment ſuivie. Dans les ſéditions qui déchirent l'intérieur de l'Empire, lorſqu'il ſe forme deux partis, le Gouvernement protège, non le chef le plus foible, à l'exemple de l'ancienne Rome, mais celui qu'il craint le plus (1).

Les Janiſſaires ſe ſoulèvent encore ſous le règne d'Achmet, fils de Mahomet III, qui avoit régné du fond de ſon Serrail. C'eſt la ſeconde

(1) Il y a un exemple tout récent de cela. Le Cheik Omar Daher s'étoit rendu indépendant en Syrie, Ali-Béy en Egypte. Celui-ci gardoit des ménagements avec la Porte, & lui laiſſoit la repréſentation de l'autorité. Méhémet Béy, ſon ſucceſſeur, ne voulut connoître que la ſienne, & il força la Porte à lui donner des ſecours contre le Cheik, ſon ennemi. Il en obtint deux vaiſſeaux de ligne pour eſcorter ſes envois. Les premières armes de Méhémet furent heureuſes. Il méditoit la conquête de la Syrie entière, lorſqu'il fut frappé d'une maladie qui l'emporta en vingt-quatre heures. La Porte fut débarraſſée de ſon ennemi ſans coup férir. Le Cheik fut vendu par les ſiens dans la même année. Le Pacha de Bagdad, qui s'étoit ſouſtrait à la domination de la Porte, éprouva le même ſort. Les Turcs réuſſiſſent ſingulièrement dans l'emploi des petits moyens, qui conſtatent la foibleſſe d'un Gouvernement. C'eſt le vice qui tient à la nature du deſpotiſme dans les Etats auſſi étendus que la Turquie. La diſtance fait perdre à l'autorité de ſa force. Elle ne peut agir qu'en s'enveloppant de la diſſimulation & de la ruſe.

fois que ce corps essaie ses forces contre son Souverain. Quelques années après ils déposent Mustapha Ier. Ils le remettent ensuite sur le trône, mécontents de son fils Ottoman II; & comme Mustapha ne remplit pas leur attente, ils le *traînent* ignominieu*sement* dans les rues de Constantinople, & après lui avoir fait essuyer mille outrages, ils l'étranglent dans sa prison.

L'Empire Ottoman n'a plus de maître de la Maison Ottomane (1); ou plutôt c'est le caprice

(1) Le respect pour la famille Ottomane, entre les mains de laquelle le sceptre semble en quelque sorte être fixé, est si bien établi parmi les Turcs, qu'on ne voit point dans les révoltes fréquentes des Milices contre ses Maîtres, qu'elles aient jamais cherché à placer le diadème sur la tête de quelqu'autre, que celle de l'héritier présomptif. Ainsi pourroit-on appliquer aux Turcs, ce que dit M. Servan dans un de ses ouvrages, que le François, attaché près du trône par des liens de fidélité, & par un amour singulier, & inconnu aux autres peuples, *n'a jamais pu, même dans les mécontentements les plus violents, que se remuer autour du trône, & jamais s'en éloigner.* Mais les liens qui retiennent les Turcs, sont ceux d'un préjugé religieux, & de l'usage, chaînes des vrais esclaves, qui bien qu'enchaînés par les pieds se croyoient libres, parce qu'ils avoient brisé les fers qui leur enlevoient l'usage de leurs mains. Toutes les révoltes ont toujours eu pour moteur quelque Grand irrité, ou craintif, qui, pour prévenir le glaive du Sultan suspendu sur

des Janissaires qui règne. Le cimeterre, le sceptre des Sultans, est dans leurs mains. Mais on peut remarquer qu'ils ne le font pas sortir de la Maison d'Ottoman. Jusqu'à présent les Janissaires révoltés avoient déposé leurs Souverains, parce

---

sa tête, a payé les Prêtres pour élever leurs voix contre le Prince, & les Milices aveugles pour exécuter les arrêts des Prêtres. Il n'y a point d'exemple que le gros du peuple se soit révolté contre ses Maîtres. Seroit-ce, comme dit M. Linguet, parce que dans un état despotique, il n'y a que les Grands qui sentent la pesanteur de la verge du despotisme. Mais ceci est un paradoxe. Car l'oppression, quoique graduelle, se fait sentir à égale force d'une classe à l'autre dans les Etats despotiques. Il me paroît plus vraisemblable d'admettre, avec M. Servan, (qui joint, à beaucoup d'éloquence, le jugement le plus droit) que dans un gouvernement vicieux par sa nature, où les révolutions ne peuvent que déplacer les individus, sans influer sur le total à cause de la réaction de la masse énorme de la puissance : *le peuple est tranquille, parce qu'il n'a rien à espérer.*

Cette note, ainsi que celle sur le choix d'un Grand Visir, sont de M. le Chevalier de St. Priest, qui a bien voulu en parer mon esquisse sur les Turcs. Je désirerois qu'il fît plus : qu'il entreprît de donner au public un bon tableau de l'Empire Ottoman. Je lui connois d'excellents matériaux, & tout ce qu'il faut pour les bien disposer. Il pourroit tirer de puissants secours de M. le Comte de St. Priest, son frère, Ambassadeur du Roi à Constantinople. Je placerois ici son éloge, qui est dans la bouche de tout le monde, si la certitude de lui déplaire ne contenoit ma reconnoissance.

qu'ils ne les menoient plus au combat. Mahomet IV est détrôné, parce que les Janissaires ne trouvent plus la victoire dans le champ de bataille. Ce n'est plus Sigismond, ou Louis, que la Hongrie leur oppose ; c'est Sobiesky, le Prince Eugène, ce sont de grands Généraux, des troupes disciplinées & aguerries. L'audace impétueuse des Turcs se tourne en épouvante, dès qu'ils trouvent la moindre résistance. Ils se persuadent que leur Prophète les abandonne. Ils croient voir que Dieu (1) même les poursuit. Ils se troublent, ils tombent les uns sur les autres. Comme ils n'ont aucune idée de discipline ; on ne peut les rallier. Ils retrogradent pour dévaster leur propre pays, ils se répandent dans les grandes villes ; ils viennent exercer dans le sein même de Constantinople, sous les yeux du Souverain, tremblant pour sa propre sûreté (2),

(1) On trouve dans la Bible des Turcs : *Dans la bataille de Ginnein vous admiriez vos forces qui étoient beaucoup supérieures à celles de vos ennemis. Cependant elles n'empêchèrent pas que vous ne fussiez battus. Le terrein que vous ne croyez pas avoir assez d'étendue, se retrécit par votre fuite.*

Bibliothèque Orient. d'Herbelot.

(2) Du despotisme ici tel est le sort affreux :
Ainsi que la terreur le danger l'environne :
Tout tremble à ses genoux, il tremble sur le trône.

Mustapha & Zeangir, Trag. de M. de Chamfort.

tous les excès que la guerre peut entraîner. Opposez la guerre dernière contre les Russes aux précédentes, vous verrez les mêmes fautes, & les mêmes terreurs.

Ici je m'arrête un moment pour considérer un tableau plus varié, une suite rapide de mouvemens, & de révolutions du Serrail, où les femmes même se disputent un Empire qui n'est pas fait pour elles, & dont les rênes flottent dans des mains foibles & inhabiles, souvent les plus promptes à les saisir.

Ibrahim Ier. tiré de sa prison pour monter sur le trône, encore tremblant au seul nom d'Amurat III, n'ose croire la mort de ce Prince en lui succédant. Bintôt rassuré, libre & despote, il prend son essor, il se livre avec excès à ses penchants, & à sa passion pour les femmes. Le Muphty, père offensé, se venge du lâche ravisseur de sa fille outragée, en lui faisant perdre le trône, & la vie (1).

(1) » On eut dit que la contagion de la révolte avoit gagné » toute l'Europe. L'Angleterre fait le procès à son Roi, la » fidélité du Parlement de Paris se trouve ébranlée par les » séditieux, tandis que les Janissaires étrangloient environ dans » le même temps le Sultan Ibrahim.

Abr. Chronol. de l'Hist. de France du Président Hénault, T. II. p. 688.

Un

Un enfant, Mahomet IV, eſt couronné. Les Sultanes Validé (1) ſe diſputent le droit de régner dans une minorité qu'elles gouvernent. L'ambitieuſe mère d'Ibrahim excite une rebellion en faveur d'un autre enfant qui doit lui être ſoumis, & ne lui donnera pas une rivale. Le Viſir, ſurpris, mandé par les Chefs, & forcé de ſe rendre à l'aſſemblée nocturne des conjurés, ſe voit enveloppé, promet tout, & diſſimule. Sous prétexte d'aller donner leurs ordres, il s'échappe de leurs mains, & rentre au Serrail dans la même nuit. Il y répand l'alarme; mais il pourvoit à la ſûreté du Prince, de ce Prince enfant, qui, effrayé du tumulte, tremblant, pour avoir vu à la lueur des flambeaux les cadavres de ſes principaux Officiers égorgés (2), cache ſa tête dans le ſein de ſa mère éplorée; & ſe jettant dans les bras du Viſir, lui dit en pleurant : *Mon père, mon père, ſauvez-moi.* Les rebelles ſont ſurpris, attaqués & défaits. La vieille Sultane mère, arrachée du fond de l'aſyle, le plus ſacré pour les Turcs, malgré l'or qu'elle répand devant ſes

(1) Nom propre aux mères des Grands Seigneurs.

(2) Par ordre du Viſir.

bourreaux, est étranglée. Mahomet règne, & bientôt accoutumé à s'endormir sur un trône affermi par les mains de Kuperli, livré aux plaisirs & aux passions de son âge, il éprouve sous un nouveau Visir (1), homme vain & présomptueux, que son trône est toujours chancellant. En vain il veut immoler ses frères à sa sûreté, il tombe proscrit par ses sujets, pour céder le sceptre à Soliman III, qui ne cessa pas de respecter les jours de son ancien maître, de son infortuné prédécesseur; & après avoir vu mettre en pièces, sous ses yeux, son Grand Visir Siayus Pacha, ne dut son existence qu'à un autre Kuperli, heureux de rencontrer un Ministre habile, pour lui confier un Empire qu'il n'étoit pas en état de gouverner.

Le règne de Mahomet IV est une époque de la décadence Ottomane. On sait quel fut le succès de l'expédition de Kara Mustapha, qui marchoit à Vienne, comme si les Autrichiens, étant dans l'impuissance de se défendre, n'avoient qu'à ouvrir les portes aux Vainqueurs. Les Turcs perdirent la moitié de la Hongrie qu'ils avoient conquise. Les Vénitiens leur enlevèrent la Mo-

(1) Kara Mustapha.

rée, Corinthe, & Athènes. Les Russes acquirent un poste au fond de la mer Noire. La Pologne renonce à ses prétentions sur la Moldavie, & on lui donne Kaminiek avec l'Ukraine. Le traité de Karlovitz n'articule que des pertes pour les Turcs. Il fait époque au malheureux règne du foible Soliman III en 1699.

Le Traité de Passarovitz, au commencement du siècle, relève les armes des Turcs. Ils recouvrent la Morée, & prennent l'Isle de Candie. Les Kuperlis changent la fortune de cet Empire. Ils figurent parmi le petit nombre de grands hommes que la Turquie a vus naître, & ils auroient été dignes de commander aux premières Nations de l'Europe. On voit, dans l'Histoire de Cantimir, qu'ils haranguoient leurs soldats comme les Généraux & les Empereurs Romains.

J'aurois dû citer plus haut, en suivant l'ordre des faits, le Traité de Pruth. C'est un problème qui n'est pas encore résolu. Il est difficile de se figurer que le Czar Pierre Ier. se soit tiré du mauvais pas où il se trouvoit engagé par de légers sacrifices, eu égard à sa situation (1).

---

(1) Le Czar s'engagea, par ce Traité, à restituer Azoph, à faire démolir les forts qu'il avoit fait construire sur les bords

Comme les fables tiennent souvent lieu de vérités, on a dit que le Grand Visir s'étoit laissé corrompre. Quelque insatiable que soit la cupidité des Turcs, quand on considère l'occasion que la fortune offroit au Grand Visir, les risques qu'il couroit en la laissant échapper, quels sont les avantages qui pouvoient faire taire des considérations aussi puissantes? On n'est pas embarrassé pour trouver, quand on connoît les Turcs, l'explication de ce phénomène historique.

Les Turcs doivent à la France le Traité de Belgrade. S'il ne leur a pas donné réellement les avantages qu'on a cru y voir, il leur avoit procuré une sorte de considération, qu'ils ont perdue par le dernier Traité de Kainardgi en 1774.

Les premiers revers semèrent l'épouvante parmi les Turcs. On eut dit, sous Mahomet IV, que l'Empire étoit à deux doigts de sa perte. Le désordre devint extrême pendant le règne de Soliman III. Cantimir rapporte que

---

de la mer Noire, & à ne pas traverser en armes le territoire de la Pologne. Ce Prince étoit enveloppé, lui & toute son armée. A ces conditions, il obtint la permission de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie, & ses bagages.

lorsque ce Prince voulut se retirer à Andrinople, il fut obligé d'envoyer vendre ses bijoux pour payer les frais du voyage. L'impunité enhardit les Janissaires, toujours turbulents & toujours heureux dans leurs révoltes. Ils détrônent Mustapha II, Prince digne de régner : ils se joignent aux Leventis (1), pour faire subir le même traitement à Achmet III (2).

(1) Soldats de mer.

(2) M. Des Roches, Secretaire de feu M. le Marquis de Villeneuve, Ambassadeur à Constantinople, a donné au public la relation exacte de cette rebellion aussi bien conduite que la conjuration de Catilina, quoique par des chefs de la lie du peuple.

M. de Villeneuve, enfermé les premiers jours dans son hôtel, comme chacun l'étoit chez soi, en attendant son sort, & celui de l'Empire, étoit aussi inquiet qu'embarrassé pour savoir ce qui se passoit au Serrail. Il fit appeler un Provençal, nommé Brémond, de la Ciôtat, homme entreprenant, ayant appris, par une longue résidence, toutes les langues du pays, habile à contrefaire tous ceux qu'il vouloit imiter, capable de jouer, comme Préville, les rôles les plus comiques & les plus difficiles, aimé des Turcs & des étrangers, qu'il amusoit par sa gaieté naturelle & ses saillies. Brémond accepta la périlleuse commission, & parut une heure après, si bien travesti en mendiant hideux & estropié, que l'Ambassadeur y fut trompé, & ne put s'empêcher, dans la circonstance la plus alarmante & la plus critique, de rire malgré lui. L'émissaire, revenu quelque temps après, rendit à l'Ambassadeur le compte le plus détaillé. Il

Mais à peine ont-ils assis Mahomet sur le trône, que ce Prince ne voit dans les Janissaires que des ennemis qui le menacent. Il les immole

---

avoit pénétré dans le Serrail ; & pour preuve, il montra à M. de Villeneuve quelques pièces d'argent qu'il avoit dans la main, & que Patrona & Mourlon, touchés de pitié en le voyant, lui avoient données.

M. de Villeneuve l'envoya ensuite en Géorgie, pour se faire payer, comme il pourroit, de ce que le Prince de Géorgie devoit depuis long-temps à des Négociants François. Brémond amusa le Prince, prit des effets & des esclaves, & tout ce qu'il put emporter ; mais il ne put refuser une ambassade Géorgienne, que le Prince s'avisa de vouloir envoyer à Louis XV, dont Brémond lui avoit vanté le pouvoir, & la magnificence.

Tout petit Prince a des Ambassadeurs, a dit La Fontaine ; & Brémond disoit : *Voici une ambassade pour rire.* Il partit avec ce compagnon de voyage, & son escorte ; mais, arrivé à Erzerum, l'argent lui manqua pour continuer sa route avec toute sa troupe, qu'il menoit à ses frais. L'Ambassadeur Géorgien, & ses gens, étoient assis dans la grande place, en attendant les ordres du conducteur. Brémond appèle un marchand Turc, & lui dit : *Regarde ces esclaves, je t'en ferai bon marché.* Il le conclud, & vendit toute l'ambassade, autant, disoit-il, pour se tirer de son embarras en trouvant l'argent des François, que pour débarrasser la Cour de cette visite importune. L'Ambassadeur, le Secretaire, & le Chancelier Géorgiens, qui comptoient sur les beaux présents qu'ils rapporteroient de Paris, furent étonnés de se trouver esclaves en Arménie, & suivant leur nouveau Maître, ils s'en alloient, disant : *Est-ce ainsi qu'on vend un Ambassadeur.*

à sa sûreté. Il exécute le projet de réforme que Mahomet IV avoit entrepris par le conseil du Grand Visir Kuperli; ce qui contribua à la perte du Sultan. Le corps des Janissaires est dégradé (1); il perd toute sa force; l'empire Militaire s'évanouit, & le pouvoir passe dans les mains de l'*Ulema*, ou des Gens de loi. C'est dans ce corps que réside aujourd'hui le despotisme. On pourroit dire que si la religion de Mahomet a fondé la puissance Ottomane, c'est cette religion qui la renverse. Ceci demande une explication. Remontons au principe.

Les Calyphes, à l'exemple de Mahomet, réunirent le sceptre & l'encensoir. Est-il un pouvoir plus respecté, plus solide que celui dont la

(1) Ce corps jouissoit autrefois de la plus grande considération, divisé par *olta* ou compagnie. Il étoit soumis à une forte de discipline, il s'enorgueillissoit d'avoir à sa tête le Grand Seigneur, qu'on reçoit Janissaire au moment de sa naissance. Sultan Mahmout, après avoir fait répandre le sang de plus de vingt mille Janissaires, introduisit dans ce corps un vice, qui doit le retenir à jamais dans l'abaissement où il l'a mis. Ce Prince permit aux Janissaires d'allier à la profession des armes l'exercice d'un métier. De là il est résulté que tous les ouvriers de Constantinople, & des grandes villes, sont devenus Janissaires, & que les soldats de ce nom sont fort rares & difficiles à rallier.

Religion ſeule eſt la baſe ? Les Calyphes ſembloient tenir leur autorité de Dieu même. On ne conçoit pas pourquoi les premiers Ottomans (1), qui dépouillèrent les Calyphes, ſéparèrent le Pontife du Prince (2). Ce ne fut pas faute de connoître l'influence de la Religion ſur les ſoldats du Fanatiſme. Tous les actes, qui émanent du trône, en portent le ſceau. Il faut qu'ils aient l'approbation du Muphti (3). Ce n'étoit autrefois qu'une forme de politique. C'eſt aujourd'hui une dépendance réelle. Lorſque les Princes Ottomans imprimoient le reſpect & la terreur, tant que le glaive du deſpotiſme fut dans la main du Souverain, toujours prêt à frapper, les

---

(1) Ces Princes, ſelon les annales Turques, étoient trop peu lettrés pour exercer le Pontificat. Cette raiſon n'eſt pas, ce me ſemble, ſuffiſante. Je ne vois pas que la Tiare Turque exige un grand fond d'inſtruction, & les Sultans devoient en avoir aſſez, avant de faire l'apprentiſſage du trône dans une priſon, pour citer à propos, & commenter des paſſages de l'Alcoran. Dans le nombre des Princes, qui ont occupé le trône Ottoman, il y en a eu de lettrés, & qui avoient une forte déloquence.

(2) Chaque Prince Mahométan eut un Grand Prêtre ſous le nom de Muphti, & un Clergé ſous la dénomination d'*Ulema*.

(3) On appèle ces déciſions *Fetfas*. Il met de ſa main, au bas de la demande qu'on lui fait par écrit, *olour* ou *olmay*. *Cela ſe peut* ou *ne ſe peut pas*.

Muphtis furent des instruments aveugles & dociles de toutes les volontés du Sultan. On ne voit pas que l'Ulcma ait primé jusqu'au règne de Mahomet IV. Il fit sortir l'étendard du Prophète (1), dont il est le dépositaire, pour appaiser une sédition; il contribua au détrônement de ce Prince. Amurat IV, irrité de la résistance que lui opposoit le Muphti, le fit piler dans un mortier. Tiran & Sophiste, ce Prince imagina cet horrible supplice, parce qu'il est défendu par l'Alcoran de répandre le sang des Gens de loi. Ce Corps a profité habilement des divisions de

(1) En temps de guerre, lorsque le Grand Visir sort de Constantinople à la tête des troupes, au moment où le Muphty délivre l'étendard de Mahomet, & invoque sa protection, en frappant d'anathème tous les infidèles, le fanatisme allume toutes les têtes. Hommes, femmes, enfants, entrent en fureur. Ils font main-basse sur tous les Chrétiens qui se présentent. Il se passe alors des scènes affreuses. Les Emirs y jouent le plus grand rôle. (Ce sont des descendans de Mahomet qu'on distingue par la mousseline verte qui entoure le turban. La postérité du Prophète est immense, parce que les filles d'Emir confèrent ce titre à leurs enfants. Il en est dans toutes les conditions.) Indépendamment de cette cérémonie, qui a de terribles conséquences, la sortie du Grand Visir est remarquable par les trophées, ou simulacres de métiers, comme boulangers, menuisiers, ferruriers qui précèdent l'armée. Cette coutume rappèle & fait revivre l'institution primitive d'une puissance militaire.

l'Empire, de ses pertes au dehors, de la foiblesse & de l'inertie de ses Souverains; enfin du lâche & fatal exemple que le Sultan Acmet III a donné à ses Successeurs, en cessant le premier de marcher à la tête de ses troupes, pour former une masse de puissance prédominante, qui se fortifie tous les jours.

Si l'on considère la constitution de l'Empire, on sera peut-être étonné que l'Ulcma n'ait pas acquis plutôt la prépondérance dont il jouit. L'Alcoran est à la fois la Bible, & le Code des Turcs. Les premières places au Divan sont possédées par des Gens de loi (1). Les Membres de l'Ulcma sont les seuls à l'abri des proscriptions. Le Grand Seigneur ne peut les punir que par l'exil; il ne peut attenter ni à leur vie, ni à

(1) Le Muphti, & les Cadi-Claskers (les Juges de l'armée) siègent au Divan. Le Muphti suit le Grand Seigneur à l'armée. Il y a deux Cadi-Claskers, l'un de Romélie (d'Europe) l'autre d'Anatolie (d'Asie). Ils suivent, comme le Muphti, le Grand Seigneur au camp. Si la guerre est en Europe, le Cadi-Clasker de Romélie marche, si elle est en Asie, celui d'Anatolie. Le Lieutenant de Police à Constantinople, qu'on nomme *Istambol Effendi*, est homme de loi. Deux choses balancent le pouvoir des Gens de loi, l'élection & la déposition du Muphti, qui dépendent de la volonté du Grand Seigneur. Le Sultan a nécessairement pour créatures, dans l'Ulcma, tous les Prétendans au Pontificat.

leurs biens. Ils transmettent à leurs enfants leurs richesses, & la considération attachée à une suite non interrompue des premières places de l'Etat. Ce Corps seul représente la Noblesse. L'Ulcma s'est rendu si redoutable au Souverain, qu'il le retient enfermé & captif dans sa Capitale. Sultan Mustapha III voulut en vain, dans la guerre dernière, aller se mettre à la tête de ses troupes; il trouva toujours l'Ulcma sur son chemin, & ne put l'écarter. Ce corps craignoit avec raison que la présence du Prince ne rendît aux soldats leur première vaillance, & que le Sultan, une fois échappé des mains des Gens de loi, ne voulût plus rentrer en tutelle. Ce Corps peut facilement décider une révolte. L'Ulcma veille à la conservation des héritiers collatéraux. Il s'en sert comme d'un épouvantail pour contenir le Sultan régnant. Les premiers Empereurs Turcs faisoient étrangler leurs frères. Amurat IV dérogea à cette coutume barbare en faveur de son frère Bajazet (1). Il crut pouvoir

(1) C'est à Bajazet qu'il faut appliquer ces vers caractéristiques de Racine,

L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance;
Indigne également de vivre & de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Roxane, Trag.

épargner un imbécille. Cet exemple a fait loi ; & l'ordre de succession s'est établi. C'est le plus âgé des Princes enfermés qui succède. A la mort d'Abdul Hamid, Sélim, fils de son frère Mustapha, montera sur le trône, de préférence aux enfants du Grand Seigneur régnant. Il est à remarquer que c'est le plus cruel des Princes Ottomans qui a donné une leçon d'humanité à ses Successeurs. Cet usage étoit sans doute révoltant, mais il est résulté un grand mal de sa suppression. (Qu'on n'oublie pas que je parle d'un Etat despotique). Les enfants des Empereurs étoient sans cesse auprès d'eux, ils combattoient à leurs côtés, ils apprenoient à obéir avant de commander, ils apportoient une expérience reconnue sur le trône. Depuis que les Princes collatéraux sont conservés, & qu'ils succèdent à raison de leur âge, c'est dans une étroite prison que se forment les héritiers du sceptre. Chaque prisonnier a, pour toute compagnie, un Instituteur qui lui apprend l'Alcoran, & un domestique qui lui fait le café. On sent bien que cette éducation n'est pas propre à donner aux Princes Ottomans de grandes vues. Ils sont étonnés, quand ils sortent de leur prison, semblables au captif, qui passe des ténèbres les plus profon-

des à la plus vive clarté. Osman étoit un hébété dans les premiers mois de son règne. Il s'amusoit de tous les objets qui étoient sous sa main, comme un enfant. Le Sultan régnant, enfermé à l'époque du détronement d'Achmet III, son père, en 1730, est resté en prison 44 ans. Sélim, qui a pris la place de son oncle, annonçoit des dispositions avant sa captivité. Il en sortira aussi imbécille que lui. De là, il n'est pas difficile d'inférer que le Grand Seigneur est un simulacre revétu des ornemens impériaux, auquel on rend le culte des images. Il ne pense, ne parle, n'agit que par des organes qui ne sont pas les siens. Charles-Quint régnoit en Espagne, & tous les actes se passoient au nom de sa mère qui étoit en démence.

Le mal que la dernière guerre a fait aux Turcs, est irréparable & frappant, moins par rapport à leurs pertes, que parce qu'il a dévoilé leur foiblesse. L'Empire Ottoman n'est plus aux yeux de l'Europe qu'un Colosse mourant, assis sur une base d'argille. Les fautes de l'ignorance, les actes d'impéritie sont au-dessus de ce qu'on peut se figurer. Les Turcs laissèrent brûler, par les Russes, leurs vaisseaux à Chesmé (1), & ils ont

(1) Près de l'Isle de Scio ou Chio.

ſigné un traité honteux. Mais quelle eſt la puiſſance qui a été la terreur du Croiſſant ? Si Mahomet Second, ou Soliman le Grand pouvoient renaître, ils auroient peine à concevoir qu'une Nation, autrefois tributaire des Tartares (1), leur donne aujourd'hui des Souverains ; que les Ruſſes, qui étoient à peine comptés dans l'Europe à la fin du dix-ſeptième ſiècle (2), y figurent au rang des premières Puiſſances. Cette étonnante révolution eſt due au génie de Pierre Ier. Ce Prince eſt auſſi grand dans les chantiers de Sardam, qu'Attila l'étoit dans ſa maiſon de bois. Attila ne vouloit rien devoir au faſte de la Royauté. Pierre Ier. ſut le quitter pour le reprendre avec plus d'éclat. Il ſe fit artiſte, pour inſpirer aux ſiens le goût des Arts. Il mena ſes ſol-

(1) Ivan Bazilovitz délivra la Moſcovie du Vaſſelage des Tartares, en 1413. Mais les Grands Ducs furent ſoumis à la redevance annuelle d'un bœuf d'or envers le Kan de Krimée. Pierre I. la commua en faucons, que les Commandans des frontières envoyoient encore, il n'y a pas long-temps, ſous le titre de bons voiſins.

(2) Rouſſet dit qu'*un Auteur traitant, il y a environ 50 ans, des intérêts de la Ruſſie, employa au plus vingt-deux lignes, quoiqu'il aimât beaucoup à amplifier les ſujets qu'il traitoit. La fertilité de ſon génie ne lui fournit rien ſur le chapitre des Ruſſiens.* Les intérêts des Puiſſances de l'Europe, T. II, p. 108.

dats par des défaites à la victoire. Il opposa une conduite ferme, & une froide persévérance à la fougueuse impétuosité de son rival. Le Héros de Nerva s'évanouit à Pultawa. Pierre Ier. dut être bien consolé de ses disgraces au Pruth, en voyant les Turcs lui demander un sauf-conduit (1) pour Charles XII, son maître dans l'art de la guerre, qui n'étoit plus qu'un Chevalier errant, entouré de quelques braves serviteurs, que sa mauvaise fortune n'avoit pu lui enlever. Je n'ose parler davantage de Pierre le Grand. Alexandre a eu Quinte-Curce pour Historien, & l'Historien de Charles XII a été aussi celui du créateur de la Russie.

Ce Prince a laissé les marches de son trône encore teintes du sang de son fils. Depuis la mort de Catherine, sa femme, qui lui succéda jusqu'au règne d'Elizabeth, sa fille, les révolutions furent fréquentes; mais elles ne portèrent que sur quelques individus, sans altérer la considération de la Russie au dehors. Il étoit réservé à Catherine II, de réaliser les vastes projets du plus grand de ses Prédécesseurs. Plus heureuse

(1) Charles XII obtint, par le Traité de Pruth, la permission de traverser les Etats du Czar pour retourner en Suède, ce que les Turcs souhaitoient avec passion.

que lui, elle a élevé, ſur les bords de la mer Noire, des tours qui menacent le Croiſſant, comme celles que Bajazet avoit fait conſtruire ſur les bords du Boſphore, ſous le règne de Paléologue. Elle a donné un Roi à la Pologne; elle a partagé, avec la France, l'honneur d'une médiation entre l'Empereur & le Roi de Pruſſe. Cette Princeſſe, l'émule de Louis XIV, cultive les Lettres: ſes bienfaits vont chercher les hommes qui s'y diſtinguent, & les Artiſtes de tous les pays; elle les attire à Pétersbourg, elle y fait fleurir les ſciences & les arts. Son Académie eſt la ſœur de celle de Paris & de Londres. Catherine anime, vivifie tout par ſa préſence (1). Mais le monument le plus glorieux de

---

(1) On me ſaura gré de citer les vers de Voltaire, qui louent cette grande Princeſſe d'une manière digne d'elle.

. . . .
Mais Catherine veille au milieu des conquêtes;
Tous ſes jours ſont marqués de combats & de fêtes;
Elle donne le bal, elle dicte des loix;
De ſes braves ſoldats dirige les exploits;
Par les mains des beaux arts enrichit ſon Empire,
Travaille jour & nuit, & daigne encor m'écrire;
Tandis que Muſtapha, caché dans ſon palais,
Bâille, n'a rien à faire, & ne m'écrit jamais.
. . . .

ſon

ſon règne eſt le Code de Loix qu'elle a donné à ſes ſujets. Les Turcs ignorants ne vouloient pas croire qu'une femme (1) eût ſuccédé à Pierre le Grand. Catherine a bien plus fait pour les étonner & les confondre.

Je ne reviens ſur la guerre dernière que pour chercher à déterminer l'opinion qu'on doit avoir des Turcs. Il a paru parmi eux un Officier étranger, qui, plus déſiré par eux que le fameux Comte de Bonneval, eſt parvenu à faire connoître aux Turcs la néceſſité de s'inſtruire. Aux conſeils, il a joint les talents & les ſecours dans tous les genres. Cet Officier a changé leurs armes, refondu leurs canons; & fait conſtruire des vaiſſeaux ſur les modèles des nôtres. Il a, ſi j'oſe dire, opéré des miracles, parce qu'il avoit les préjugés de l'ignorance & de la préſomption à combattre. Mais pour aſſurer le ſuccès de ſa réforme, il eût fallu changer les eſprits; & une ſemblable révolution ne peut être l'ouvrage d'un ſeul. Cet Officier a abandonné ſes élèves, &

(1) Quand le Miniſtre de Ruſſie à la Porte notifia l'avénement de Catherine I. au trône, les Turcs crurent que c'étoit une mauvaiſe plaiſanterie.

les Turcs ſont revenus à leur première routine (1).

Ne cherchons que dans la religion & dans la langue les cauſes d'une décadence viſible. Mahomet a voulu aſſurer la durée de ſon culte en défendant les caractères des impreſſions étrangères. Il a placé le fanatiſme entre ſes proſélites, & les autres peuples du monde. Mahomet, tout grand homme qu'il étoit, n'a pas porté ſes vues aſſez loin. Il ne s'eſt pas apperçu que dans le fondement de ſon Empire, il jettoit les cauſes lentes de ſa deſtruction.

Les Turcs ont éteint le flambeau qu'ils avoient pris des mains des Arabes (2). Ils n'ont aucune part aux lumières que le commerce & les ſciences ont données aux peuples de l'Europe, & ils ſont en arrière de plus de deux ſiècles. Leur

(1) Cet Officier pourroit nous donner ſur le militaire des Turcs un ouvrage plus exact que celui du Comte Manigli, qui juſqu'à préſent eſt leur Végéce.

(2) Les Arabes, les premiers inſtruments du fanatiſme, qui ont cimenté la religion de Mahomet par leur ſang, ont repris la vie errante & paſtorale qu'ils menoient avant de ſe réunir ſous les drapeaux du Prophète de la Mecque. On ſait que les ſciences & les arts fleuriſſoient à la Cour des Calyphes. La première penduie qu'on ait vue en Europe, fut envoyée à Charlemagne, par le célèbre Aaron Ralchid.

ignorance est si profonde, que, loin de connoître les intérêts des puissances de l'Europe, leurs forces, l'étendue de leur pays, leurs rapports avec la Sublime Porte, il en est fort peu parmi eux qui connoissent le circuit de leur Empire (1). Cette ignorance est l'ouvrage de la religion, & la religion l'entretient soigneusement. L'Ulema a ce qu'il faut de lumière pour sentir qu'il ne peut régner que dans les ténèbres (2). Les anciens Prêtres Egyptiens n'étoient pas plus jaloux de dérober au peuple la connoissance de leurs mystères.

Je doute que Montesquieu eût dit à Constantinople : *C'est la religion qui corrige un peu la constitution Turque. Les sujets, qui ne sont pas attachés à la gloire & à la grandeur de l'Etat par honneur, le sont par la force & le pouvoir*

(1) Un Capitan Pacha (le Grand Amiral de Turquie) demandoit à un Ambassadeur de Vénise à la Porte, si les Russes étoient les voisins de la République : *oui*, répondit l'Ambassadeur, *il n'y a que vous entre deux.*

(2) Taxidin, Auteur Mahométan, disoit que le Calyphe Almamon seroit infailliblement puni de Dieu pour avoir troublé la dévotion des Musulmans par l'introduction des études philosophiques. Bayle, qui rapporte ce fait, ajoute : *Cette pensée n'a rien de particulier ; elle a paru dans tous les pays du monde & dans tous les siècles.* Annal. T. I. p. 65. Voltaire fait dire à Mahomet :

Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.

de la religion (1). L'Auteur de l'Esprit des Loix envisageoit les premiers soldats de Mahomet, dont la religion a fait des héros. Il n'a pas été à portée d'observer la nouvelle puissance des Gens de loi, qui s'est élevée sur les ruines de la puissance militaire. Cet Auteur répond à la question qu'on a élevée tant de fois : *Si les Turcs peuvent être éclairés*, dans son chapitre *de l'Education dans les Gouvernements despotiques* (2). L'ignorance nationale prend sa source dans la constitution. A un maître absolu, qui ne connoît d'autre loi que sa volonté, il faut un sujet qui obéisse aveuglément. L'instruction ne peut être que funeste à un esclave. Elle n'éclaire que ses fers, & les fait peser sur son ame. L'ignorance est donc un vice nécessairement lié au Gouvernement despotique.

Indépendamment du respect servile que les Turcs ont pour les usages (3) qui leur ont été transmis par leurs pères, la langue s'oppose à

---

(1) Esprit des Loix, L. V. chap. 14.

(2) *Idem*. L. IV. chap. 3.

(3) Les Turcs ne manquent pas d'intelligence. Il n'est point difficile de leur faire connoître les vices de leur administration ; mais ils ne veulent entendre à aucune réforme. Ils vous disent froidement : Je veux croire que cela pourroit être mieux,

leur instruction. Il est difficile de l'écrire. Il faut peut-être la vie d'un homme pour la posséder (1). Les Turcs sont, à cet égard, au même point que les Chinois. Les progrès de l'esprit des deux nations sont arrêtés par les mêmes obstacles.

C'est ainsi que mes foibles yeux ont cru appercevoir les causes qui ont élevé l'Empire Ottoman, & celles qui concourent à le détruire. Je vais quitter l'ordre historique que j'ai suivi, & finir un précis, que vous trouverez peut-être trop long, par quelques observations particulières.

Tous les extrêmes se touchent. Montesquieu a remarqué que, *comme les Républiques pourvoient à leur sûreté en s'unissant, les Etats despotiques le font en se séparant, en se tenant, pour ainsi dire, seuls. Ils sacrifient une partie de leur pays, ravagent les frontières, & les rendent*

---

mais ce qui est, est un bien : nous devons nous en contenter. Car telle est la volonté de Dieu; & ce qui le prouve, c'est que ce que vous appelez un mal subsiste encore. *La multitude*, dit M. Bailly, *n'a point d'oreilles, vieille de la suite de ses ancêtres, elle conserve ses opinions avec l'amour & l'aveuglement de la vieillesse.* Lett. sur l'Orig. des Sciences.

(1) Je parle de l'Arabe : on apprend assez facilement le Turc qui n'en est qu'un dialecte.

désertes : le corps de l'Empire devient inaccessible (1). Telle a été constamment la politique des Turcs. Un Etat despotique ne peut avoir des forteresses. A qui oseroit-on en confier la garde ? Les Polonnois les envisagent comme un moyen de conspiration pour leurs concitoyens contre la République, & de tyrannie dans les mains de leurs ennemis. *Fortalitia fræna libertatis.* Le Grand Seigneur les voit comme un moyen d'attentat pour ses sujets, pour des esclaves contre leur Maître.

L'Empire Ottoman est un vaste champ, ouvert de toutes parts, & miné par des foyers internes. L'autorité du Grand Seigneur, ou, pour mieux dire, celle qui gouverne, ne s'étend pas beaucoup au-delà de Constantinople. Les Pachas sont des Intendans absolus dans leurs Provinces, & moins dépendans, à raison de leur éloignement. Dès qu'ils sont dangereux, ou devenus suspects par leurs richesses, le Grand Seigneur les fait assassiner, pour s'emparer de leurs dépouilles (2).

---

(1) Esprit des Loix, L. V, chap. IV.

(2) On trouve le même usage dans l'histoire Romaine sous l'Empereur Vespasien : *Creditur etiam procuratorem rapacissimum quemque ad ampliora officia eâ industriâ solitus promovere quo locupletiores mox condemnaret, quibus quidem vulgò pro spongiis*

Rien n'est plus horrible, comme le remarque Voltaire, qu'*un droit qui met un si grand prix à la cruauté, & qui donne la tentation d'être injuste* (1). Du petit au grand, c'est en Turquie une échelle de déprédations qui tombent dans les coffres du Souverain. C'est ainsi que les fleuves, qui engloutissent les rivières, vont se perdre dans la mer. La constitution porte les gens en place à l'abus du pouvoir. Les émolumens ne sont rien. Ils ne donnent pas même de quoi subvenir au train que les dignités exigent. Leur conservation est attachée aux présents qu'ils font à leurs supérieurs, & le Grand Seigneur en reçoit de ses sujets (2). Quand il fait à un Grand Visir l'honneur de lui donner une de ses filles en mariage, long-temps avant qu'elle soit nubile, dès ce moment le Grand Visir est chargé

dicebatur uti, quòd quasi siccos madefaceret, & exprimeret humentes. Suet. Hist.

(1) Essai sur les Mœurs, chap. 51.

(2) Le Sophi de Perse, & le Grand Mogol, n'admettent aucune requête qui ne soit accompagnée d'un présent. *Ces Princes*, comme l'a remarqué le Président de Montesquieu, *corrompent leurs propres graces*. Nous trouvons dans Suétone que les Empereurs Romains recevoient le premier de l'an des étrennes des Sénateurs & des Patriciens. Caligula les quêtoit à la porte de son palais.

de l'entretien de la Sultane, & s'empresse de reconnoître, par de magnifiques présents envers Sa Hautesse, la bonté qu'elle a eue de daigner jeter les yeux sur son esclave, pour en faire son gendre.

Il n'est pas dans les autres Gouvernements de poste comparable à celui de Grand Visir (1).

---

(1) L'usage où sont les Sultans de choisir indistinctement le Visir dans toutes les classes des citoyens, étoit naturel & bien vu dans la constitution de l'Empire Turc. Le courage, la valeur, & la confiance des troupes faisoient essentiellement l'habileté d'un chef dans un temps où la Tactique étoit au berceau, où l'on ignoroit encore l'art fatal d'enlever à l'homme la faculté de se défendre, de disputer sa vie, & où la force du corps étoit comptée pour quelque chose. Le Musulman, qui réunissoit le plus de force, de valeur, & d'intrépidité, étoit nommé le Lieutenant du Prince. Il conduisoit ses frères aux combats, & chacun s'efforçoit de paroître digne de lui succéder. Rendoit-il la justice? c'étoit toujours militairement, & le sabre du guerrier coupoit le nœud que la chicane avoit serré, si toutefois elle pouvoit exister entre des hordes de soldats, plus occupés à piller les pays qu'ils conquéroient, qu'à y établir les termes de la propriété. De quelle importance pouvoit-il être à un Visir de connoître la situation respective des autres Etats, lui dont le devoir religieux & politique, étoit de combattre les ennemis de son Maître. Ainsi tout le mérite des Prétendans au premier poste de l'Empire se bornoit à une force d'esprit & de corps assez naturelle à des peuples nés dans les camps, & qui vivoient du fruit journalier de

Revêtu de toute la puissance de son Maître, dès qu'il l'exerce, de favori qu'il étoit, il devient suspect. C'est un ennemi aux yeux du Sultan, qui n'attend que l'occasion de le perdre. Au faîte de la grandeur, le Visir suprême est comme Damocle sur le trône de Denis le Tyran; le glaive

---

leurs conquêtes. Mais lorsque, las de conquérir, les Sultans formèrent un établissement solide, les fonctions du Ministre changèrent, & sa capacité, nécessaire pour occuper ce poste, fut d'un tout autre genre que précédemment. Le Sultan sembloit devoir choisir, dans le corps des Gens de loi, comme étant le plus éclairé de l'Etat, les Ministres de son Empire. Mais en confiant le pouvoir exclusivement à ce corps, le Despote timide craignit de se donner des maîtres, il craignit de même de favoriser le militaire, d'ailleurs énervé par la paix, & dont il avoit lui-même perdu la confiance, dès qu'il ne s'étoit plus montré à la tête de ses troupes. Auroit-il toujours choisi ses Ministres dans le peuple? L'esclave, assis près de lui, tremblant encore au souvenir des chaînes qu'il venoit de quitter, & dans lesquelles il avoit en quelque sorte pris naissance, auroit été continuellement, par sa pusillanimité, le jouet des Prêtres & de la Milice. Les Sultans ont donc continué, suivant l'usage ancien, de choisir indistinctement leurs Ministres dans toutes les classes de citoyens, pour maintenir un équilibre imaginaire, qu'ils cherchent à rétablir par l'installation d'un nouveau Ministre, dès qu'il paroît se déranger. Ainsi l'usage ancien s'est perpétué par un préjugé, & la politique naturelle par des abus.

est toujours suspendu sur sa tête (1). Il n'est que plus pressé de jouir & de dévorer, comme disoit Corneille, *ce règne d'un moment.*

Un Visir aux Sultans fait toujours quelque ombrage :
A peine ils l'ont choisi qu'ils craignent leur ouvrage :
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir (2).

Parmi les Grands Visirs, qui se sont illustrés, on compte les Kupergli, Ibrahim, Topal, Osman, & en dernier lieu Raguil Pacha, dont le Ministère a duré autant que la vie. Il s'étoit rendu aussi nécessaire à son maître Mustapha III,

---

(1) Tout Grand Visir devroit sans cesse avoir présens à l'esprit ces quatre vers Arabes, dont Voltaire a fait passer les beautés dans notre langue.

Mortel, foible mortel, à qui le sort prospère
Fait goûter de ses dons le charme dangereux,
Connois quelle est des Rois la faveur mensongère ;
Contemple Barmécide, & tremble d'être heureux.

(2) Roxane, Trag. de Racine.

Il ne faut pas confondre le Grand Visir avec les Visirs qui sont Conseillers d'Etat. Le Grand Visir écarte avec grand soin les Pachas à trois queues, qui sont autant de concurrents dangereux pour lui. Il est rare qu'il s'en trouve de résidence à Constantinople, excepté le Grand Amiral, qui est quelquefois Pacha à trois queues.

que le Comte d'Oeras au dernier Roi de Portugal.

On vante la Justice Turque, parce qu'elle est prompte. C'est peut-être pour cela même qu'elle est révoltante. Le Grand Seigneur, & son premier Visir, courent incognitò les rues de Constantinople, avec un seul homme qui les suit, & fait les fonctions de bourreau. Le coupable, pris en flagrant délit, est exécuté sur le champ. On sait combien les dispositions physiques & morales influent sur les jugements des hommes. Ce n'est que dans un Etat despotique, où l'on méprise la vie des hommes, qu'il peut exister une justice qui procède sans aucune forme. Les Pachas dans leurs gouvernements, & le Capitan Pacha sur ses vaisseaux, ont ce droit monstrueux. Les affaires civiles, & criminelles, sont portées au tribunal des Cadis. Comme les loix sont fort bornées, & le plus souvent éludées, c'est presque toujours le Juge qui prononce. Les Parties achètent des Témoins; & comme la probité & l'opinion, ce frein de tous les hommes, qui contient quelquefois même le scélérat, sont sans force dans un Etat despotique, les Cadis se laissent facilement corrompre, de sorte que le coupable opulent est absous, & l'indi-

gent (1) misérable est condamné. Un père de famille est assassiné. Ses enfants poursuivront le meurtrier. Ils peuvent lui faire grace, & demander qu'il leur soit livré au moment où il va recevoir le coup de la mort. On sent bien que ce droit odieux, dans un pays, où l'individu ne connoît que deux sentiments, la crainte, & l'intérêt, favorise le crime. On a commis un meurtre : s'il ne se présente aucun demandeur, le ministère public ne fait point de poursuite, & le crime est enseveli dans les ténèbres. Cette loi existe en Pologne. *Nemine insequente reus absolvitur.* En Tartarie le Khan agit au nom du Ministère public, & le coupable ne peut échapper à la Justice. Il y a des différences très-mar-

(1) On n'aura pas de peine à croire que dans les Tribunaux Turcs, lorsqu'un Grec, ou un Raïa quelconque (Sujet non Musulman du Grand Seigneur) a quelque contestation avec un Turc, il faut que le Raïa ait cent fois raison pour qu'on lui rende justice. Un Turc aura assommé un Grec. Le bâton est porté au greffe ; le Cadi l'examine, & assure qu'il étoit trop léger pour assommer ce Grec, & que, s'il est mort, c'est que Dieu s'est servi du bras d'un Musulman pour le frapper. Prenons l'inverse. Dieu ne fait jamais le même honneur à un infidèle. Il est cependant quelques traits isolés qui font honneur à l'intégrité, & à l'esprit des Juges Turcs. Mais ils ont peu d'imitateurs.

quées dans les mœurs des Turcs & des Tartares de Krimée. Ils ont autant d'horreur pour le sang, que les Turcs aiment à le répandre (1). L'indifférence avec laquelle ils voient la destruction de leur propre frère est révoltante. Dans les rixes, qui surviennent parmi les soldats, rarement les chefs interposent leur autorité. Ils les voient de sens froid se massacrer.

Montesquieu a observé que *c'est une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité à tous égards despotique. Il n'y en a jamais eu, & il n'y en aura jamais. Le pouvoir le plus immense est toujours borné par quelque coin. Que le Grand Seigneur mette un nouvel impôt à Constantinople : un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Il y a dans chaque nation un esprit général, sur lequel*

---

(1) Leurs usages entretiennent cette férocité à la guerre. Après une action, lorsque le Grand Visir entre dans le camp, des premières palissades à sa tente, il y a de chaque côté des piles de têtes ennemies. Souvent on fait main-basse sur ceux qui se présente pour fournir à ce spectacle digne des Cannibales. *In castris feroces, in acie pavidi.* Il seroit à desirer que l'Officier étranger, réformateur des Turcs, que j'ai déja cité, achevât l'excellent ouvrage qu'il a commencé sur les Tartares de Krimée, & voulût bien donner au public sa lettre sur la justice Turque, où il traite à fond cette matière.

la puissance même est fondée. Quand elle choque cet esprit, elle se choque elle-même, & elle s'arrête nécessairement (1). Cette remarque est de la plus exacte vérité. Ajoutons que le Grand Seigneur est obligé d'aller régulièrement à la Mosquée le Vendredi, sain ou malade. Mahmoud, contre l'avis de son Médecin, ayant pris sur lui d'y aller, expira au retour du temple en descendant de cheval. Mustapha III, étant au lit avec une fièvre aigue, crut pouvoir se dispenser de ce devoir; on craignit une sédition. Lorsque le Grand Seigneur va à la Mosquée dans l'hiver avec la pluie ou la neige, il ne peut pas garantir son visage, tandis que le dernier de sa suite enveloppe sa tête d'un chaal (2). Il faut avoir été sur les lieux pour croire des choses, qui au récit, ont l'air d'être inventées.

On exalte la résignation avec laquelle les Turcs reçoivent la mort, & supportent leurs disgraces. Je ne l'envisage pas de même. Dieu a mis dans la créature l'amour de la vie, pour que chaque individu veille à sa conservation; mais ce sentiment n'a pas la même force dans tous les hom-

(1) Grand. & Décad. des Romains. Chap. XIII.

(2) Espèce de voile d'étoffe des Indes. On en fabrique aussi à Angora.

mes ; il dépend du climat, de l'éducation, & des circonſtances. Auſſi voit-on un Nègre mourir avec moins de peine qu'un Européen. Dira-t-on que le Nègre eſt plus philoſophe que le Blanc. L'un eſt eſclave, & l'autre eſt libre. Le Nègre ſe voit mourir avec indifférence, ſouvent même il deſire la mort, comme le terme d'une vie dure, d'une affreuſe captivité. Mais ſi l'Européen marque le même ſens froid, c'eſt à la force de l'ame qu'il le doit; c'eſt que, convaincu de la néceſſité de cette diſſolution commune à tous les êtres, par les exemples que la nature ne ceſſe d'offrir aux yeux de l'homme, & par ſes propres réflexions, il voit ſans ſurpriſe, comme ſans crainte, ſe rompre tous les liens qui l'attachent à la vie. Le Nègre n'en connoit point. Si l'on trouve du vrai dans ce parallèle, on va voir que le Turc ne diffère pas beaucoup du Noir Africain. Prenons le Muſulman dans l'enfance: il ne peut pas connoître la tendreſſe filiale ; les careſſes paternelles ſont le plus ſouvent trop diviſées pour être bien vives. Celles de la mère ſont preſque toujours nulles. On n'aime pas l'enfant de la violence (1). Dès qu'il a atteint l'âge

(1) Les femmes Turques ſont peu fécondes ; la plupart ſe

de puberté, on lui donne des femmes. Il anticipe sur ses forces. Le sentiment même est usé avant que la nature l'ait développé. Les Turcs, les mieux élevés, ont ce goût dépravé qui infectoit anciennement le beau pays qu'ils habitent. Ils sont ambitieux comme les autres hommes. Tous ont le même espoir de s'avancer. Le fils d'un homme titré, & le dernier des artisans, parviennent également aux charges publiques. Le choix des instruments de l'autorité importe peu à l'aveugle & absolu despotisme. La vertu, les qualités personnelles y sont inutiles, quand elles ne sont pas dangereuses, & rarement consultées. Un Turc en place sait qu'il a peu de temps à jouir. Il prend de toute main, il met à contribution tout ce qui est dans sa dépendance. Sa cupidité est le plus souvent assouvie, lorsqu'on le destitue. Il ne tient point à une femme, à une maîtresse, à des amis. Remarquons encore que l'apathie insouciante des Turcs, purement

font avorter : elles n'ont d'existence que par leurs charmes, elles doivent donc craindre d'avoir des enfants. L'ambition & l'envie sont leurs seules passions. Ce que Chardin, l'un des plus véridiques Voyageurs, dit des mœurs des Persans, est en grande partie applicable aux mœurs des Turcs. Voyez le chap. I. du 5. Vol.

physique,

physique, est produite, en grande partie, par l'usage immodéré de l'opium, dont les effets sont connus. Considérez un Turc dans son domestique : il ne parle que pour exprimer ses besoins, il passe des heures entières accroupi sur son sopha. Aucune idée ne l'attache. La pipe, le café, le sorbet, l'opium, varient ses occupations. Il ne sort de chez lui que lorsque ses affaires l'appèlent ailleurs. Un Turc ne conçoit pas qu'on puisse marcher, pour le plaisir ou le besoin de marcher. Il ne connoît pas même le mot *promenade*. Enfin il y a peu de société & de conversation entre gens qui ne lisent & ne voyagent point, qui n'ont aucune connoissance, & qui par crainte & par jalousie, ne parlent ni du Gouvernement, ni des femmes.

Vous ne vous attendez pas sans doute, mon Père, à ce que je parle du commerce, ni des matières premières qu'on trouve en Turquie. Ce seroit vous faire un présent de votre bien; car je ne pourrois entreprendre de traiter cet article important sans le secours de vos écrits : heureux d'avoir vu par vos yeux, je dois me souvenir que vous me disiez du commerce du Levant : *Les objets en sont connus, & les con-*

noissances particulières, que chaque nation étrangère, & en rivalité, a acquises à cet égard, doivent être destinées à l'usage qu'elle en fait faire.

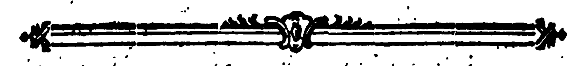
Les Turcs ont admis facilement les nations étrangères dans les échelles du Levant. Elles paient moins de douane que les Sujets de la Porte ; ce qui est assez remarquable. Mais rien ne m'a frappé comme les *Barrats*, ou Patentes que le Grand Seigneur donne aux Ministres des Puissances étrangères à la Porte (1). Il n'est pas, je crois, deux Souverains qui donnent à des étrangers le droit de protéger leurs sujets dans leurs propres Etats. Les Turcs passent pour les plus fanatiques des peuples, & cependant on ne voit dans aucun pays du monde autant de religions

(1) Ces Barrats ont été primitivement donnés aux Grecs qui servoient d'interprètes aux Ministres & aux Consuls étrangers, résidens en Turquie. Depuis que ces interprètes sont pris dans chaque nation, & élevés à ces fonctions, les Barrats sont appliqués à la volonté des Ministres. Ces diplômes confèrent aux sujets *Raïas* (non Musulmans) du Grand Seigneur, les mêmes privilèges dont jouissent les Francs. Ils permettent aux Barrattaires de porter des chaussures jaunes, & des couleurs claires, qui sont interdites aux *Raïas*. La vanité Greçque met un grand prix à cette distinction. On sent bien que dans un pays où les Francs ne sont pas à l'abri des vexations, les Barrattaires ne sont pas toujours puissamment protégés.

& de sectes différentes. Nos Temples y sont au milieu des Synagogues & des Mosquées. Mais comme les contradictions sont de tous les pays, s'il est permis aux différentes nations répandues dans les Etats du Grand Seigneur, de construire des Eglises, selon leur culte, on ne leur laisse pas la liberté de les réparer ou de les relever, lorsqu'elles tombent en ruine. Il faut attendre des occasions de réjouissances publiques, à la naissance d'un enfant du Prince, pour obtenir les graces auxquelles la cupidité des Ministres Ottomans met quelquefois des prix exorbitans.

Je terminerai ici mes observations. Je ne me flate pas, mon Père, d'avoir rempli la tâche que vous m'avez imposée. Que mon zèle & mon empressement à vous obéir me tiennent lieu de ce que je n'ai pas fait. Souffrez que je finisse comme j'ai commencé, par vous. Vos enfants répètent, en vous nommant, ce que disoit Sénèque de sa mère Helvia.

Nihil in suos præter ipsos amantem.



DEUXIEME LETTRE.

DU MÊME,

Sur l'Administration des revenus attachés aux Jamis *ou Mosquées des Turcs ; ou sur le* Vacouf.

À Constantinople, le 15 Mars 1776.

J'AI lu, mon Père, avec attention, les observations sur les Turcs de M. Porter, ci-devant Ambassadeur d'Angleterre à la Porte. Les remarques judicieuses de M. le Comte de Saint Priest, que vous m'avez communiquées, & que vous avez mises en manuscrit à la suite de cet ouvrage dans votre exemplaire, devroient être imprimées.

M. Porter n'a fait que rassembler des notions éparses, qu'il avoit été à portée de recueillir dans le cours d'une longue Ambassade ; il ne s'est pas attaché à former, ni à rédiger un corps d'observations. L'Auteur se manifeste, & se fait reconnoître, toutes les fois qu'il peut montrer une partialité marquée, & assurément non répréhensible, en faveur de sa Nation. Les Notes de M.

le Comte de S. Priest m'ont fait désirer d'approfondir, autant qu'il m'est possible, la constitution du *Vacouf*, matière intéressante pour ceux qui résident en Turquie, & pour ceux qui veulent connoître tous les ressorts de l'administration.

Il n'est pas étonnant que le *Vacouf* ait échappé aux recherches de ceux qui ont écrit sur la Turquie. On n'apperçoit pas un foible arbuste qui croît dans les champs; mais il se fait remarquer, lorsqu'ayant jeté de profondes racines, il a étendu ses branches, & qu'il couvre un grand terrein de son ombre.

Telle est l'histoire, ou l'image du *Vacouf*. M. Porter a le premier entamé la matière, en faisant dans le même chapitre l'éloge, & la censure de cette constitution. J'ai voulu essayer de m'affranchir de la perplexité, & des doutes qu'il laisse à son lecteur, & voici le résultat de ma conversation avec un *Rhodgia*, ou Docteur Musulman, très-versé dans cette partie, par le moyen de M. Tornetty, Interprète du Roi.

La plupart des Mosquées sont des fondations des Grands Seigneurs, des Sultanes, ou des principaux Officiers de l'Empire.

Les biens d'une Mosquée consistent en *Moukatas*, ou *Vacoufs*.

Les *Moukha tas*, ou *Has*, font les domaines des Mosquées. Lorsque les premiers Empereurs firent le partage des terres conquises, ils établirent trois parts; celle du Prince, celle de l'Eglise, & celle de l'armée.

Le *Vaçouf*, venu ensuite, est une substitution. Lorsqu'on l'établit sur un terrein, ou un immeuble, à un prix convenu & donné par la Mosquée, les effets qui représentent la substitution lui paient un droit annuel, & relatif à leur valeur réelle. A défaut de succession héréditaire, & en ligne directe dans les possesseurs, les biens déclarés *Vacoufs*, sont reversibles à la Mosquée, qui en devient propriétaire.

Les frères partagent, & n'héritent pas l'un de l'autre. De quatre frères héritiers d'un bien *Vaçouf*, si l'un meurt, les trois autres partagent par tiers, & ainsi jusqu'au dernier, après lequel tout reste à la Mosquée (1).

La location, ou la vente, est subordonnée à son choix, à moins qu'il n'ait été stipulé dans l'acte de constitution *Vaçouf*, que la Mosquée

(1) C'est M. le Comte de Vergennes, qui a bien voulu ajouter cet article, ou cette explication nécessaire à la suite de ce qui précède.

ne pourroit aliéner. Cette clause est quelquefois insérée pour expliquer le voeu d'un pieux Musulman, qui croit gagner le ciel en donnant son bien à l'Eglise, & en le lui attachant à perpétuité (1).

Il résulte de cet établissement, & de ces dispositions, que le temps a dû procurer aux Mosquées, un accroissement progressif, & considérable de leurs revenus. Le moyen qui en est le principe est ingénieux & attrayant, en ce qu'il présente le mutuel avantage des parties contractantes. Deux cas différencient un marché, qui n'est susceptible d'aucune difficulté. Dans le premier, la Mosquée va au-devant du propriétaire. Elle lui propose de constituer sa maison *Vacouf*, en faisant briller à ses yeux une somme propre à le gagner. Dans le second, le propriétaire, plus exposé qu'un autre à ces revers, ou à ces révolutions, qui le laisseroient dénué de tout, met son domaine sous la sauve-garde la plus sûre, & à l'abri de tout évènement. Il vient con-

(1) L'entretien des édifices publics, tels que les fontaines, les bains, &c. a donné lieu à d'autres *Vacoufs*, dont le revenu est employé à cet objet. Le Fondateur établit, pour la perception de ces droits, un *Mutevéli* comptable à un Inspecteur nommé par le Gouvernement.

tracter de son propre mouvement, & cette circonstance amoindrit la somme que la Mosquée consent de lui donner.

La *Sultimanie*, & la Mosquée de Sultan *Bayazid*, ou Bajazet, furent singulièrement dotées. On leur donna, en *Moukhata*, toutes les terres incultes de l'Empire. Ces Mosquées sont aujourd'hui les plus riches.

Les Officiers, chargés de la perception des revenus, sont appelés *Mutevelis*. Ils sont comptables à des *Nazirs*, ou Trésoriers, qui deviennent les dépositaires de la recette, en s'obligeant de fournir à l'entretien, & à la dépense des Mosquées. On croit voir dans ces *Nazirs*, ou Hiérophantes, les Prêtres du Temple de Bélus, dont parle Hérodote. Ces Administrateurs sont les Fermiers d'un revenu immense, dont le dépôt est sous leurs mains.

Le Grand Visir est le *Nazir* des Mosquées de Sultan *Bajazet*, *de Ste. Sophie*, *de la Validé*, *d'Youx*, ainsi que de toutes celles de l'Empire, & des petites Chapelles dont les *Mutevelis* sont censés lui rendre compte. Celles-ci peuvent être regardées comme indépendantes. Leur petitesse les met hors de rang & de vue.

Le *Kezlaraga*, ou Chef des Eunuques, est le

Nazir des Mosquées du second ordre de Constantinople, & des petites Chapelles qui se trouvent dans son enceinte. Il a, dans son département, Scutari & ses environs, la Mecque & Médine, qui lui donnent le titre d'*Haremein* (1), & un revenu immense.

Feu Sultan Mustapha, qui, avec la volonté, n'avoit pas toujours le moyen de s'instruire, vint à bout de connoître les malversations des Nazirs. Ce Prince voulut en tirer parti pour son compte; car le despote profite, quand il le peut, d'une injustice, ou d'une vexation, aux dépens de ceux qui l'exercent. Le Sultan déclara au Visir, au Muphty, & au Kezlaraga, qu'il vouloit prendre lui-même la régie des Mosquées, & qu'il vouloit bien leur accorder une indemnité en récompense de leurs soins. A la mort de ce Prince, les choses ont repris leur ancien cours. Un successeur foible, ignorant, engourdi par quarante ans de prison, n'étoit pas en état de tenir les rènes de l'Empire, ni de tendre le bras de l'autorité pour repousser, ou contenir des Nazirs puissans & ambitieux. Ceux-ci n'ont pas manqué de se ressaisir de leur proie.

---

(1) Administrateur du revenu des Mosquées qui appartiennent au Grand Seigneur.

Il est évident que, si l'établissement des *Vacoufs* est avantageux aux Mosquées, il est également favorable au particulier, qui, exposé à tout perdre dans un pays de révolutions, peut mettre sa propriété sous la sauve-garde la plus sacrée. Mais cette constitution est préjudiciable à l'Etat, qui s'appauvrit par la translation, ou le versement des fortunes, qui vont lentement se jeter, & se perdre dans le trésor de l'Eglise, ou du Souverain : elle sera donc toujours vicieuse aux yeux de ceux qui en discutent froidement l'influence, & l'effet. On la mettra au nombre des causes qui doivent concourir à la décadence, & même à la destruction de l'Empire Ottoman.

Si la connoissance du *Vacouf* est un objet piquant pour la curiosité de l'observateur, elle est nécessaire & utile à ceux qui résident dans les échelles du Levant, relativement aux discussions fréquentes qui s'élèvent touchant les hypothèques, ou immeubles qu'on est obligé de prendre en paiement d'une dette, lorsqu'ils sont sous la loi du *Vacouf*. Je puis offrir, à ceux qui veulent s'instruire sur cette matière, ce que je viens d'écrire, & ce que j'ai pu me procurer pour mon instruction.

VOYAGE
EN HOLLANDE, ET EN DANEMARCK.
PREMIERE LETTRE.

A Amsterdam, le 12 Mars 1762.

Je ne m'arrêterai pas plusieurs jours à Amsterdam sans vous en parler, ou vous entretenir de ce que j'y ai trouvé de plus singulier, & de plus remarquable.

J'ai dîné aujourd'hui chez un Négociant Hollandois, avec M. Grill, Chef de la Maison Suédoise.

Le rendez-vous étoit à la Bourse. On en sort entre deux & trois heures. On arrive assez tard, mais en arrivant on va, comme à l'Auberge, tout droit à la salle à manger. Chacun prend sa place, & en attendant la soupe, on cause. Le service est long, parce qu'un seul domestique de la maison apporte chaque plat, & ne peut se hâter que lentement, ne pouvant être aidé par aucun autre. C'est un jour de fatigue pour lui, & il use, aux dépens des convives, d'un privilège exclusif auquel il faut se soumettre.

Le ſervant alloit & venoit depuis un quart d'heure, & achevoit enfin de couvrir la table, lorſqu'on a donné tout-à-coup un ſignal que je ne connoiſſois pas, & le ſilence a été général. J'ai voulu relever par une queſtion, peut-être ridicule, la converſation qui m'avoit paru tomber ſubitement, on a ri à mes côtés, & devant moi, ſans me répondre; un geſte expreſſif, ou déſobligeant, pour tout dire, du vieux maître de la maiſon, m'a fait appercevoir de mon inadvertence. On eſt ſi neuf, lorſqu'on arrive en pays étranger qu'on ne connoît pas encore! Le bon homme m'a repris d'avoir interrompu la prière que les Hollandois ne manquent pas de faire à la fin, & au commencement du repas. Le pieux M. Rollin eût applaudi, lui qui déploroit parmi nous l'oubli de cet ancien uſage.

Après la prière, preſſé par la faim, j'aurois volontiers demandé du pain, car on n'en trouve point ſur la table. Le domeſtique ſervant l'apporte dans une aſſiète, coupé en morceaux ſi petits, qu'il n'en reſte dans la main que quelques bouchées à celui qui en prend le plus. J'étois honteux d'en demander trop ſouvent, & de fatiguer celui qui me l'apportoit; auſſi ſuis-je déterminé à porter mon pain dans ma poche,

ou à faire mes conditions avec les Hollandois qui m'inviteront.

Après le dîné, on paie en sortant, & sous les yeux du maître, ce domestique que j'aurois mieux aimé payer au double, pour qu'il m'eût permis d'être servi par le mien.

Mon Journal ne vous apprendroit rien de nouveau sur un pays, qui véritablement ne ressemble à aucun autre, mais qu'on connoît suffisamment, sans l'avoir vu, pour peu qu'on soit instruit. Mais je dois vous dire un mot de la fameuse Banque d'Amsterdam. L'origine en est simple, & la voici. On étoit anciennement obligé de faire, à l'Hôtel de Ville, les paiements qui excédoient la somme de 500 florins. On étoit donc obligé d'y porter les espèces, & pour éviter l'embarras du transport de l'argent, on se détermina à le laisser en dépôt; delà les comptes en banque, & les transports, ou *viremens* des parties.

La Banque prête au peuple à gros intérêt, & prête sur gages de petites sommes. Le produit de ce bénéfice paie la dépense des Commis.

On règle le change de 54 à 55 deniers sur la quantité des papiers, & le nombre des demandeurs.

L'argent eſt très-rare aujourd'hui. On compte qu'il eſt ſorti pour les armées plus de 12 millions de ducats ; & ce qui reſte en eſpèces, repréſentant plus de choſes, eſt néceſſairement plus cher ; auſſi l'agio de banque eſt à 102 au-lieu de 105, c'eſt-à-dire, l'argent de banque, ou en compte, ne vaut aujourd'hui que deux pour cent de plus que l'argent courant. Cet argent courant ne ſort pas comme le ducat qui eſt marchandiſe, & varie de 2 ou 3 ſols, plus ou moins. Ainſi le reydre vaut tantôt 5 florins 4 ſols, & tantôt 5 florins 5 ſols, &c.

L'Angleterre, ſuivant M. Hope (1), a envoyé ici, par les trois derniers courriers, 600 mille livres ſterlings pour l'armée du Prince Ferdinand.

A propos de guerre, j'ai appris ici l'hiſtoire du brave Général Loudon, que le *Roi de Pruſſe voit toujours au bout de ſa lunette*. Il étoit, au commencement de la guerre, Officier réformé ; lorſque le Général Brown, qui le connoiſſoit, l'indiqua à M. le Comte de Kaunitz. On le fit chercher long-temps à Vienne, & lorſqu'on l'eut trouvé, il déclara qu'il n'étoit pas plus en

(1) Fameux Négociant, & Directeur de la Compagnie des Indes.

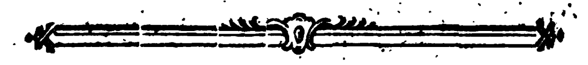
état de se présenter au Ministre, que de faire ses équipages pour aller à l'armée. On lui avança ce qui lui étoit nécessaire, & cet argent a été si bien placé, que le fameux Général Daun n'a pu voir, sans jalousie, la réputation obtenue par ce rival de sa gloire. Quand ce brave Loudon fut battu par le Roi de Prusse, pour avoir changé de position, par ordre du Feld-Maréchal, il lui écrivit.

« J'ai l'honneur de vous informer que je » viens d'être battu dans la position que VOTRE » EXCELLENCE m'a ordonné de prendre.

» Je suis, avec respect, &c.

Un Spartiate n'eut pas rendu compte plus noblement de sa défaite, ni avec plus de précision.

Je suis, &c.



DEUXIEME LETTRE.

A Benthein, le 23 Mars 1762.

JE suis parti d'Amsterdam le 21, pour aller à Naarden, ville forte & agréable, où aboutissent les canaux. On peut s'y abonner avec le Directeur de la poste, qui, moyennant 25 ducats de 5 florins 5 sols, vous donne une quittance de la poste, payée jusqu'à Osnabruk, pour 4 chevaux qu'on vous fournit successivement à chaque relais.

J'ai couché la nuit passée dans une armoire, ou un lit à la chartreuse. Les rats y couchoient aussi, & m'ont fait lever. Celui que les soucis rongeurs éveillent, n'est-il pas plus à plaindre? Cette réflexion console un peu, si elle n'endort pas. J'aurois voulu que tous les rats Hollandois eussent été enfermés (1), comme le rat hermite de La Fontaine.

J'ai changé de chevaux à Delden; mais les chevaux étoient si mauvais, & la course étoit

(1) Dans un fromage de Hollande, Fable de La Fontaine.

si

si longue, qu'il a fallu s'arrêter à une Auberge isolée, au milieu d'une vaste & aride plaine, & s'y mettre à l'abri du froid le plus piquant. J'entre, & je recule, malgré moi, à la vue de deux cercueils où l'on avoit mis l'hôte & l'hôtesse, morts depuis peu le même jour, & de la même maladie, tous deux à la fleur de l'âge. Quelques voisins éloignés s'étoient rapprochés & réunis pour assister de jeunes orphelins abandonnés à leurs soins. Que le sort de ces enfans est à plaindre ! Je me suis reproché dans ce moment d'avoir quitté les miens. Je suis sorti de cette Auberge des morts avec une douleur profonde, & un serrement de cœur, qui me font desirer d'être délivré de la crainte de tout ce que m'annoncent un augure sinistre, & un pressentiment que je n'ose prononcer (1). Livré à mes tristes pensées, je n'ai été distrait, malgré moi, que par les plus rudes secousses que j'ai ressenties sur la première montagne que je rencontre depuis mon départ de Paris. Aussi ne suis-je plus dans le plat pays de leurs hautes Puissances; me voilà sur la hauteur en Allemagne, & à

(1) L'Auteur apprit, en arrivant à Copenhague, que sa femme étoit morte le même jour 23 Mars.

Benthein, petite & *misérable* ville, suivant l'expression Allemande.

A Dipnan, Electorat d'Hannovre, le 24.

J'étois hier à Benthein avec un Anglois, Commissaire des guerres. Il est venu prendre l'argent, & les provisions que l'armée des Alliés reçoit de la Hollande, & cet argent est escorté par des soldats. Il m'a donné des nouvelles de Mylord (1) Gramby, qui commande l'armée, & que je reverrai avec plaisir.

Au reste, des plaines, des marais, des bois, de mauvais chemins, quelquefois assez beaux, un jeune postillon donnant du cor pendant la nuit obscure, ce qui amuse lorsqu'on ne voit rien, & qu'on ne veut, ni ne peut dormir, peu de villages sur la route, du lait, du lard, & des jambons; voilà tout ce que j'ai vu dans la Westphalie.

A Rheiten, 26 Mars.

Osnabruk est une grande ville où l'on trouve quelques maisons bien bâties. Les dehors m'ont

(1) L'Auteur l'avoit connu à Constantinople, où Mylord Gramby avoit suivi M. le Comte d'Ulefeldt, Ambassadeur Extraordinaire, après la Paix de Belgrade en 1739.

paru agréables ; mais à l'Auberge on est aussi mal logé que mal nourri.

J'en suis parti à 7 heures avec mes quatre chevaux, après avoir langui 3 heures dans la crainte de n'en point avoir.

J'ai trouvé, en partant, un jeune & aimable cavalier Prussien, qui, avec une escorte de soldats, accompagnoit une caisse de 90000 ducats jusqu'à Niembourg. Il s'est approché, il avoit été prévenu à mon sujet par le Commissaire Anglois de Benthein. La connoissance a été bientôt faite, & je l'ai mis dans ma voiture, m'étant apperçu que son cheval le fatiguoit un peu. Aussi ai-je été escorté, comme les ducats, jusqu'à Niembourg, où j'ai laissé mon compagnon avec regret.

A Fisselhoven, le 27.

Nous avons passé l'*Aller* sur un pont de bateaux, mais ce n'a été que pour entrer dans un étang assez profond, dirigés par des poteaux plantés çà & là, qui indiquent les zigzags qu'il faut faire, & l'ennuieux chemin à suivre toujours dans l'eau jusqu'au ventre des chevaux. Cette route est longue & inquiétante.

Lorsque je vois au bord de la mer & des

rivières, des enfans, qui se traînent à peine, se jetter dans l'eau comme dans leur élément, nager à l'envi les uns des autres, & apprendre à plonger, de ceux de leur âge qu'ils veulent suivre, je déplore le mal que nous font l'éducation, & les surveillants qui nous intimident, pour nous éloigner du danger. La peur qu'on nous fait de l'eau,

Corda pavor pulsans;

& l'imagination nous empêchent de nager naturellement comme les animaux, elles nous ôtent la planche que la nature nous a donnée, en nous faisant amphibies, pour nous sauver du naufrage. Cette raison précoce qu'on se hâte de faire germer en nous, avant que, familiarisés avec le danger comme les jeunes Matelots, nous nous soyions fortifiés & aguerris, nous débilite, nous rend lâches & inertes. On aiguise à bonne heure nos facultés intellectuelles aux dépens de nos organes & de nos forces. On veut former trop tôt l'esprit & le cœur, & on rend le corps délicat & foible. Nous sommes plus déliés, plus maniérés, & moins robustes. Nous comptons parmi nous des génies, & nous ne voyons des hommes que dans cette classe inférieure, où le luxe ne peut achever

d'amollir des êtres efféminés, où des mains agrestes forment encore des Spartiates accoutumés à un régime que la dure nécessité a conservé. La bravoure est dans le sang, comme l'amour de nos maîtres est dans le cœur des François; mais, comparez ceux du XVIIIe. siècle aux Gaulois de César, je veux dire, l'homme bien né & èlevé délicatement, au marin exercé, accoutumé à braver, depuis son enfance, tous les dangers, tous les élémens, toutes les intempéries des saisons; à la place d'un Spartiate, vous ne verrez qu'un Sybarite.

Je suis, &c.





TROISIEME LETTRE.

A Hambourg le 29 Mars 1762.

Je joins ici l'état de la route depuis Amsterdam, je désigne les bons & mauvais gîtes. Ce tableau peut être utile même à celui qui dit, en suivant sur la carte la route d'un voyageur qui l'intéresse :

(1) Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut?
Bon souper, bon gîte, & le reste, &c.

On s'embarque à Harbourg, on passe devant le Château que nous avons pris dans cette guerre, & ensuite abandonné malgré nous. On arrive sous un pont où l'on se trouve enfermé comme dans une écluse, il faut payer pour en sortir. On est enfin comme en pleine mer sur l'Elbe, tant il est large. Après une heure de chemin par un bon vent, on louvoie pour entrer dans un canal, après lequel l'Elbe s'élargit encore. On découvre Hambourg & Alténa. Hambourg, & ses entours, des maisons de campagne sur l'Elbe, la meilleure société possible

(1) La Fontaine, Fable des deux Pigeons.

qu'on y trouve, offrent au Voyageur le plus pressé, le séjour le plus agréable. On ne le quitte pas sans le regretter.

A Tholsted, le 2 Avril.

J'AI couché à Flensbourg, grande & jolie ville sur un petit golfe de la mer Baltique, que nous avons cotoyée ce matin, en attendant de la passer demain, pour aller en Fionie.

J'ai vu la belle Cavalerie Danoise, qui va à Lubek. Il faut plaindre les pacifiques habitans de ce pays, alarmés de la guerre qui les menace, affligés de ne pouvoir, par d'inutiles vœux, retenir la paix qui s'enfuit. Hélas! depuis 40 ans ils en jouissent.

Je ne quitterai pas ce beau pays, sans vous dire que cette ancienne Province du Royaume de Danemarck fut divisée, comme le Holstein, entre les deux branches de la même famille; mais en 1713, Frédéric IV, ayant reconnu que le Duc de Gothorp s'étoit lié avec ses ennemis, & avoit enfreint les Traités, réunit à ses Etats la partie du Schleswick, qui en avoit été séparée, & étoit un fief de la Couronne. Il s'en assura la possession par la paix de 1720, signée

à Stockholm. Cette vieille querelle se rallume avec le Prince qui règne en Russie.

Le 4 Avril.

NOUS avons passé le petit & le grand *Belt*. Le premier, en une heure & un quart ; c'est un trajet de deux milles ; le second, en nous embarquant à Nybourg, & nous avons fait 8 lieues par mer en deux heures, pour arriver à Korsoer en Séélande (1) où est Copenhague. L'Isle de Fionie d'où l'on vient, fournit, comme celle-ci, d'excellens chevaux.

On trouve, dans le passage, une petite isle, habitée par une seule famille de paysans, qui y nourrissent des bœufs & des vaches. Ces solitaires peuvent héberger plus de cent personnes. Cela leur arrive dans le temps des glaces, en attendant que le passage soit établi, ce qu'on fait des deux côtés opposés en jettant de l'eau & de la paille, sur la première couche de glace, pour l'affermir, & former une chaussée, sur laquelle les voitures roulent en sûreté.

Des tas de pierres, qu'on trouve épars à la campagne, désignent dans ce pays des tombeaux. Comme les hommes se rapprochent par les opi-

(1) Isle.

nions, & les usages! Un illustre & savant Voyageur (1) vous dira que lorsque les Indiens trouvent un tombeau dans leur route, ils le regardent comme le présage d'un accident funeste. Pour le détourner, ils jettent une pierre sur le tombeau, & ils continuent leur voyage. J'ai été tenté de faire comme les Indiens & les Danois, me souvenant de l'Auberge lugubre de Delden. Nous verrons bientôt Copenhague, & le détroit du Sund. *Hic meta laborum.*

Le 12 Juin 1762, à bord d'un Yacht sur le Zuiderzée.

APRÈS avoir passé les beaux jours du Printems dans la maison de campagne de M. le Président Ogier (2), près de Copenhague, & aussi agréablement sur les bords de l'Elbe à Hambourg, j'en suis parti le 7 pour aller à Bremen, laissant à côté Closterseben de fâcheuse mémoire; ensuite à Groningue: & arrivés, après maints accidens, hier au soir au *Lemner*, par une haute chaussée, d'où l'on découvre tout-à-coup la mer, retenue par ces fameuses digues qu'on ne se lasse pas de regarder, nous nous sommes embarqués à minuit sur un de ces

(1) Voyage de la Baye d'Hudson, par M. le Gouverneur Ellis, T. II, p. 110.

(2) Ambassadeur de France.

petits bâtimens Hollandois, où l'on trouve toutes les commodités possibles. On compte 12 milles du Lemmer à Amsterdam. Le vent contraire souffle, & nous louvoyons au milieu de 30 ou 40 navires qui vont au Texel.

A Amsterdam, le 20.

J'ai appris, à mon arrivée ici, que M. Barker, Négociant Anglois, que j'ai connu à Constantinople, où il est établi, a tiré tout-à-coup sur Amsterdam, 300 mille florins, & qu'on cherchoit encore ici à lui remettre. Cette opération extraordinaire n'est pas relative à son commerce, elle indique donc que le Négociant Anglois est l'Agent d'une Puissance, qui veut faire des fonds à Constantinople pour une négociation ou un traité secret. Je ne vois que le Roi de Prusse dans le cas de traiter avec la Porte, pour y avoir un Ministre; mais c'est assez pour moi d'avoir connu l'opération de mon ressort, sans vouloir pénétrer les mystères politiques. J'en fais mon profit. Je fournis des lettres de change pour dix mille piastres sur Constantinople, à 28 & 29 *parats* le florin, j'en fais remettre en lettres sur Livourne la contrevaleur à Marseille où on les négociera, pour remettre leur produit au change

courant, & toujours avantageux à la Maison de Constantinople, qui doit payer mes *traites* d'Amsterdam. Suivant le calcul du résultat, cette opération de banque me donnera 10 à 12 pour cent de bénéfice, dont j'aurai au Roi de Prusse l'obligation. *Etiam ab hoste consilium*, ou *lucrum*. L'un vaut l'autre. Je fais acte de reconnoissance, parce que je dois croire un grand Roi assez généreux pour pardonner ce gain à ses ennemis, après leur avoir si souvent donné de si bonnes leçons.

Je vous écrirai encore de la Haye, où après avoir renouvellé mes hommages à M. le Comte d'Affri (1), qui m'a comblé de ses bontés, j'irai me reposer dans la délicieuse campagne de M. Calkoen qui m'attend.

Je suis, &c.

Route directe d'Amsterdam à Hambourg.

Les Couchées sont marqués par +; les mauvaises, par ×; les Villes, par o; les Villages, par ∷.

d'Amsterdam à Naarden +, milles	2 $\frac{1}{2}$.
de N. à Amersfort +,	2 $\frac{1}{2}$.
∷	
d'A. à Woorthensen ×,	1 $\frac{1}{2}$.
o	
de W. à Dewenther +,	4.

(1) Ambassadeur du Roi.

o	
de Dew. à Delden +,	4 ½.
o	
de Del. à Benthein +,	4.
de B. à Rheinen +,	2.
de R. à Ipperburen +,	2.
o	
d'I. à Osnabruk ×,	3 ½.
÷	
d'O. à Boonté ×,	3.
÷	
de B. à Dipnan +,	4.
÷	
de D. à Leise +,	3 ½.
o	
de L. à Niembourg ×,	2.
÷	
de N. à Rheithen ×,	2.
o	
de R. à Fiselhoven +,	3.
÷	
de F. à Schnewerden +,	3.
÷	
de Sch. à Sepengen,	3.
o	
de Sep. à Harbourg +,	2.
de Harb. par l'Elbe, à Hambourg,	4.
milles	55.



QUATRIEME LETTRE.

A M. B. DE M.

A la Haie, le 29 Juin 1762.

VOUS allez regretter, mon cher Ami, de n'être pas venu avec moi à Copenhague. On a dit qu'il falloit voir le monde, avant que d'en sortir. Mais quelque plaisir qu'on trouve à satisfaire sa curiosité par la nouveauté des objets, rien n'est si utile, & si intéressant à connoître, que les hommes, & je viens de les voir sous un aspect bien digne de réflexions, & d'étonnement. Un Etat despotique par choix, un peuple heureux sous un Maître (1) dont la volonté

(1) J'ajouterai encore ici un de mes extraits de l'ouvrage de M. l'Abbé Arnaud, qui avoit recueilli des papiers Anglois le trait suivant, qui caractérise les deux nations dont il s'agit.

Le Lord Molesworth, qui avoit été Ministre d'Angleterre à la Cour de Copenhague, fit imprimer, à la fin du dernier siecle, un ouvrage estimé sur le Danemarck, intitulé *Account of Denmark.* L'Auteur y parloit du Gouvernement arbitraire de ce Royaume, comme un Anglois entousiaste, de la liberté. Le Roi de Danemarck, alors régnant, fut offensé de quelques traits, & ordonna à son Ministre d'en faire des plaintes au Roi

fait la loi, voilà ce que n'auroient certainement pas imaginé ces Sages, qui consumoient leurs veilles à former une idée de République, dont l'équilibre fit le repos, & la solidité. Je l'ai vu, ce prodige de gouvernement; mais quel concours de circonstances il a fallu pour le produire. Un Roi plus juste que la Loi même, des Ministres enflammés comme lui de l'enthousiasme du bien public, une Cour formée de citoyens qui environnent le père du Peuple. Que la vertu dans les Rois a d'influence, & de charmes! C'est le centre de son activité.

J'ai vu à Copenhague l'administration la plus sage, & la mieux combinée. Il n'est peut-être point de Cour en Europe où les affaires passent par tant de mains, & soient plutôt expédiées. L'œil du maître, toujours présent, éclaire, & anime tout, & de quel maître? je vous l'ai dit,

---

d'Angleterre, Guillaume III. *Que voulez-vous que je fasse*, dit Guillaume? *Sire*, répondit le Ministre Danois, *si vous vous plaigniez au Roi, mon Maître, d'une semblable offense, il vous enverroit la tête de l'Auteur.*

C'est ce que je ne veux, ni ne peux faire, repliqua le Roi; *mais si vous le désirez, l'Auteur mettra ce que vous venez de me dire dans la seconde édition de son ouvrage.*

Gaz. Litt. Année 1764, p. 57.

c'est le père de ses Sujets. Heureux qui vit sous les loix d'un Prince ami des hommes ! C'est à un François à louer ce bonheur, enchanté de trouver dans les climats du Nord, & de pouvoir montrer, aux Nations de ces contrées, l'image de son maître. Vous jugerez encore mieux de la ressemblance, aux traits de bonté que l'on cite du Roi de Danemarck.

Laudabunt alii claram Rhodon, aut Mitylenen.

Ce Roi est allé voir le modèle de sa Statue équestre, faite par M. Saly (1). Ce savant, & heureux Artiste, qui s'immortalise en laissant à la postérité les images des Héros les plus chers à notre siècle. FRÉDERIC, entouré d'un peuple qui l'adore, & qui crioit : VIVE LE ROI, VIVE NOTRE PÈRE, descend avec précipitation de son carosse, se jette, pour ainsi dire, dans les bras de ses Sujets qui l'approchent, & se pressent autour de lui, & crie avec eux de son côté, se tournant à droite, & à gauche, & faisant

(1) M. Saly a fait la belle Statue de Louis XV, qu'on admire à Valenciennes. Il l'a faite en donnant généreusement son travail à sa Patrie. Ce trait devoit être gravé sur le marbre avec le nom de celui qui a donné à son siècle un exemple si glorieux pour les Arts.

voler ſon chapeau comme eux, pour imiter leur naïve joie. VIVE MON PEUPLE, VIVE MES ENFANS! *Oui, vous êtes tous mes enfans, tous mes enfans; je ſuis votre père, votre père à tous.*

Dites-moi, mon ami, ce ſpectacle attendriſſant ne vous fait-il pas l'impreſſion qu'il m'a faite? Je me ſuis tranſporté aux beaux jours de la convaleſcence de LOUIS XV; j'ai vu l'image de l'allégreſſe, & de l'amour des François pour leur Roi, & les larmes ont coulé de mes yeux. Qu'on invente des cérémonies pompeuſes, qu'on environne les Rois de l'appareil impoſant de la grandeur, la nature ſimple en fait plus ici que l'orgueil & la flatterie n'en imagineront jamais. Vive un Souverain, qui, au milieu de ſon peuple, comme au ſein de ſa famille, appelle, aſſemble ſes enfans, & ſe trouve plus grand dans cette foule que ſur le trône. Celui qui cherche ailleurs la gloire, ne la connoît, ni ne la mérite.

Le Roi de Danemarck a une Cour brillante, & bien compoſée. Ses Gardes le ſuivent dans la ville, parce qu'il eſt obligé de les ſouffrir. Mais s'il va à la campagne, il eſt à peine aux portes de la ville, qu'il les renvoie.

Vous

Vous le voyez au milieu des ouvriers & des payſans, interroger les uns, recevoir lui-même les requêtes des autres, & permettre, par un excès de bonté, qu'un de ſes ſujets lui diſe à l'oreille ce qu'il ne veut pas lui expoſer tout haut.

Un tel Roi mérite bien des Miniſtres zélés, habiles, & fidèles, & il ne peut manquer d'en avoir. M. d'Ahsfeldt, chargé du département de la guerre, M. Holſt, pour le Clergé & les Finances, M. le Baron d'Hens, pour les affaires du Commerce, ſont des hommes ſupérieurs dans leurs parties. On voit en particulier dans M. de Bernſtorf, un génie ſage, actif, lumineux, d'une application ſoutenue, & d'une ardeur infatigable, qui réunit le goût des talents à l'amour des vertus, & qui ne laiſſe rien échapper de tout ce qui peut concourir au bien public, ou y porter atteinte. Ce n'eſt pas à moi de juger d'un homme d'Etat. Je ſuis l'écho de la voix publique; mais dans la partie du Commerce dont j'ai eu l'honneur de l'entretenir, j'ai été étonné de l'étendue de ſes connoiſſances.

Pour le Comte de Moltke, Grand Maréchal de la Cour, c'eſt l'image de toutes les vertus qui devroient animer ceux qui gouvernent les hommes.

Sa bonté, sa candeur, l'activité, l'idolâtrie du bien public, caractérisent ce digne favori d'un Monarque vertueux, qui partage avec son Maître l'amour & la reconnoissance d'un peuple qui leur doit son bonheur.

Un Artiste, un homme de Lettres sont accueillis à la Cour de Danemarck, non pas avec cet air mêlé de hauteur, & cette bonté qui les humilie, mais avec cette estime affable, & douce, qui les encourage. Ils n'ont pas besoin de percer la foule. J'ai vu le Prince Royal appercevoir le premier M. Jardin, & aller au devant de lui. Vous savez que M. Jardin, Architecte célèbre, fait construire à Copenhague un Temple d'une grande beauté. Le Roi l'a nommé Surintendant de ses bâtiments, & il n'est pas moins recherché à Copenhague pour la douceur de son caractère & de ses mœurs, que pour la supériorité de ses talents, & le soin qu'il prend de les rendre utiles. Le peuple Danois, suivant M. Pontopidan (1), ancien Evêque de Bergues, que j'ai connu chez M. le Président Ogier, a plus de bon sens que de génie, plus de jugement que d'imagination, & son

(1) L'Atlas Danois, par M. Pontop. T. I.

ancienne valeur n'a point dégénéré. Mais que l'on passe le Sund, & qu'on compare ce peuple, que je n'oserois définir, à celui qu'on trouve sur le bord opposé; & l'on trouvera la même différence qu'en passant de la pointe du Bosphore au Golfe de Nicomédie, où le Turc d'Asie est honnête & accueillant, & a des mœurs qui contrastent avec celles du Turc Européen.

Que vous dirai-je du pays? L'hiver y est triste, & un peu long; mais ce pays, je veux dire le Holstein, la Scanie, la Zélande, réalise, à l'arrivée du printemps, ce que les Poètes ont dit des Champs Élisées. La terre en peu de jours est revétue de fleurs, & de verdure. J'ai été étonné de la rapidité avec laquelle on voit pousser l'herbe, & les feuilles. Il me semble que si la nature nous servoit aussi promptement dans nos pays chauds, où l'herbe croît si lentement, nous serions peut-être moins impatients, & moins vifs. Que direz-vous de cette manière d'expliquer le flegme du Nord? Ils n'ont pas à la fin de l'hiver ces premiers desirs qui nous échauffent; mais je ne veux pas dire pour cela qu'ils n'aient pas les mêmes passions que nous. On m'a cité, parmi le peuple, des amoureux Danois dé-

ſeſpérés, qui, comme les héros Grecs, faiſoient le ſaut de Leucade.

Vous voulez ſavoir s'il y a à Copenhague des Négocians diſtingués. Oui, ſans doute, & en grand nombre. Je vous conterai l'hiſtoire de M. le Baron de Schimelmann, Intendant Général du commerce de Danemarck, où il jouit en ſûreté de la fortune qu'il a faite pendant la guerre au ſervice du Roi de Pruſſe. Cet ancien Négociant, décoré aujourd'hui du cordon de l'Ordre de Danebrog, eſt moins remarquable par ſes richeſſes, & par le bon uſage qu'il en fait, que par la douceur de ſes mœurs, par ſa bienfaiſance, par ſa modeſtie dans ſon élévation, & ſa proſpérité, par la profonde connoiſſance qu'il a de toutes les parties du commerce, enfin par l'avantage qu'il á de poſſéder une femme aimable qui a dû mettre le comble à ſes vœux, & à ſon bonheur.

Je n'ai pu qu'admirer le progrès des manufactures que M. de Varſcherſleben, Conſeiller d'Etat, a eu la complaiſance de me faire voir. Il ſeconde en effet, pour les faire proſpérer, le zèle de M. le Baron de Bernſtorff qui excite, & encourage l'induſtrie.

Les payſans du Danemarck, ſuivant M. Pluce, qui a fait en 1759 la balance du Danemarck, ont toujours fabriqué leurs habillements, & pour celui des bourgeois, & des troupes, on avoit recours aux étoffes étrangères. Le Général Scholten, Hollandois, fut le premier qui conſeilla à Fréderich IV d'établir à ſes dépens une manufacture pour l'habillement des troupes de terre, & des matelots. Elle fut fondée malgré les oppoſitions, & les intrigues des fourniſſeurs. Elle ſubſiſte encore dans la maiſon de force, on y fait au moins 60 mille aunes de drap, & on donne du travail à 1400 ouvriers. Les autres fabriques occupent à Copenhague 4000 perſonnes.

Je vous parlerai dans ma prochaine Lettre de l'entrepôt qu'on peut y faire pour le commerce du Nord, du fameux détroit du Sund, où l'on voit paſſer, année commune, ſix mille bâtiments qui paient tribut au Roi de la mer Baltique. Je vous parlerai de la marine militaire, & marchande du Danemarck, ſujet intéreſſant & digne d'attention pour un voyageur négociant. On comptoit en 1759, dans les différents ports de Danemarck, & de Norvège, 1750 bâtiments marchands Danois, & cette marine a plutôt augmenté que diminué.

Je ne vous écrirai aucun détail ſur la Hollande. Venez en juger vous-même, venez voir ce beau pays au printemps. Vous y verrez la nature forcée par le travail & l'induſtrie, ne pouvant refuſer ce qu'elle a de plus précieux aux efforts de l'art. Vous y verrez des bois touffus ſur le bord des canaux, ſouvent environnés d'eau de toutes parts, ce qui m'a fait répéter cette ancienne épigramme dont j'ignore l'Auteur.

Hic, Cytherea, tuo poteras cum Marte jacere,
Nam Vulcanus aquis, & Phœbus pellitur umbris.

Notre ami M. Kalkoen me charge de vous inviter de ſa part à venir voir le ſage dans ſa retraite. Il m'a mené aujourd'hui au village, & au château de Riſwick; & en me montrant la maiſon d'un Gentilhomme Catholique, il m'a conté qu'après la réformation, cent neuf familles de négociants demandèrent à l'Empereur des Lettres de Nobleſſe, qu'on achetoit 4 à 5000 florins. Elles quittèrent le commerce, & à peine en trouve-t-on deux qui ſe ſoient ſoutenues dans leur premier état. Belle leçon pour les Négociants qui ne ſavent pas qu'ils doivent continuer d'être ce qu'ils ont été, pour mériter, & pour ſoutenir cette nobleſſe qu'ils obtiennent.

Je ſuis, &c.



JOURNAL D'UN VOYAGE D'ITALIE,

Fait, en 1772, par l'Auteur, accompagné d'un de ses Fils.

Italiam, Italiam..... Æn. Lib. 3.

LETTRE PREMIÈRE.

A Antibes, le 12 Mai.

LES dévots Musulmans font vœu d'aller à la Mecque avant de mourir ; les Juifs plus religieux vont finir leurs jours dans la Cité sainte. Quel est parmi nous l'homme aisé & instruit, qui ne se propose pas de voir Rome & l'Italie, & d'y retourner après les avoir vues ? *Italiam, Italiam*....

On ne part pas de la Napoule sans se faire violence pour dire adieu à son hôte (1), & à son

(1) M. de Montgrand.

aimable famille. Le chemin eſt beau juſqu'à Cannes ſur la chauſſée. Nous avons admiré l'olivier & le figuier, dans une terre forte qui reſſemble à celle de Flandres. La vue de la mer & des Iſles Sainte Marguerite, forme un aſpect très-agréable. La ſituation de Cannes me plairoit beaucoup. On ne fait que monter & deſcendre pour venir à Antibes, ville aſſez grande & non peuplée : avant de la quitter, nous verrons ſes fortifications. Nous n'entendons plus chanter le roſſignol depuis que nous avons vu les Alpes, & les neiges qui annoncent le ſiège de l'hiver ſur leur ſommet. On voit ici des reſtes d'un Cirque, moins conſidérables que ceux de Fréjus ; mais ce ſont des échantillons de la bâtiſſe des Romains, faite pour la durée des ſiècles, & toujours digne d'être admirée.

Il y a quelques orangers dans les jardins particuliers de la ville, & des figuiers de toute eſpèce à la campagne ; ceux-ci ſont d'une groſſeur à mettre à couvert une nombreuſe compagnie.

On trouve, en allant à l'Egliſe, qui ſervoit autrefois de Cathédrale, une pierre ſépulcrale attachée au mur, ſur laquelle on lit cette Inſcription :

D. M.
Pueri Septentrionis XII annorum,
Qui Antipoli biduo in Theatro
Saltavit & placuit.

L'Inſcription eſt ſurmontée de pluſieurs Cyprès, & au bas on voit une eſpèce de vaſe, d'où ſortent deux tiges de lierre. Cette Inſcription, qui a été expliquée dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, eſt la ſeule choſe qui faſſe ici ſouvenir de l'origine Grecque d'Antibes : Colonie, ainſi que Nice, des Phocéens nos Fondateurs. Il paroît au moins que, ſuivant le goût des Grecs, leurs deſcendants aimoient comme eux la danſe, les danſeurs, & les ſpectacles.

LETTRE II.

A Noli, le 14 Mai.

Nous ſommes partis ce matin à cinq heures, avec la proviſion de l'auberge, comptant prudemment ſur deux jours. Le vent s'eſt mis à l'Oueſt, c'eſt-à-dire, tel que nous le déſirions. Il étoit ſi frais l'après-midi, que les mauvais marins en étoient incommodés. Nous avons une bonne felouque, montée de bonnes gens, tous

Génois, & au service de France pour le passage des Couriers, avec dix rames & des rameurs infatigables. On n'a rien à craindre des Barbaresques en suivant la côte, comme nous faisons. Cette côte est agréable, variée, délicieuse à suivre. On découvre successivement les villes, les villages, les Forts qui la bordent, entr'autres Montalban, lieu mémorable par nos derniers exploits. Enfin, après avoir fait trente lieues, on arrive à sept heures à Noli, & l'on s'y arrête, parce qu'on ne peut atteindre Savone, dont on ferme les portes, & où nous serions beaucoup mieux.

L'auberge est assez bien située. Il y a une petite terrasse d'où l'on découvre la mer, & d'où la vue est admirable : le reste est infâme. L'hôte ressemble au Pierrot des Italiens, & derrière cet imbécille, il se cache un fourbe, qui demande effrontément un louis d'or pour deux mauvais plats que la Faim en personne ne mangeroit pas. Jugez, par ce début, de l'opinion que l'on doit avoir des hôtes du plus beau pays du monde ; mais communément les hommes ressemblent peu au pays qu'ils habitent, & plus la Nature y est belle, plus elle semble être en opposition avec eux. Nous avons eu le temps de

parcourir la ville, d'entendre chanter les Litanies à la Cathédrale, & de voir en passant cet énorme S. Christophe, peint sur la muraille en face de la rue, qui porte l'Enfant Jésus à califourchon sur l'épaule droite. De-là nous sommes montés, par un chemin assez rude, au Palais Episcopal, qui est bâti sur la montagne. On y arrive en montant d'une terrasse à l'autre. Il y a ici un Evêque, qui est très-bien logé. Cet Evêque, qui est Cordelier, est toujours chez lui; il ne voit & ne reçoit que des Prêtres. Au reste, il vit très-frugalement, & donne aux pauvres de son Diocèse presque tout son revenu. Il a 82 ans, & tout son troupeau voudroit qu'il en vécût encore autant. Il s'appelle *Harduini;* car ce saint Evêque mérite d'être nommé, puisqu'il sera dans les Litanies des Saints que nos petits-neveux chanteront après nous. Nous tenons tout ce détail d'un honnête homme, & d'un Prêtre que nous avons rencontré en revenant de l'Évêché. Le besoin de marcher & la curiosité nous ont conduits, par un beau clair de Lune, à un Couvent de Franciscains, agréablement situé sur le bord de la mer: on y arrive par une avenue d'arbres qui va plus loin. Nous avons prudemment rebroussé chemin, en voyant sortir

du Couvent un Moine avec un fusil à la main. Ce Moine armé n'en vouloit qu'aux animaux, & non aux hommes.

LETTRE III.

A Gênes, le 16 Mai.

NOUS avons fait aujourd'hui des stations dans les principales Eglises. Les tableaux qui nous ont le plus frappés, sont le grand tableau de la Cène au-devant de la porte de l'Annunciata, de J. C. *Procaccini*; les quatre tableaux de *Sarzano* dans la Sacristie, & deux autres plus petits de demi-figure, dont on ignore l'Auteur. Nous avons admiré, après M. Cochin, qui par fois admire assez peu, celui d'Esaü. Nous ne pouvions pas sortir de l'Eglise de S. Philippe de Néri, ni de l'Oratoire, qui est du plus grand goût, & où l'on nous a fait voir une statue de la Vierge du *Puget*. On exécute ici des *Oratorio* dans la saison où il n'y a point de Spectacles. Nous avons vu aux Jésuites, qui avoient ici un magnifique Collège, le beau tableau de l'Assomption de *Guido Réni*, celui de la Circoncision par *Rubens*, la belle Eglise Cathédrale de S. Laurent,

le beau tableau de l'Adoration des Rois de *Cambiagio*, & quatre belles Statues de porphyre. Cette ville mérite, à tous égards, que les Curieux s'y arrêtent. On est fâché d'apprendre ici que la Relation de la mémorable Révolution de 1746, qu'on y publia dans le temps, soit fausse ou bien imparfaite. La plus foible partie du peuple, armé pour recouvrer sa liberté, en imposa à des troupes plus nombreuses & bien disciplinées, commandées par le Général Botta ; elle le força d'abandonner Gênes avec cette précipitation qui suit la terreur. Conçoit-on qu'un petit Commis, qui, dans cette occasion, harangua le peuple, & lui seul échauffa les esprits avec cette énergie & cette éloquence, qui, dans la République Romaine, lui auroit fait un nom immortel, en l'élevant au Tribunat, soit aujourd'hui un homme obscur, presque ignoré même, & qui n'est pas seulement nommé dans la Relation faite par un Génois, parce que l'on est forcé d'avouer hautement qu'on n'a su ni pu le récompenser comme il le méritoit ? Il doit être du moins honorablement placé parmi ceux qui ont bien mérité de leur ingrate Patrie.

Nous avons vu à l'Eglise de Carignan, admirablement située pour la vue, les deux belles

ſtatues du Puget, qu'on ne ſe laſſe pas d'admirer : des Marſeillois ſont ſi glorieux de pouvoir dire que ce fameux Puget leur appartient.

LETTRE IV.

Le 18 Mai.

NOUS avons vu aujourd'hui le Palais du Doge, & s'il n'eſt pas grandement logé, ſes appartements du moins ſont meublés avec autant de goût que de richeſſe : il a même réparé & décoré ce Palais à ſes frais. On s'arrête dans ſa chambre, devant la plus belle des Vierges de Raphaël, la même qu'on voit au Palais Royal.

Le Doge Cambiaſo eſt grand & bien fait; ſa nobleſſe, ainſi que ſon opulence, provient autant de ſon commerce que des bienfaits qu'il a répandus. Il eſt d'une richeſſe immenſe; vous en jugerez par ce ſeul trait. Il donne chaque jour 1000 liv. aux pauvres, & il a bien plus donné pour être ce qu'il eſt, malgré les oppoſitions; car l'ambition vient tôt ou tard après les richeſſes.

Il y a dans la Salle d'armes quelques morceaux curieux, comme la proue d'un vaiſſeau

Romain trouvée dans le Port, &, dans la Grand'-Salle du Conseil, les statues des Sénateurs illustres. M. le Maréchal de Richelieu en a une, & M. de Boufflers n'en a point; mais il suffit de lire, *Hic jacet :* la Chapelle de S. Louis & l'Histoire en diront tout autant qu'il en faut.

On a observé ici que les Inscriptions sont courtes, souvent instructives, & dans le style laconique. Ainsi on lit, sur la porte d'un des plus riches Palais : *Nulli certa Domus*, & au-dessous de la statue d'un Grimaldi, dans la Salle du Grand Conseil : *Ansaldo Grimaldi, non libenter soli.*

Le soir nous nous sommes promenés dans les jardins du Palais du Prince Doria. Ces jardins n'ont d'agréable que de très-beaux orangers, & leur situation sur le bord de la mer, d'où l'on découvre tout le port. Le fameux Doria, qui avoit bâti ce Palais, avoit un pont & une porte par laquelle il communiquoit avec le port, & recevoit tout ce qu'il vouloit par ses propres galères : cette porte a été détruite. Le Prince Doria vivant, qui a épousé une Princesse de la Maison de Savoie, sœur de Madame la Princesse de Lamballe, & qui a réuni, par succession, tous les biens de la Maison Pamphili, jouit

d'une fortune immense : il conserve le privilège d'être le premier après le Doge, & Sénateur à perpétuité. La Princesse sa femme ne vient point ici, parce que les femmes des autres Sénateurs ne voudroient pas lui rendre les honneurs qui sont dus à une Princesse du Sang Royal. Telle a été, dans l'ancienne Rome, la fierté des ames Républicaines.

Nous avons vu hier, jour de Fête, à l'occasion d'un danseur de corde qui donnoit son spectacle sur le port, un grand concours de peuple. Nous nous sommes mêlés dans la foule, & ce peuple ne nous a paru ni aussi gai, ni aussi vif que le nôtre. On dit qu'il est pauvre, parce que le travail lui manque, parce que les denrées de première nécessité sont chères, & que les manufactures, comme celles de la soie & du papier, languissent. Les Génois ne sont donc pas plus heureux que nous dans ce moment. Les femmes du peuple, qui ne sont coeffées qu'en cheveux tressés, comme les Espagnoles & les Bulgares, ont adopté l'usage du voile, dont elles se servent dans l'état au-dessus du médiocre, pour le négligé, & avec autant d'art que les femmes Grecques en mettent pour cacher ou faire paroître ce qu'elles ont intérêt de montrer, ou

ou de dérober aux yeux. On est étonné, dans une ville commerçante, de trouver à chaque pas ces distinctions marquées, qui annoncent la distance qu'il y a entre les Patriciens & les Plébéiens. La Noblesse a tous les honneurs, & elle les exige avec une prétention humiliante pour tout ce qui est roturier. Le titre de Noble est ici le plus flatteur, & les affiches en placard s'adressent à *Nobilissimi Signori*.

Nous venons de voir l'*Albergo dei Poveri*, ou l'Hôpital de la Charité : c'est une belle maison bâtie sur la plus grande hauteur. On y voit les statues des Bienfaiteurs, excellent motif pour mettre la vanité dans le cas d'exciter la bienfaisance. Ce desir de l'immortalité a toujours été, dans les Républiques, le mobile des grandes choses.

L'Eglise est belle, & remarquable par la statue de l'Assomption du Puget. Cette statue svelte & légère, comme M. Cochin la décrit, s'élance en effet. La tête, les mains & la draperie en sont admirables; nous ne pouvions nous lasser de la regarder. On s'arrête, en sortant, devant la statue d'un Brignolet, Bienfaiteur de cet Hôpital, qui se fit Jésuite. On raconte que, vivement touché de la question que l'on donnoit

aux criminels, il coupa un jour les jambes de ſes chevaux, en l'abſence de ſon cocher; que l'ayant enſuite accuſé, il lui fit donner la queſtion, & que ce malheureux confeſſa ce qu'il n'avoit point fait. Alors ſon maître déclara aux Juges le moyen dont il s'étoit ſervi pour ſe convaincre des inconvéniens de la queſtion, & il ſe fit Jéſuite, pour ne plus la faire donner à perſonne. Il auroit dû compoſer l'excellent *Traité des délits & des peines*, qu'un Italien a fait après lui.

LETTRE V.

A Livourne, le 24 Mai.

Nous avons hier parcouru le port, enſuite les magaſins à bled, & des foſſes ſouterraines dans leſquelles on le conſerve parfaitement, & on le garde, à peu de frais, pour ceux qui ſont dans le cas de faire uſage de ce dépôt public. Il y a un pareil magaſin pour les huiles. On finit par aller, à travers les bois & les débris qui embarraſſent la place & ſouvent le paſſage, chercher la ſtatue coloſſale du fameux Duc de Médicis, qui n'a de beau que le nom

du grand homme qu'elle repréſente, & les quatre eſclaves Barbareſques de bronze qui ſont aux quatre coins. Nous avons admiré, dans ces quatre têtes, l'expreſſion de la douleur, comme M. le Préſident d'Orbeſſan l'avoit bonnement admirée, auſſi-bien que nous, quoique M. Cochin, avec des yeux plus ſavans, n'en ait été nullement ſatisfait. On ne peut s'empêcher de trouver dans cette ville l'empreinte des grands deſſeins de celui qui l'a fondée, & de reconnoître, à ſes canaux, à ſes magaſins, & à tout ce qu'on vouloit faire encore pour le port, qu'elle a été faite pour le commerce, c'eſt-à-dire, pour l'attirer & le faciliter.

LETTRE VI.

A Florence, le 28 Mai.

On ne ſe laſſe pas d'admirer la beauté de la route & des riches campagnes de la Toſcane. Je regardois, avec plaiſir, cette vigne qui borde les chemins, & qui ſe marie à l'ormeau qu'elle entrelace, telle encore aujourd'hui que Virgile la dépeignoit; car on fait toujours à la campagne ce qu'on y a fait au bon vieux temps,

& c'eſt-là qu'il faut chercher cette race qui eſt & ſera toujours,

Ut priſca gens mortalium (1).

C'eſt donc en Toſcane qu'il faut relire les Géorgiques, & admirer les vignes (2).

Inde ubi jam validis amplexæ ſtirpibus ulmos
Exierint. . . . .
. . . . *Quarum & contemnere ventos*
Aſſueſcant, ſummaſque ſequi tabulata per ulmos (3).

Hier matin nous avons paſſé plus de trois heures dans la Galerie, où nous avons vu tout ce qui eſt dans le Catalogue de M. Cochin, notre guide, avec cette admiration qui fatigue à la fin. Nous nous ſommes arrêtés long-temps dans le Sallon octogone, où ſont raſſemblés la belle Vénus de Médicis, une autre Vénus ſortant du bain, le Faune jouant des cymbales, & le *Rotator* qui aiguiſe ſon couteau. Toutes ces ſtatues ſont des chef-d'œuvres de l'Art.

---

(1) Horace.

(2) On pourroit les lire avec le même plaiſir dans le Parmeſan, le Modenois & le Bolonois, parce que les vignes y ſont auſſi ſuſpendues en feſton aux ormeaux, & aux mûriers blancs.

(3) Virgile, Géorg. Liv. II.

M. le M. de Barbantane & M. le Duc de Salviati nous ont fait remarquer dans l'orcheſtre à l'Opéra, un noble Sénateur, Grand-Maître des cuiſines du Grand-Duc, dont la femme eſt de la famille des Médicis, jouant de la baſſe auprès du Clavecin, ſous l'habit & la figure du Muſicien à gages le plus gueux que vous connoiſſiez. Cet homme ainſi ravalé, non par ſon talent pour la Muſique, qui eſt ſa paſſion, mais par la place qu'il occupe volontairement à cet orcheſtre, eſt un homme à voir pour des étrangers.

Nous rentrons de bonne heure aujourd'hui, après avoir vu, dans notre carroſſe de louage, la promenade de la porte de Bologne, où tous les carroſſes de la ville ſe réuniſſent devant l'Arc de triomphe, pour voir paſſer le monde & jouir à peu près du même ſpectacle, qu'aux Boulevards de Paris, excepté qu'il n'y a pas le même ordre pour la file & la promenade, ni des parades pour amuſer le peuple, ni de jolies guinguettes, ni un peuple auſſi nombreux & auſſi gai que le nôtre. Cette gaieté & les jeux variés qui l'animent, décorent bien les dehors d'une grande ville, qui en a d'auſſi beaux que celle-ci.

En ſortant de chez nous & de la ville, une

très-belle avenue de cyprès & de chênes verds nous a conduits au *Poggio* Impérial, que nous voulions voir. C'est un des Châteaux de plaisance du Grand-Duc, qui est actuellement dans un autre, non moins agréablement situé & à dix milles d'ici.

Le Poggio, qui est sur la hauteur, jouit de la vue de la plus belle campagne du monde, & de montagnes toutes vertes, parsemées de maisons jusqu'à l'Apennin. Ce Palais est vaste, & il est encore meublé des tableaux des meilleurs Maitres, de bustes & de statues Grecques, & d'une quantité d'Idoles en bronze qui sont dans un cabinet. On y admire la Vénus du Titien, dont le tableau est couvert par décence, & un Adonis couché, de grandeur naturelle, en marbre, qui est de Michel Ange ; les anciens portraits de Laure & de son Amant.

Nous avons observé, dans la tapisserie d'une chambre du Château, sur laquelle on a brodé les portraits des anciennes Grandes Duchesses, avec les mêmes habits qu'elles portoient alors, que ces habits sont presque tous dans le goût des Orientaux, ou de ceux des femmes Grecques. Il est aisé de rendre raison de cette ressemblance, puisque la Cour des Médicis avoit été

l'asyle des Grecs savans & illustres, & de tous les Arts, lorsqu'ils furent obligés de quitter la Grèce dévastée. Florence montre encore les dépouilles de la Grèce, dont les Médicis l'ont enrichie.

LETTRE VII.

A Florence, le 29 Mai.

NOUS revenons encore de la Galerie, où nous avons passé la matinée.

Nous ne répéterons pas ce qu'on trouve dans le Voyage de M. Cochin, & tant d'autres, sur la riche collection de cette Galerie. Nous y avons observé le Brutus, buste ébauché par Michel Ange, quoiqu'à peine dégrossi, comme dit M. Cochin; il est plein de vie. Un Anglois l'a fait graver sur une cornaline pour son cachet, & a mis autour *sic audent Britanni.*

La tête plus grande que nature, que M. Cochin appelle l'*Alexandre mourant*, est un chef-d'œuvre pour la force de l'expression de la douleur & la grandeur du caractère. L'expression de cette douleur est trop vive pour être celle

d'un mourant. Il regarde le ciel, & je crois l'entendre :

Dicit in æternos aspera verba deos.

La statue du Satyre Marsyas, attaché par les mains qu'il a au-dessus de la tête, est bien vue & bien jugée par M. Cochin ; mais il auroit dû ajoûter que la tête & les bras sont modernes. Cet habile Artiste n'a souvent fait que des notes, comme il l'avoue lui-même.

Nous sommes retournés avec empressement dans le Sallon où sont la Vénus de Médicis, les plus belles statues & les plus beaux tableaux. Nous avons suivi avec plaisir les détails d'un Juge connoisseur, dans le jugement que M. Cochin porte des deux Vénus du *Titiano*. Celle qui est couchée sur un lit, dont on a fait & l'on fera tant de copies, est la beauté même & la vérité de la Nature. On dit que le Duc d'Urbin découvrit à Titien sa Maitresse qui étoit couchée, & le Peintre rendit fidèlement ce qu'il avoit vu, la Beauté nue, la chambre, le lit, deux femmes qui enferment des robes dans le fond du tableau, & un petit chien couché sur le devant.



LETTRE VIII.

A Rome, le 1 Juin.

Nous arrivons enfin à Rome, la tête pleine & aggrandie de tout ce que Rome annonce, promet ou rappelle. Déja nous avons vu le Tibre,

Vidimus flavum Tiberim (1).

Il n'est pas possible de voyager seul en Italie; on y a besoin de quelqu'un qui, avec les mêmes yeux & le même goût, partage le poids de l'admiration que les objets trop fréquents ou trop multipliés font sentir. La majesté des ruines même en impose. Tout est ici grand & auguste dans les monuments anciens & modernes.

On est frappé d'étonnement à l'aspect de la magnifique Place qui annonce la Basilique du Vatican. En entrant dans cette Eglise, on doit dire, en se mettant à genoux:

Oui, je viens dans son Temple adorer l'Eternel.

Car si les hommes ont pu élever sur la terre un Temple digne de l'Eternel, c'est bien celui-ci.

(1) Horace.

Nous ne répéterons pas tout ce qui a été dit (1) sur l'Eglise de S. Pierre, bâtie d'abord par Constantin le Grand, rebâtie ensuite & embellie successivement par les Papes. Nous nous bornerons à donner ici une idée très-succincte de l'état où elle étoit à la mort de Michel Ange, & sous les Pontificats de Sixte V & de Paul V.

Michel Ange, après avoir dirigé pendant 17 ans, d'après ses desseins, la construction de la Basilique de S. Pierre, dont le plan présentoit la forme d'une croix Grecque, acheva de construire le corps de cet édifice, tel qu'il l'avoit si heureusement imaginé. Il avoit en même temps élevé

---

(1) Qui pourroit mieux parler que l'Auteur des Temples anciens & modernes, de celui de S. Pierre de Rome !

« S. Pierre, dit cet Auteur, monument célébré dans toutes » les langues, & toujours supérieur à l'idée qu'on s'en fait, » pourvu que le bon sens règle l'imagination ; Temple auguste » qui n'eut jamais d'égal en grandeur, en majesté, en richesse, » où la Religion a rassemblé tout ce qui peut servir à animer, » à nourrir la piété ; où la curiosité la plus avide, la plus in» telligente trouve de quoi se satisfaire, revient sans cesse aux » mêmes objets, & ne les quitte que déterminée à y revenir » encore ; où les Artistes, en tout genre, les plus critiques & » les plus habiles, viennent admirer & s'instruire. *Page 217.*

On trouvera, à la suite de cet article, tout ce qu'on doit lire avant de voir, & après avoir vu S. Pierre de Rome.

le tambour destiné à porter la coupole ; mais il ne put la faire exécuter à cause de son grand âge, & cet Artiste immortel, *vaincu du temps*, comme disoit Malherbe, mourut d'une fièvre lente à Rome en 1569, âgé de 90 ans. Ce fut d'après le modèle qu'il avoit laissé, que le Pape Sixte V, étant monté sur la Chaire de Saint Pierre en 1585, fit construire la mémorable coupole projettée par Michel Ange. Il nomma pour Architectes Jacques de la Porte, & Dominique Fontana, qui commencèrent cette grande entreprise le 15 Juillet 1588. L'ouvrage alla si vîte, que la dernière pierre, bénie par le Pontife, y fut placée le 15 Août 1590, au grand étonnement de tous les gens de l'Art, qui pensoient qu'une si énorme masse demandoit au moins dix ans de travail. Le premier plan de cette Eglise étoit exactement la croix Grecque ; on l'a allongée ensuite, & on convient aujourd'hui que le premier plan étoit le meilleur. On s'est apperçu aussi de quelques fentes ou crevasses dans la coupole, & on y a remédié par des bandes de fer qu'on a mises autour. Toutes les richesses de l'Art, & les chef-d'œuvres des plus grands Maîtres sont réunis dans cet auguste Edifice ; & à mesure qu'on y avance, on en

découvre la magnificence & la grandeur. Pour vous en donner une idée : en se plaçant auprès d'un des bénitiers, on voit de gros anges qui soutiennent la coupole ; je dis *gros*, parce qu'on les voit de près. Car en jettant les yeux sur ceux du bénitier vis-à-vis, on les trouve très-petits par comparaison. C'est ainsi que la colombe, portant au bec la branche d'olivier, qui est au bas de chaque pilastre, quand on est à la porte, paroît à la hauteur de la main ; & que, lorsqu'on s'en approche, en tendant le bras, on ne peut y atteindre.

Il faut revenir plusieurs fois à S. Pierre, pour suivre les Chapelles & considérer les marbres, les ornemens, les tombeaux des Papes ; ceux de la Reine Christine & de la Reine d'Angleterre ; les tableaux des plus grands Maîtres mis en mosaïque ; les statues du Bernin & des plus habiles Sculpteurs ; les colonnes qui soutiennent le baldaquin du grand Autel, de métal de Corinthe, dont on dépouilla le Panthéon ; la grande & belle urne de porphyre des Fonts Baptismaux, qui avoit servi pour le tombeau de l'Empereur Adrien, dans une Chapelle ornée encore de beaux tableaux de Carle Marate, en entrant à main gauche.

Nous sommes descendus dans l'ancienne Eglise, où l'on trouve aussi plusieurs tombeaux des Papes, avec des bas-reliefs qui méritent d'être vus; on vous y fait observer la principale Chapelle, & divers autres monuments, tous curieux à voir.

J'ai oublié de dire que dans la place de Saint Pierre, on compte 286 colonnes qui en forment le tour; on se promène à couvert des deux côtés. La place est ornée de deux magnifiques fontaines; on voit au milieu le bel obélisque que Sixte V fit élever, & qui étoit anciennement dédié à Auguste & à Tibère, comme on le voit par l'Inscription. C'est une seule pierre de granite qui a 72 pieds de hauteur.

On ne connoît pas bien l'Eglise de S. Pierre, si l'on ne monte au-dessus. On est toujours étonné de se promener sur une vaste terrasse, d'où l'on découvre la plus belle vue; & la grande place vous paroît dessinée comme un parterre qu'on a voulu former. Il faut delà monter ensuite à la coupole, dont on fait le tour en dehors, & ensuite par l'escalier en dedans, & par 270 degrés, on parvient jusqu'à la lanterne, autour de laquelle trois personnes se promenent de front. Enfin on peut monter encore, par pure curiosité,

ou pour ſe vanter d'avoir monté par une échelle aſſez difficile & dangereuſe, pour arriver à la grande boule qui eſt ſous la croix de fer. Cette boule, qui de loin paroît très-petite, peut contenir douze perſonnes à leur aiſe, mais qui n'y reſtent pas long-temps lorſqu'elles y vont comme nous à dix heures du matin en été ; car la boule, échauffée par le ſoleil, eſt une fournaiſe ardente.

Après pluſieurs ſéances employées à bien voir Saint Pierre, on va à l'endroit où l'on travaille à mettre en moſaïque les plus beaux tableaux qui ornent cette Egliſe, & à leur aſſurer la durée qu'ils méritent. Nous y avons vu travailler au portrait de l'Empereur & du Grand Duc, ſur l'original fait par *Battoni*, le premier Peintre de Rome pour les portraits après M. *Mens*, que la plupart des Connoiſſeurs lui préfèrent. Nous avons admiré, en arrivant, le beau tableau de la Nativité, qu'il a fait pour le Roi d'Eſpagne. Ce tableau a été expoſé, admiré généralement & enſuite critiqué ici. Je puis aſſurer qu'il eſt des plus attrayans, ſoit par la beauté de la compoſition & par la couleur la plus brillante, ſoit principalement par le bel effet de la lumière céleſte, qui, partant des cieux ouverts, d'où les Anges en ſe preſſant forment les plus beaux groupes, ſe

réunit toute sur l'Enfant, qu'elle éclaire de façon que cet Enfant divin est de la plus grande beauté, & attire sur lui toute l'attention, tous les hommages du Spectateur. On a critiqué la tête de la Vierge, qu'on a trouvée d'un caractère peu noble & très-commun. Je reviens à la mosaïque. Le secret de la composition n'en est pas connu. La seule dégradation des couleurs, dans le vert par exemple, du plus clair au plus foncé, est de I à II. Les pierres sont taillées avec une face seulement, & une pointe allongée en forme de coin. On les enfonce dans une pâte qui est étendue sur le cuivre; & cette pâte, qui les lie fortement en se desséchant, est préparée avec de la poudre de la pierre Tiburtine, de la chaux, & beaucoup d'huile de lin. Quand le tableau est fait, on n'a plus qu'à polir la surface, qui devient aussi polie que celle d'une glace, & qui conserve un luisant dont l'effet, au grand jour, n'est pas agréable; mais on se place de manière à voir le tableau sans en être affecté.

Après S. Pierre, nous avons commencé à voir le Palais du Vatican, ce Palais immense, augmenté successivement par plusieurs Papes, & principalement par Léon X. On est affligé de

voir, dans les plafonds de la seconde Galerie, une suite de tableaux de Raphaël, qui sont des morceaux d'Histoire de l'Ancien Testament, exposés à l'air, qui en a gâté quelques-uns, ainsi que les ornemens & les Arabesques qui les accompagnent, & dont les murs sont couverts. On trouve la même décoration & les mêmes richesses dans une autre Galerie longue & couverte, dont les côtés portent en grand toutes les Cartes particulières de l'Italie. Nous avons vu la Salle d'armes, qui n'a rien de remarquable que la cuirasse & le casque du Connétable de Bourbon, qui assiégea malheureusement Marseille & Rome; ensuite la fameuse & vaste Bibliothèque, où l'on nous a montré des Manuscrits rares : un Virgile & un Térence; un Dante de la plus grande beauté, avec des migniatures dont les couleurs sont très-brillantes & les dessins peu corrects; un Manuscrit de la main de Luther, & le Traité de Henri VIII, Roi d'Angleterre, sur les Sacrements, envoyé au Pape & signé de sa main. Nous avons vu, au bout de la Bibliothèque, le Cabinet des Curiosités sacrées, très-beau dans son genre, avec un autre qui contient des bustes précieux & des morceaux rares. Il faut observer qu'il en est des

Papes

Papes comme des Empereurs Ottomans. Chaque Pape, depuis quelque temps, fait son *Musæum* dans le Vatican, comme le Grand-Seigneur laisse après lui dans le Serrail un dépôt plus ou moins précieux, qu'on appelle *Khasné*, ou trésor du Sultan *Achmet*, du Sultan *Mahmout*, &c. Nous avons admiré le magnifique *Musæum* que le Pape actuel fait construire, & dans lequel on trouve déja un grand nombre de bustes, de statues, & de bas-reliefs de la plus grande beauté. Mais nous avons épuisé notre admiration sur le Laocoon, & sur le fameux Torse; puis sur la plus belle statue de Rome, qui est l'Apollon du Belvédère. L'Art & la Nature ne peuvent offrir un corps plus parfait. La tête a quelque chose de divin; elle annonce un Dieu bien supérieur au plus beau des hommes. L'Empereur, en voyant cette statue, dit fort agréablement : « QU'IL faudroit l'animer, ainsi que la belle » Vénus de Médicis, pour les marier ensemble, » & avoir des êtres qui pussent leur ressembler ». On y voit encore deux Vénus & un Hercule.

J'ai trouvé, au Musée de Clément XIV, la Muse Melpomène, grande figure, portant des échasses ou le cothurne : c'est sans doute celle

dont a parlé Vinkelman. Les autres figures ont des ſandales plus ou moins épaiſſes ; & on trouve dans celle d'Apollon, que les brodequins ſont faits de manière qu'ils couvrent le pied tout autour, & le défendent de tout ce qui pourroit bleſſer en marchant.

Heureux ceux qui peuvent ſe féliciter, ſe vanter d'avoir trouvé à Rome M. le Cardinal de Bernis, d'être accueillis comme nous le ſommes par ce Miniſtre, de lui faire leur cour chaque jour, comme on ſe vante d'avoir vu & admiré l'Apollon du Belvédère.

LETTRE IX.

A Rome, le 16 Juin.

NOUS avons été ce matin voir les Catacombes, à l'Egliſe de S. Sébaſtien des Feuillans. On deſcend dans ces ſouterrains avec des flambaux, & l'on entre, uniquement par curioſité, dans une eſpèce de labyrinthe, pour voir, à droite & à gauche, des trous creuſés les uns ſur les autres, où l'on dépoſoit les corps des Martyrs & des anciens Chrétiens, & dont on bouchoit l'ouverture

avec des briques. On y voit celui où l'on a trouvé le corps de sainte Cécile, & d'autres où il est resté des ossemens de rebut, comme n'ayant aucun signe de sainteté : ces signes sont une fiole qui contient du sang du Martyr, ou une inscription qui le désigne. On voit de ces tombeaux qui sont encore fermés, & on n'est pas curieux de s'engager trop avant dans ce Dédale obscur & souterrain, d'où les Anciens tiroient du sable pour la construction.

On voit dans l'Eglise, à la Chapelle de S. Sébastien, un Autel orné d'un bas-relief antique de marbre blanc, représentant Rémus & Romulus alaités par la Louve, & sous ce bas-relief est le corps de sainte Lucine. C'est ainsi, comme le remarque M. le Président d'Orbessan, qu'on trouve souvent le sacré & le profane associés dans les Temples. Ajoûtons l'indécence & les nudités de quelques figures à côté des objets les plus respectables de la Religion. On regrette de ne pas voir chaque chose à sa place; on rougit même pour les Modernes des mauvais assortiments faits par l'ignorance ou la cupidité; comme aussi du mauvais goût, qui met toujours un pigeon, représentant le Saint-Esprit, à côté de l'oreille de S. Grégoire. Et quelle in-

décence, de voir dans un Temple de Chrétiens des Anges de tout âge, d'une nudité peu ſupportable : tels que celui que le Bernin a mis devant ſainte Thérèſe évanouie, dans une attitude qu'on ne peut décrire !

De Saint Sébaſtien, on va voir la belle tour ronde qui étoit la ſépulture de C. Métella, le Cirque & les Thermes de l'Empereur Caracalla, qui n'étonnent pas moins que le Coliſée.

Nous ſommes venus nous repoſer auprès de la Fontaine de la Nymphe Egérie, vis-à-vis du petit Temple des Muſes, où l'on dit la Meſſe.

Nous avons trouvé à la Fontaine ſacrée, dont l'eau eſt délicieuſe, & dans un vallon très-agréable, une jeune femme qui lavoit ſon linge. Elle nous a dit qu'elle ne craignoit pas de reſter ſeule dans cet endroit écarté, gardée par ſon Ane, qui l'attendoit avec ſon paquet. Je ne pus m'empêcher de dire comme Horace, à cette rencontre :

Ilia & Egeria eſt, do nomen quodlibet illi (1).

Le roſſignol chantoit au-deſſus de la grotte

---

(1) Hor. *Sat. I.*

& de la Nymphe. Au bon vieux temps on eût cru voir l'Ane de Silène gardant la Nymphe de Numa.

Quæ præbet aquas, Dea grata Camœnis,
Quæ Numæ conjux, consiliumque fuit (1).

A côté de la grotte, est un Arc sous lequel on peut s'asseoir, & où, en se souvenant de Bachaumont & de Chapelle, lorsqu'ils disoient:

Un de nous deux, un jour au frais,
Assis près de cette Fontaine,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces vers... ... ,

on grave aussi, non sur un cyprès, mais sur la pierre, comme le Poète voyageur,

Hélas! que l'on seroit heureux, &c.

Le Peuple de Rome a conservé le très-ancien usage d'aller en foule le premier de Mai, célébrer, auprès de cette Fontaine, des Fêtes champêtres, sans doute en mémoire de l'antique Nymphe, des Muses, des rossignols & des Amans tendres ou inspirés qui s'y sont rassemblés de tout temps. Pour nous, quoique simples passans, nous

(1) Ovid. *de Fastis*.

nous ſommes promis de ne pas quitter Rome, ſans revenir dire adieu à la Fontaine de la Nymphe Égérie.

LETTRE X.

A Rome, le 17 Juin.

On ne peut ſortir de Rome avec le regret de n'avoir pas vu Tibur; on eſt encore plus empreſſé de s'y rendre, avec Horace, dans la belle ſaiſon où ce Poète y chantoit avec les roſſignols, les délices de la plus belle des campagnes, & peignoit ſi bien tout ce qu'il y voyoit, l'ombre des bois, la vûe des vergers entourés de ruiſſeaux, le bruit de l'eau qui tombe en caſcade,

Et uda
Mobilibus pomaria rivis.

Nous ſommes donc partis à quatre heures du matin, pour faire dix-huit milles. Le chemin eſt beau; on trouve ſeulement, en avançant dans la plaine, un lac d'eau ſulfureuſe, ſur lequel on voit de très-petites iſles de différentes grandeurs, & dont la mauvaiſe odeur, à meſure qu'on en approche, eſt inſoutenable.

En approchant de la montagne de Tivoli, on s'arrête sur les bords de la voie Tiburtine, à l'ancien tombeau de Planctius. C'est une tour ronde de pierre, au bas de laquelle est un reste d'architecture, avec une Inscription très-bien conservée.

De-là on se rend à la fameuse *Villa Adriana*, vaste Maison de plaisance de l'Empereur Adrien, qui avoit su y rassembler à grands frais tout ce que sa magnificence & ses voyages avoient pu lui fournir.

On découvre d'abord les casernes, & au-dessous les écuries pour les chevaux des Prétoriens; le logement pour le corps-de-garde est dans l'angle. Ensuite, une foule de ruines montre les traces du Palais de l'Empereur, des Temples d'Apollon, de Mars, de Neptune Egyptien ou Canope (la Naumachie est au devant de ce dernier), des Dieux infernaux, les loges des bêtes féroces, &c. On distingue bien le théâtre & tout ce qui y avoit rapport; & après le théâtre, on voit une chambre en stuc pour les bains, bien conservée. On trouve dans ces anciennes ruines, & principalement dans des voûtes qui subsistent, des reliefs bien travaillés, des figures très-jolies & de fort-bon goût; enfin toute la

magnificence des ouvrages & des bâtimens Romains respire encore dans ces restes. On en a tiré plusieurs belles statues, comme l'Antinoüs qui est au Capitole.

Après avoir parcouru toutes ces Antiquités, nous sommes remontés en carrosse pour aller à Tivoli. Le chemin est beau, & l'on est encore plus étonné de la grosseur & de la beauté des oliviers qui bordent le chemin; nous n'en voyons pas d'aussi gros en Provence. Aussi Horace n'a pas manqué de les célébrer, dans ses Odes :

Delecta de pinguissimis
Oliva ramis arborum (1).

Il n'a pas moins vanté les bons raisins de Tibur, qu'on appelle aujourd'ui *Pergolèse* :

Nullam, Vare, sacrâ vite prius severis arborem
Circà mite solum Tiburis, & mœnia Catili.

On voit ici, comme dans la Toscane & dans la campagne de Naples, la vigne monter sur les arbres & donner de l'ombre :

Sic lentæ texunt umbracula vites (2).

En arrivant à la ville, sur la porte de laquelle on lit, *Senatus populusque Tiburtinus*,

(1) Ep. Od. II.
(2) Virg. Eglog. IX.

on va voir avec empressement le petit Temple de la Sybille, qui est rond, & très-bien conservé. Ce Temple, bâti de la pierre dure de Tivoli, & si souvent dessiné par nos Artistes qui vont faire des études à Tibur, est un des plus beaux restes de l'Antiquité. Il en subsiste encore la moitié. Il est entouré d'une colonnade, & les colonnes cannelées sont de la proportion la plus élégante. Cette Sibylle, qu'on appeloit *Albunea*, n'a pas peu contribué à la célébrité de Tibur. Après avoir rendu des oracles pendant sa vie, elle a été adorée comme une Déesse après sa mort. Dans le nombre des dix fameuses Sibylles, on comptoit celle de Tibur, dont le Temple étoit sur l'*Anio* (1), & c'est principalement à celle-ci qu'on a fait l'honneur d'une Prophétie annonçant la venue de Jésus-Christ. Il y avoit un Recueil de ses Vers prophétiques, qui, après avoir été conservé long-temps, a été perdu. Virgile les avoit sans doute en vue, lorsqu'il envoie le Roi Latinus consulter les Oracles à Tibur :

Lucosque sub altâ
Consulit Albuneâ, nemorum quæ maxima sacro
Fonte sonat, sævamque exhalat opaca mephitim.

(1) Aujourd'hui *il Teverone.*

Hinc Italæ gentes, omnisque Œnotria tellus
In dubiis responsa petunt (1).

Après avoir vu le Temple qu'Horace appelle

Domus Albuneæ resonantis,

on va voir, à quelques pas delà, le *præceps Anio*, & du haut de ce rocher, la chûte de cette rivière qui, tombant d'environ cinquante pieds de hauteur, forme, avec un grand bruit, la plus belle cascade, dont l'écume est d'une blancheur éblouissante. L'eau s'enfuit & passe rapidement, par un sentier étroit, à travers des rochers, & va former, à la distance d'un mille, ce qu'on appelle les *Cascatelles*, qui tombent encore de plus haut. Lorsqu'on est arrivé au Couvent des Cordeliers, où l'on va jouir de ce spectacle, elles offrent le tableau le plus pittoresque & le plus agréable. On découvre du même endroit la grotte de Neptune, où le torrent se précipite; mais il faut descendre pour le voir de près, suivant nos Dessinateurs, qui paroissent moins frappés du bruit que de la beauté du spectacle, du local, & des environs.

A la chûte de la grande cascade, & dans la

(1) Æneid. Liv. VII.

ville, au niveau même de la rivière, on trouve un grand lavoir public, toujours entouré, dans la belle saison, de femmes qui y travaillent. Ce lavoir, ainsi que la fertile plaine qu'on découvre de-là, n'ajoûte pas peu à la beauté du tableau qu'on ne se lasse pas d'admirer, en se souvenant qu'Horace a préféré aux plus belles villes & aux plus belles campagnes de la Grèce, ce que l'on voit ici, c'est-à-dire, le Temple de la Sibylle *Albunea*, les cascades du rapide Anio, le bois délicieux de Tibur, & cette variété de jardins entourés d'une foule de ruisseaux qui serpentent pour les arroser.

Me . . . .
Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,
Quàm domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio, & Tiburni lucus, & uda
Mobilibus pomaria rivis (1).

Nous avons voulu voir, avant notre dîner, les *Cascatelles*, & il ne falloit pas moins qu'une vue aussi agréable pour nous dédommager de la fatigue & des sueurs de cette course que nous avons faite par la grande chaleur du jour.

Nous sommes arrivés à l'Auberge à une heure,

(1) Od. VII. L. I.

accablés de lassitude. Des pigeons mal aprêtés, des œufs durs & des fraises : voilà tout ce qu'on trouve ici dans cette saison, quand on n'apporte rien de Rome. Nous avons mis Horace sur la table, pour nous tenir lieu de toute la bonne chère qui nous manquoit. C'étoit bien le cas de nous couronner de myrthe & de roses, si nous avions eu de son bon Massique, ou de ce vieux Falerne dont il donne envie par les éloges qu'il en fait. Voilà donc, disions-nous, l'agréable asyle si propre à fournir des images aux Peintres & aux Poètes, où l'ami de Mécène chantoit les plaisirs champêtres. C'est Tibur qu'il peint si souvent dans ses vers :

« (1) O délicieuse campagne ! quand serai-je » assez heureux pour vous revoir ? (2) L'ancienne colonie des enfans d'Argos, Tibur, » sera la douce retraite de ma vieillesse, le dernier prix de mes fatigues, de mes courses & » de mes travaux. (3) Heureux, heureux celui

(1) *O rus, quando ego te aspiciam, &c.*

(2) *Tibur, Ægeo positum colono,*
Sit meæ sedes utinam senectæ,
Sit modus lasso maris & viarum
Militiæque.

(3) *Beatus ille qui procul negotiis, &c.*

» qui, loin des affaires, cultive en paix l'hé-
» ritage de ses pères ! (1) C'est à Tibur que,
» couché à l'ombre d'un vieux chêne, ou mol-
» lement assis sur le verd gason, j'aime à voir
» la chûte des eaux, qui tombent du haut de
» ce rocher toujours humide. Agréable réduit !
» non, je n'en voudrai jamais d'autre. (2) Je le
» préfère à tout ce que la Nature & l'Art pour-
» roient m'offrir ailleurs. (3) Content de mon
» sort & de l'asyle champêtre où je vis heu-
» reux, échangerois-je mon vallon du pays Sa-
» bin pour des richesses qui me donneroient mille
» soins ? (4) C'est dans ce vallon que je puis
» offrir à mon ami un ombrage frais, un abri
» assuré contre les ardeurs de la brûlante cani-

---

(1) *Libet jacere modò sub antiqua ilice,*
Modò in tenaci gramine :
Labuntur altis (l'Anio) *interim*
Ripis aquæ, &c.

(2) *Ille terrarum mihi præter omnes*
Angulus ridet. . . . . .

(3) *Cur valle permutem Sabinâ*
Divitias operosiores,
Satis beatus unicis Sabinis ?

(4) *Hinc in reducta valle caniculæ*
Vitabis æstus.

» cule. (1) Montrez-moi ſur la terre un endroit » préférable à une heureuſe & fertile campagne. » Hélas ! j'avois borné mes vœux à la poſſeſſion » d'un petit terrein ; j'y voulois un jardin, une » fontaine, &, ſur la hauteur, un boſquet pour » me mettre à l'ombre. Les Dieux m'ont plus » donné que je ne leur demandois ; (2) mais » quand j'aurai la maladie inquiète de l'inconſ- » tance, je regretterai Rome à Tibur, & je » regretterai Tibur, lorſque je ſerai de retour » à Rome.

» L'homme eſt par-tout expoſé aux dangers » qui menacent notre fragile exiſtence. Je re- » mercie les Dieux de m'avoir garanti de la » chûte imprévue d'un grand arbre, qui auroit » écraſé ſon maître, ſi j'avois fait quelques pas » de plus ; mais les Dieux & les Muſes, que » je ſers, me protègent. Auſſi je m'enfonce & » je m'égare, ſans crainte, dans le fond le plus

(1) *Noviſtine locum potiorem rure beato ?*
Hoc erat in votis modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulùm ſilvæ ſuper his foret. . . . .
Epiſt. X. Lib. I.

(2) *Romæ Tibur amem ventoſus, Tibure Romam.*

» épais de la forêt ; (1) & là, lorsque dégagé » de tous soins, je ne suis occupé qu'à faire » des chansons pour ma chère Lalagé, le loup » avide fuit loin de moi, tout foible & désarmé » que je suis. Heureux séjour où je me retrouve » avec Mécène & Virgile, que j'invite à y re- » venir, & avec mon ami Aristius (2), pour » lequel je dicte une Epître, assis auprès de ce » vieux Temple de Vacune, la Déesse des pa- » resseux !

» (3) C'est à Tibur qu'Horace imite la dili- » gente abeille, qui va le matin sucer le thym » & les fleurs, pour nous donner le miel, ce » doux fruit de son travail. Foible & laborieux » comme elle, j'arrange & je compose des vers » que je retourne plus d'une fois en parcourant

---

(1) *Namque me silvâ lupus in Sabinâ,*
Dum meam canto Lalagen,
. . . . . . *Fugit inermem.*

(2) *Hæc tibi dictabam fanum post putre Vacunæ.*
Epist. X. Lib. I.

(3) . . . . . *Ego, apis Matinæ*
More, modoque,
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus, uvidique
Tiburis ripas operosa parvus
Carmina fingo. Od. II. Lib. IV.

» les bords de l'Anio & les détours de la forêt.

» Que d'autres louent à l'envi les plus belles » contrées de la Grèce, Rhodes, Mytilène, » Tempé, Corynthe, & Délos: pour moi, » j'avoue que je préfère aux bords de l'Eurotas » & aux plaines fertiles de Lariſſe, l'agréable » ſéjour qu'habite la Sybille Albunéa, malgré » le bruit du torrent voiſin. J'ai là, ſous mes » yeux, l'Anio qui précipite ſon cours, la vaſte » forêt de Tibur, & la vue de différens jardins, » diviſés par les ruiſſeaux qui les arroſent ».

On reconnoît que M. de Voltaire n'a pas vu Tivoli, & qu'il parle en Propriétaire, lorſque dans ſon Epître à Horace, après ce beau vers,

J'ai fait un peu de bien, c'eſt mon meilleur ouvrage,

il ajoûte :

Tibur valut pour toi la Cour de l'Empereur:
Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpaſſa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Fernei plus beau.

» ON n'évite point ſa deſtinée, diſoit Martial, qui y avoit auſſi une maiſon : « lorſque » l'heure fatale eſt arrivée, au milieu même de » Tibur, vous reſpirez l'air empeſté de la » Sardaigne ».

Venerit,

Nullo fata loco possis includere. Cùm mors
Venerit, in mediâ Tibure Sardinia est (1).

Indépendamment de la belle maison de Mécène, dont Auguste hérita; de celle de Quintilius Varus, de celle de Manlius Vopiscus, dont Stace fait une description attrayante; de l'ancienne maison de Plautius sur la pointe de Lucano, & des maisons de César, de Trajan, de Syphax, Roi de Numidie, on y voyoit celles des Cassius, des Pisons, de Salluste, de (2) Lollius, &c. Il ne faut pas oublier Catulle, qui vouloit être cité au nombre des habitans de Tibur, quoique sa Campagne, située sur la montagne, en fût un peu éloignée.

O funde noster, seu Sabine, seu Tiburs,
Nam te esse Tiburtem autumant, quibus non est
Cordi Catullum lædere.

---

(1) Lib. IV. Ep. LXVIII.

(2) C'est à cette Maison de campagne que Lollius, suivant Horace, avoit fait une Naumachie avec les eaux de la rivière.

Interdum nugaris rure paterno;
Partitur lintres exercitus: Actia pugna,
Te duce, per pueros hostili more refertur.
Adversarius est frater; lacus, Adria: donec
Alterutrum velox victoria fronde coronet.

Hor. Ep. XVIII. Lib. I.

Disons à cette occasion quelque chose de l'origine de Tibur, l'une des plus anciennes villes d'Italie. Les Siciliens bâtirent les premiers *Siculetum*, & furent chassés par les Grecs. Catillus, Coras, & Tibur, ou Tiburnus, fils d'Amphiaraüs, rebâtirent cette ville, & lui donnèrent le nom de *Tibur*. Dans l'énumération de ceux qui vinrent au secours de Turnus, attaqué par Enée & les Troyens, Virgile fait mention de Tibur, qu'il appelle *Tiburque superbum*.

Tum gemini fratres Tiburtia mœnia linquunt,
Fratris Tiburni dictam cognomine, gentem,
Catillusque, acerque Coras, Argiva juventus (1).

Les Romains appeloient toujours Tibur, la ville, & la colonie des Grecs;

Ægeo positum colono,

dit Horace. Ovide au Liv. IV des Fastes :

Et jam Telegoni, jam mœnia Tiburis udi
Stabant, Argolicæ quæ posuêre manus;

& au troisième Livre des Amours,

Nec te prætereo, qui per cava saxa volutus,
Tiburis Argæi spumifer arva rigas.

(1) Æneid. Lib. VII.

Strabon, Liv. V, parlant de Préneste, & de Tibur, dit qu'on croyoit ces deux villes fondées par les Grecs :

.... (1) *Utramque urbem Græcanicam esse dicunt.*

Properce, Liv. XI, Elég. XXXII, l'appelle *Tibur Herculeum*, à cause d'un Temple d'Hercule qui y étoit en singulière vénération, & dont parle aussi Strabon.

Virgile peint ainsi les anciens & belliqueux Tiburtins :

Durum a stirpe genus, natos ad flumina primùm
Deferimus, sævoque gelu duramus & undis.
Venatu invigilant pueri, sylvamque fatigant :
Flectere ludus equos, & spicula tendere cornu.
At patiens operum, parvoque assueta Juventus
Aut rastris terram domat, aut quatit oppida bello.
Omne ævum ferro teritur, versâque juvencûm
Terga fatigamus hastâ : nec tarda senectus
Debilitat vires animi, mutatve vigorem ;
Canitiem galeâ premimus, semperque recentes
Convectare juvat prædas, & vivere rapto (2).

Aussi le Poète représente-t-il, dans le fort d'un combat, Tarchon de Tibur sous les traits les plus redoutables :

---

(1) Φασὶ Ἑλληνίδας ἀμφοτέρας.

(2) Æn. Lib. IX.

Volat ingens æquore Tarchon,
Arma virumque ferens. . . . . . .
Haud aliter prædam Tiburtûm ex agmine Tarchon
Portat ovans; ducis exemplum eventumque secuti
Mæonidæ incurrunt (1).

Les Tiburtins, dans les premiers temps de Rome, furent aux prises avec les Romains; mais ils furent encore plus souvent, & restèrent jusqu'à la fin leurs fidèles alliés. Rome & Tibur ne fesoient plus qu'un; témoin le service, important pour ce temps-là, que ceux de Tibur rendirent aux Romains. Le voici, suivant Tite-Live (2); car Ovide a un peu embelli le conte.

Les Censeurs défendirent aux joueurs de flûte de manger dans le Temple de Jupiter, ce qui leur étoit permis auparavant. Les Musiciens, piqués de cette défense, s'assemblèrent tous, & sortirent de la ville, pour aller s'établir à Tibur. On s'apperçut bientôt de leur départ (3): plus de flûte pour les jeux, pour les Temples, & pour les funérailles, que la flûte accompagnoit

(1) Lib. XI.

(2) Lib. I.

(3) *Quæritur in scenâ cava tibia, quæritur aris;*
Ducit supremos, nænia nulla, choros.
Fast. Lib. VI.

toujours. Mais les Sacrifices ne pouvoient s'en passer, & cette considération obligea le Sénat à s'occuper sérieusement de cette affaire. En conséquence on envoya des Députés à Tibur, pour réclamer les Musiciens de Rome. Les Tiburtins promirent d'y faire tous leurs efforts, & en effet ils exhortèrent la troupe rebelle à retourner au plutôt; mais n'ayant pu en venir à bout, & ne voulant pas employer la force, ils se servirent d'un stratagême. Ils les firent inviter séparément dans diverses maisons un jour de Fête, sous prétexte d'avoir besoin de la Musique pour égayer les repas que l'on donnoit; & comme de tout temps les Musiciens ont (1) aimé à boire, on n'eut pas de peine à les enivrer avec du vin de Tibur. Dès qu'ils furent ivres & endormis, on les chargea sur des chariots. Ils furent donc bien étonnés, en s'éveillant, de se trouver au milieu de la grande (2) place de Rome, & d'un grand concours de peuple, attiré par la nou-

(1) *Et vino, cujus avidum genus est, oneratos sopiunt.*
Tit. Liv. Lib. I.

(2) *Alliciunt somnos tempus, motusque, merumque;*
Potaque se Tibur turba redire putat.
Jamque per esquilias Romanam intraverat urbem;
Et manè medio plaustra fuere foro. Fast. V.

veauté du spectacle, qui les félicitoit de leur retour. On leur accorda, par accommodement, ce qu'on leur avoit refusé, & même un privilège qu'ils n'avoient point auparavant. Ovide a conté toute cette aventure de la manière la plus agréable.

Il n'a pas manqué d'observer, en regrettant l'ancien temps, que les Romains qu'on exiloit, étoient envoyés à Tibur.

Quid memorem veteres Romanæ gentis, apud quas
Exilium tellus ultima Tibur erat (1).

Voilà tout ce que nous nous sommes rappellés sur Tibur pendant notre dîner, avec le secours de l'Abbé *Grassini*, notre guide, de nos compagnons assidus, Horace & Virgile, & du Père Volpi, Jésuite, auteur du *Vetus Latium*, Ouvrage rempli de recherches & d'érudition. Nous nous sommes ensuite amusés à lire, sur les murs de notre salle à manger, les noms ou les devises de ceux qui nous ont précédés; ainsi qu'à regarder les figures dessinées au crayon, que la plupart des Peintres & Artistes y ont laissées, & dont sont couverts tous les panneaux des fenêtres. Il y en a même qu'on voudroit pouvoir

(1) De Ponto, Lib. I. Eleg. III.

enlever, comme on enlève à Naples les anciens tableaux des murs de Pompéïa & d'Herculanum.

Après le dîner nous avons vu dans la ville deux anciennes ſtatues Egyptiennes, adoſſées à l'Evêché : elles ſont de granite, de huit à dix pieds de proportion, & très-belles. Nous ſommes deſcendus enſuite pour aller voir les ruines de la maiſon de Mécène. On ne voit aujourd'hui que les ſouterrains de ce vaſte édifice, & une grande galerie voûtée, ſous laquelle un petit torrent paſſe avec beaucoup de rapidité. La ſituation de cette maiſon étoit fort agréable.

On va enſuite à la *Villa d'Eſt*, où l'on voit avec plaiſir un très-beau jardin, & des caſcades ; des orgues hydrauliques, que l'on fait jouer pour les curieux ; l'antre de la Sibylle, dont la vue eſt très-pittoreſque ; des chûtes d'eau qui font un bel effet ; enfin des terraſſes, des fontaines, & principalement une girandole qui imite celle du Château Saint-Ange, lorſqu'on en fait partir un bouquet de fuſées. Ici le jet d'eau s'élève en imitant le bruit de l'artillerie. On trouve encore à la *Villa d'Eſt*, & à la droite du jardin, la repréſentation en petit, & un peu trop en petit, des anciens Temples qui décoroient la Villa d'Adrien.

Le Palais mérite d'être vu, ainsi que les plafonds des appartements, peints par les frères Zucchéri. On y trouve quelques beaux bustes & des statues entières, outre la belle statue de Diane, qui se voit aux bains d'Actéon dans le jardin.

En sortant de la Villa d'Est, nous sommes remontés en carrosse pour revenir à Rome; &, non loin de-là, nous nous sommes arrêtés sur le chemin, pour voir un petit Temple rond, bâti en briques. Tous les ornements en ont été enlevés. On l'appelle *le Temple de la Déesse de la toux.* Je ne sais si les Romains l'invoquoient pour s'en garantir, mais Catulle remercioit Tibur de l'en avoir guéri :

> *Fui libenter in tua suburbana*
> *Villa, malamque pectore expuli tussim* (1).

On venoit encore à Tibur pour y jouir de la plus grande fraîcheur dans le bois qui est sur la hauteur, ou dans le vallon au bout des eaux; & Martial, en comparant ce séjour à celui de Bayes, donne, au moins dans la canicule, la préférence à Tibur.

(1) Epig. XLI.

Dum nos blanda tenent lascivi stagna Lucrini
Et quæ pumiceis fontibus arva calent,
Tu colis Argivi regnum, Faustine, coloni,
Quò te bis decimus ducit ab urbe lapis.
Horrida sed fervent Nemæi pectora monstri,
Nec satis est Baïas igne calere suo.
Ergo, sacri fontes, & littora grata, valete,
Nympharum pariter, Nereïdumque domus.
Herculeos colles gelidâ vos vincite brumâ,
Nunc Tiburtinis cedite frigoribus (1).

Nous n'avons pas compté, comme Faustinus, la vingtième pierre ou colonne qu'on trouve encore aujourd'hui pour marquer les milles, & mesurer le chemin, colonne qui indique que cette maison étoit à mille pas de Tibur; mais nous sommes arrivés à huit heures & demie du soir, un peu fatigués, quoique très-contens de notre voyage.

Dans ma course, je n'ai pas vu d'endroits bien cultivés, sans me souvenir du petit terrein où le fameux *Quintius Cincinnatus* quittoit la bèche & la charrue pour aller reprendre le Consulat & la Dictature. Je ne vois pas non plus tant de champs déserts, & de si grandes possessions devenues le partage des Patriciens

(1) Lib. IV. Epig. LXI.

modernes, sans me rappeller la Loi Agraire, qui divisa si long-temps le peuple & le Sénat. Si les Romains étoient encore un peuple, & un peuple de soldats, ils revendiqueroient cette Loi Agraire, peut-être plus nécessaire aujourd'hui que lorsque les Tribuns la sollicitoient pour soulager la misère de ceux qui servoient leur Patrie à la guerre.

Qu'est-ce donc que ce peuple composé, depuis son origine, de plusieurs autres, qu'il a successivement incorporés? un peuple paresseux & vain dans un climat chaud, où l'Art a multiplié les objets obscènes qui irritent les desirs. Ici les hommes, sous le gouvernement d'un Maître souvent parvenu de l'état le plus obscur au trône, doivent être moins occupés de ce qu'ils sont, que de ce qu'ils peuvent devenir. Cette pensée seule favorise l'indolence & la vanité.

On admire plus ici qu'on ne réfléchit; cependant il est des moments de repos où l'on ne peut se refuser aux idées locales qui nous assiégent tumultueusement. Mais je m'arrête, pour renvoyer à la fin de l'article de Rome les notes & les réflexions.

LETTRE XI.

A Frescati, le 26 Juin.

Nous avons fait ce matin douze milles pour arriver à la Villa Mandragora de la maison Borghèse à *Tusculum*. On voit par fois des restes des anciens grands chemins, comme de la voie Appienne.

Ces grands chemins, faits avec tant de soin & de dépense, portoient le nom de ceux qui les avoient procurés, en les immortalisant. Tibulle loue son ami & son protecteur Messala d'avoir fait travailler à celui qui alloit de Tusculum à Albe. « Le laboureur, dit-il, qui, ayant » quitté son travail, vous doit la commodité » de revenir tard chez lui de la ville par une » route facile & sûre, vous bénira avec reconnoissance ».

Nec taceant monumenta viæ, quæ Tuscula tellus
Candidaque antiquo detinet Alba lare:
Namque opibus congesta tuis, hìc glarea dura
Sternitur: hìc aptâ jungitur arte Silex.
Te canit agricola, e magnâ cùm venerit urbe
Serus, inoffensum retuleritque pedem (1).

(1) Tibul. Eleg. VIII. Lib. I.

On voit par-là que Meſſala avoit fait un chemin à ſes dépens.

Après cela nous avons vu la Villa Aldobrandini ; la Villa Lanti, la Villa du Duc de Bracciano, les reſtes des jardins & maiſons des deux Lucullus. Rien n'eſt plus agréable à voir : ce ſont des vues & des promenades délicieuſes, & des eaux admirables.

On va enſuite à Grotta Ferrata, à un mille & demi, pour voir les belles peintures à freſque du Dominiquin, dans la Chapelle des Moines Grecs de S. Baſile.

Puis, deux milles plus loin, à Marino, village aſſez grand, où il faut voir, à l'Egliſe de la Trinité, le beau tableau de Guido Reni, repréſentant Jéſus-Chriſt mort, devant le Père Eternel ; & dans la Cathédrale, le beau tableau de ſaint Barthelemi, du Guerchin.

On va de-là à Albano, diſtant de quatre milles, où l'on voit :

Dans la Villa Barberini, les caſernes des Prétoriens de Domitien ;

Les débris de la maiſon de campagne de Pompée le Grand.

Tout l'enclos où ſont les maiſons & les Egliſes qu'on appelle *Cello maio*, renferme les débris de la vaſte maiſon de Pompée.

Dans l'agréable chemin, entre Albano & Aricie, ancienne ville fameuse par le culte de Diane, on voit sur la voie Appienne, qui subsiste, un grand monument quarré, avec cinq petites pyramides : c'est le tombeau honoraire élevé à Pompée le Grand. On y voit un marbre moderne, avec une inscription qui dit faussement que c'est le tombeau des Horaces & des Curiaces.

La vue du balcon de la ville Aldobrandini fait autant de plaisir que sa belle cascade, les eaux qu'on fait jouer, & les beaux bas-reliefs qu'on y trouve.

Celle du Duc de Bracciano est élégamment meublée pour l'été, & très-bien située.

On descend de Marino à pied, par une rude descente, jusqu'à l'endroit où l'on trouve un grand bassin à droite.

Là on rentre dans le bois, & dès qu'on est sur la hauteur, on découvre avec plaisir le grand lac Albano, & l'on arrive, par une belle allée, à *Castel Gandolfe.* Au bout du bois, on trouve Albano, jolie ville assez peuplée. Nous y avons été hébergés par le S. Auda, bon & honnête Bourgeois, père de la belle Angela, qui nous a tenu bonne compagnie; & ainsi,

Egressos magnâ, excepit nos Angela, Româ;
Cui Musæ & Charites dona dedêre simul.
Angela cantavit nobis, cantare rogata:
Hospitio modico,

mais propre & agréable, & d'honnêtes gens; la Signora Auda avoit soin du ménage. De ses deux filles, la Signora Angela a chanté, & sa sœur l'accompagnoit sur le clavessin. Cette sœur est destinée pour le Couvent:

Animas nec candidiores
Terra tulit.

Avant le souper, nous avons fait une promenade charmante jusqu'à Aricie, dans une belle allée de chênes. On rencontre, avec plaisir, au milieu, un bon Hermite Picard, qui est là depuis plus de 40 ans: il en a 72.

Au pied des anciens murs d'Aricie & du Palais du Prince Chigi, se trouve une fontaine dont l'eau est délicieuse.

On s'arrête à la porte de la ville pour jouir de la plus belle vue possible, de la campagne la plus variée, du lac desséché par les Romains, & la mer est au bout de l'horison.

Faites le grand tour pour aller d'Albano à l'Emissaire, sous peine de revenir comme moi, ou de vous casser le col.

On rencontre dans cette tournée des aquéducs, des Temples, des tombeaux, & autres monumens, qui font souvenir que Cicéron appelloit la voie Appienne, *Regina viarum*; mais il est dur d'être secoué en voiture sur ce large pavé. Aussi, comme disoit Horace, *gravis minùs Appia tardis.*

LETTRE XII.

A Rome, le 4 Juillet.

NOUS avons passé agréablement la soirée à entendre des *Improvisateurs*. Ce n'est qu'en les écoutant qu'on peut croire tout ce qu'on en a entendu dire. Cette éloquence naturelle, cette abondance, cette fécondité que la Langue Italienne seconde si bien; enfin cette veine poétique qui semble couler à commandement, étonne tous les étrangers.

L'Improvisateur fait une strophe en jouant de la guitarre; & celui qui répond, doit reprendre la dernière rime pour commencer son couplet. Ils changent jusqu'à trois fois de ton & de mesure.

Je proposai ce sujet. « Les anciennes Ro-

» maines aimoient les odeurs, les Modernes ne » les aiment pas : lesquelles avoient le meilleur » goût ? »

Une Dame proposa celui-ci. « Les femmes » de la campagne aiment-elles mieux & plus » constamment que les femmes bien nées de la » ville ? »

On a soutenu le pour & le contre ; & je n'ai pas été moins surpris qu'enchanté de tout ce que j'ai entendu. C'est ce qui m'a le plus étonné dans l'Italie ; point de strophe sans chûte, & souvent heureuse, jamais du moins plate ou médiocre.

Pour donner une foible idée de cet exercice Académique, voici la traduction de deux strophes qui m'ont frappé & que j'ai retenues.

« On sait que les anciennes Dames Romaines » étoient par leur courage & leur intrépidité, » les héros de leur sexe & de leur Patrie. Ces » femmes fortes se couvroient à la fois de lau- » riers & de fleurs, & ne craignoient pas les » odeurs de la rose & de la tubéreuse, qui ne » font une impression trop vive que sur des » organes foibles & délicats, tels que ceux de » nos femmes élevées dans le repos & la mol- » lesse, ou de ces ames efféminées qui leur » font la cour ».

« Pour

« Pour moi, je ne sais pas louer, dans des » femmes extraordinaires, des vertus mâles qui » ne leur appartiennent pas. En les voyant, en » leur rendant hommage, je sacrifie aux Graces » toutes nues. Je vois la Beauté Romaine que » je chante, semblable à l'Aurore, lorsqu'en » étalant ses vives couleurs, elle embellit l'azur » des cieux, & jette loin d'elle les fleurs qui » tombent de ses mains, pour couvrir & orner » la terre de sa plus belle parure ».

Je demande à nos Poëtes les mieux inspirés, si l'on peut mieux attaquer & défendre; si l'on peut faire des tableaux plus rians & plus poétiques; s'ils ne regrettent pas, comme moi, que je n'aie pu écrire ni retenir tout ce que j'ai entendu (1).

Après le combat *versibus alternis*, nous avons vu le jeu du ballon, qui reste encore aux Romains.

---

(1) Les Improvisateurs sont anciens. Les Grecs en avoient qui étoient des Docteurs.

Doctorum est ita consuetudo, eaque Græcorum, ut iis ponatur de quo disputent, eaque subitò. Magnum opus est, egetque exercitatione non parvâ. Cic. de Amic. cap. 5.



LETTRE XIII.

A Rome, le 10 Juillet.

ENFIN notre rapide course d'études de Rome ancienne & moderne finie, sous la direction de l'Abbé *Graffini*, Toscan, homme aimable, & très-instruit; enfin rassasiés de voir (car à la fin les yeux ne font plus que glisser sur les plus belles choses, pour en avoir trop vu à la fois, ou même successivement) nous avons pris nos patentes de l'Académie des Arcades. Il ne nous restoit plus, pour couronner l'œuvre, que d'avoir l'audience du Pape. Nous l'obtînmes, au moyen d'une Lettre que M. l'Ambassadeur (1) écrivit au Maître des Cérémonies, Introducteur, qui est Monsignor *Potenziani*. Ce Prélat, la Lettre reçue, donne l'heure & le jour. On arrive à l'anti-chambre à dix heures du matin, & l'on se fait écrire. Nous fûmes appellés les premiers, & l'on nous fit déposer nos chapeaux & nos épées, les militaires seuls ayant le droit de garder ce dernier ornement. C'est ainsi qu'à l'exception du

(1) M. le Cardinal de Bernis.

chapeau que l'on garde, on paroît devant le Grand-Seigneur, qui n'accorde point de distinction pour l'épée. Le Pape étoit debout. Au premier mouvement que nous avons fait pour nous mettre à genoux, il nous a relevés. Il s'est d'abord adressé à moi, d'après l'annonce sans doute, & m'a fait l'honneur de me dire que, me connoissant de réputation, il vouloit me donner un beau chapelet pour marque de son souvenir. Son accueil est affectueux & caressant : *O filio mio*, répétoit Sa Sainteté, *iddio vi benedica.* Le Saint Père nous a fait l'éloge de la Nation, des bons ouvrages de nos Théologiens, & celui de M. le Cardinal de Bernis. Il nous a fait ensuite des contes, & nous a montré avec complaisance le portrait de Madame Louise, Carmélite. Il a parlé très-modestement de son avènement au Trône Pontifical : enfin il a accordé à l'Hôtel-Dieu de Marseille un Autel privilégié ; & après avoir béni les chapelets que M. Potenziani a apportés, il nous les a donnés, en nous recommandant de les conserver comme une marque de son souvenir. Il a fini par nous inviter à nous adresser directement à lui, & à lui demander tout ce que nous pourrions désirer de sa part. J'ai eu pour mon lot un beau chapelet de jaspe

Oriental, & je suis sorti avec mes compagnons, pénétré comme eux & très-satisfait de l'accueil de Sa Sainteté, dont nous avons rendu compte à dîner à M. le Cardinal.

Romanæ turres, & vos valeatis, amici (1).

Le 14 Juillet.

AVANT de partir de Rome, nous avons été, à dix heures du soir, nous promener au Colisée. C'est un beau spectacle, au clair de la lune, que les ombres, la lumière, & les ruines de ce vaste monument.

Observations générales sur Rome.

J'AI trouvé chez le peuple des environs de Rome, les cérémonies des mariages, enterremens, & autres usages pratiqués par les Anciens.

On retrouve, parmi le peuple Romain, les têtes vivantes des Vespasien, des Tite, des Antonin, des L. Vérus, &c. & celles des Faustine, des Julie, &c. telles qu'on les voit au Capitole.

Les Romains se battent entr'eux; ils sont

(1) Prop. Eleg. XXI.

vains, & par conséquent paresseux. Attachés à la Religion par le culte extérieur, avides de toute espèce de spectacles : *panem & circenses*, c'est encore tout ce qu'il leur faut. L'ancienne antipathie entre les Romains & les Napolitains, subsiste toujours, & je suis persuadé que le caractère des Samnites doit revivre dans les peuples de l'Abruzze (1).

Les Foires, ici comme chez nous, accompagnent toujours les Fêtes de l'Eglise. On sait que les Féries Latines étoient anciennement célébrées sur le mont Albano, aujourd'hui *Monte cavo*, où trente-sept Peuples différens du pays Latin, que les Romains soumirent successivement, se rassembloient pour sacrifier à Jupiter *Latialis*.

C'est chez les Romains, & les Italiens qu'il faut chercher l'Eloquence naturelle. Ils sont tous Improvisateurs ; on le voit dans leurs disputes particulières, & l'on est étonné d'entendre les Discours que font sur-le-champ quelques Acteurs pour annoncer seulement : Discours bien tournés sans préparation, qui marquent la facilité, l'énergie, & l'abondance de la Langue.

---

(1) Voyez le *Vetus Latium*, Tom. I. pag. 127.

La pareſſe, & la pauvreté de ce peuple, dont la plus grande partie a contracté l'habitude de tendre la main, proviennent des aumônes auxquelles les Romains ſont accoutumés; ils les regardent comme le revenu le plus ſûr, & comme les anciennes diſtributions, appelées *Donativa.*

On retrouve à Rome l'ancienne *Sportule* qu'on diſtribuoit aux cliens, & aux gens attachés à la maiſon, comme le *taïn*, & le *pilau* que donnent les Turcs.

J'ai dit que les Romains ſont pareſſeux, déſœuvrés, & curieux: « Ils ſont, me diſoit un jour M. L. C. D. B. » toujours à la fenêtre; ils » épient, ils jugent ſur les allées & venues; ils » forment des conjectures, des doutes, & ils » ſoupçonnent toujours tout ce qu'ils peuvent » imaginer ou ſuppoſer ».

Rome craint toujours la famine, préciſément parce qu'il y a un Directeur de l'Annone pour ſon approviſionnement, & des Loix gênantes, qui n'excluent pas la liberté du commerce & de la vente des grains, ſans nuire à l'agriculture. Dernièrement on a défendu le verſement d'une Province à l'autre, & d'un magaſin dans un autre; je comparois ce beau règlement à la bêtiſe d'un Médecin, qui, ne pouvant faire ſaigner

son malade, défendroit qu'on laissât circuler le sang dans ses veines. Pour connoître enfin la manière de penser du Gouvernement sur cet article, il faut extraire ce qu'on lit (& ce qu'il faut lire pour le croire) dans un Mémoire présenté & imprimé en 1759, sur l'état des Marais Pontins, par M. *Bolognoli*, Gouverneur général de la Marine & de la Campagne de Rome, Art. II.

Il propose, pour le défrichement & dessèchement de ces marais, à des Entrepreneurs, d'y semer des grains, à condition que,

« Alli associati sia prohibito di mandare il » grano verso Roma, per non abbassarne tropo » l'odierno commercio, ed a questi si debbano » concedere libere e gratuite le tratte de grani » a minuti che raccovrerano al circondurci per » fuori di stato, e che ne soli bisogni di Roma, » Monsignor Prefetto di l'Annona debbia den- » tro il mese d'Agosto, e non più tardi, di- » chiarare la quantità e provisione che ne vuole » per l'Annona istessa ». p. 152.

On ne veut pas que ce bled vienne à Rome, afin qu'il n'y soit pas à trop bon marché : on accorde la liberté de l'exportation, mais subordonnée à la volonté du Monopoleur de Rome.

L iv

Le 18 Juillet.

NOUS sommes partis de Rome le 15, à dix heures du soir, & nous avons eu le spectacle du Colisée éclairé latéralement par la pleine-lune, dont la lumière, avec les ombres, & les ruines, faisoit l'éclat le plus piquant.

Nous nous sommes arrêtés, malgré nous, à Marino, parce que les chevaux nous ont manqué. Nous n'avons vu Vélétri qu'au clair de la lune. Cette ville est assez grande & bien située. On ne s'y souvient que de la patrie d'Auguste. De-là nous sommes venus à Piperno, la patrie de la guerrière Camille (1), qui est très-peu de chose aujourd'hui; & avant d'y arriver, nous avons senti le froid humide de la nuit, au point de grelotter. A l'approche des Marais Pontins, les chemins sont détestables, & près de Sermonette, on est encore plus rebuté par les exhalaisons d'un marais dont l'eau répand une odeur de souffre. Nous avons quitté & repris la fameuse voie Appienne. Nous étions le lendemain à Fundi, où nous ne nous sommes pas arrêtés pour voir les restes d'un jardin de Cicéron. Nous

(1) De l'Enéide de Virgile, Liv. VII.

avons dîné avec nos provisions à l'entrée de Terracine, qui est la dernière place des Etats du Pape. Sa Cathédrale offre d'assez beaux restes d'un ancien Temple. Enfin, par le plus beau chemin qui commence où les Etats du Pape finissent, à quelques milles de Terracine, & qui mène sans inégalité jusqu'à Naples, nous sommes venus à *Mole di Gaëta*, sur le bord de la mer. C'est l'ancien séjour de Formies, autrefois si délicieux. On voit de-là l'Isle d'Ischia, célèbre par ses bains chauds, & que Virgile appelle

Durumque cubile
Inarime, Jovis imperiis imposta Typhœo (1).

Après avoir été visités à la Douane, nous avons continué notre route jusqu'au Garigliano (c'est l'ancien Lyris qui baignoit les murs de Minturne) & par la fertile campagne bordée des côteaux qui donnoient le vin de Falerne. Les roseaux qu'on trouve sur les bords du chemin, rappelent ceux où se cacha Marius, & d'où il en imposa, d'un seul mot, aux satellites de Sylla, venus pour le tuer. Nous sommes arrivés à la poste de sainte Agathe à neuf heures

(1) Æneid. Lib. IX. v. 715-716.

du soir, & nous avons été obligés de nous arrêter quelques heures dans cette mauvaise Auberge : nous en sommes partis le 17 à une heure, pour nous trouver à Capoue à l'ouverture des portes.

Capoue ne rappelle que le nom de l'ancienne ville, qui étoit éloignée d'environ deux milles de celle-ci, & dont il ne reste que quelques débris, dont a parlé M. Cochin. De Capoue, par la plus belle route du monde, on vient à Aversa, & d'Aversa à Naples, où nous sommes arrivés à neuf heures, au travers d'un peuple nombreux qui remplit toujours les rues de cette grande ville. Nous sommes très-bien logés au bord de la mer, dans le quartier de sainte Lucie, & nous jouissons du spectacle le plus agréable, ainsi que du vent, qui tempère un peu l'excès de la chaleur.



LETTRE XIV.

A Naples, le 17 Juillet.

En arrivant, nous avons rendu nos devoirs à M. le Baron de Breteuil, qui est très-bien logé, & qui jouit ici de la considération qu'il doit autant à sa réputation, qui l'avoit devancé, qu'à la dignité qu'il remplit si bien. Nous avons eu le plaisir de revoir Messieurs de Bombelles, de Janson, de Lameth, & de Matignon, avec qui nous ferons nos courses, & ce soir un petit souper à la grotte de Posilipe. Nous avons vu la belle salle de l'Opéra bien éclairée, le Roi y étant; ainsi que la Comédie Italienne de la Foire, qui nous a fort amusés. Cette Foire, qui forme devant le Palais du Roi une illumination, & une promenade agréable, est un passe-temps de plus pour les étrangers. Nous voyons de nos fenêtres le Vésuve fumant, & tout ce qui arrive dans le port.

Le 29 Juillet.

Je répète ici ce que j'ai dit à Rome: malheur à l'homme qui vit seul & isolé dans la plus belle retraite! la Nature, qui lui parle & qui

lui sourit, est muette pour lui répondre. Malheur donc à celui qui voit seul des beautés qu'il voudroit faire admirer aux autres, en partageant avec eux le poids de l'admiration qui l'accable! C'est par ce sentiment qu'il faut se rendre compte à soi-même du bonheur de faire le voyage de Puzzuolo avec des compagnons tels que Messieurs de Janson, de Bombelles, de Lameth, de Matignon, d'Hérivaux, qui joignent aux agrémens de l'esprit les ames *gaies & candides* des anciens compagnons d'Horace.

Nous nous sommes embarqués, à six heures du matin, sur une barque Napolitaine, pourvue de six Rameurs, de livres, & de fruits, qu'il faut porter avec soi en allant aux Champs Elysées. M. de Matignon, qui, comme Hippolyte, aime à conduire & à faire voler son char dans la carrière, nous a fait croire qu'il viendroit nous joindre par terre à Pouzzoles; mais après l'avoir perdu de vue, lorsque nous l'attendions dans le bateau, il a reparu dans un autre, avec la corne d'abondance, en nous apportant des melons & des fruits que nous avons reçus avidement en arrivant au cap Misène, d'où l'on voit l'Isle de *Procida*, que Virgile appelle *Prochyta alta* (1).

(1) Æneid. Lib. IX. v. 715.

Après deux heures & demie de navigation, nous avons déjeûné sur des tables dressées pour des pêcheurs qui nous entouroient.

Nous avons d'abord suivi la côte du Pofilipe. On nous a montré successivement le tombeau, & ce qu'on appelle l'*Ecole de Virgile*; car il faut bien s'en rapporter à la vieille tradition du pays. Là nous avons rendu nos hommages aux mânes de ce divin Poète, soit en observant les objets qui lui ont fourni les plus belles images, soit en écoutant les beaux vers de l'Enéide que récitoit M. de Janson. De temps en temps M. de Lameth égayoit le sérieux du Poème Epique par les Odes de l'ami de Virgile, dont le voisinage du mont Falerne nous rappeloit le souvenir; & de sa part, M. de Bombelles fournissoit pour son contingent de ces vers aisés qu'on se souvient avec plaisir d'avoir faits, lorsque l'occasion engage à les répéter. Or tous ces charmes sont perdus pour le triste solitaire qui seroit livré dans sa barque à ses propres réflexions.

Nous avons vû une grotte profonde, & beaucoup de ruines de vieux édifices à Misène.

Monte sub aërio, qui nunc Misenus ab illo
Dicitur, æternamque tenet per sæcula nomen.

Après avoir déjeûné, sans perdre le temps à chercher la trompette de cet ancien Compagnon d'Hector, qui n'existe plus que dans l'Enéide, nous avons été à pied, en suivant le rivage de la mer, au Réservoir d'Agrippa, qu'on appelle la *Piscine admirable.* Ce grand Réservoir est couvert d'un enduit, dont la matière, & la composition, sont un sujet de discussion parmi les curieux. On reconnoît, dans cet édifice, & dans la disposition des briques, l'*Opus reticulatum* des Romains. De-là on nous a conduits à un autre Réservoir qu'on appelle les *cent chambres*, ou les prisons de Néron. Tous ces Monumens ont été dessinés par M Cochin. Enfin, en suivant les Champs Elysées, où se voient des Tombeaux qu'on a changés en fours, & d'autres entièrement détruits par les paysans (dont l'ignorance est toujours barbare) nous sommes arrivés au tombeau d'Agrippine, sur le chemin qui conduit à Bayes. C'est une voûte enterrée, dont le ceintre est orné de bas-reliefs qui paroissent très-bien travaillés. On y trouve encore quelques restes de Peinture, qui devoient être fort précieux avant que la fumée des torches qu'on y porte, eût tout noirci, tout défiguré.

Là, nous nous sommes embarqués, & nous

n'avons pu passer devant Bayes, sans nous rappeler que c'étoit un lieu de délices pour les Romains, mais fort dangereux pour l'innocence & pour la jeunesse, l'asyle de la débauche & de la volupté. Pourquoi Properce écrit à sa Maitresse:

Tu modò quàm primùm corruptas desere Baïas;
Multis ista dabunt littora dissidium.
Littora, quæ fuerunt castis inimica puellis:
Ah! pereant Baïæ, crimen amoris, aquæ (1).

Nous avons mis pied à terre pour voir le Temple de Vénus, sur le bord de la mer, ensuite celui de Diane, dont parle Virgile:

. . . *& Triviæ solido de marmore Templum*
Instituam (2).

On s'est ensuite rembarqué, pour aller aux étuves de Néron, dans le fond du Golfe de Pouzzoles. Ce sont des bains d'eau chaude que Néron avoit fait construire pour son usage. Il n'y a point de chaleur comparable à celle de ces eaux; ceux qui osent pénétrer jusqu'à l'endroit où on les puise, en reviennent couverts de sueur. Nous en avons fait l'expérience.

---

(1) Pro. Lib. I. Eleg. II.
(2) Virg. Æneid. Lib. VI.

Ce n'est pas tout : à une heure après midi ; la curiosité nous a fait suer encore, pour arriver de-là à pied à travers des ronces & des terres labourées, jusqu'au lac d'Averne, qui est tel que Virgile le décrit en indiquant la position de la ville de Cumes :

Cumæam accesseris urbem ;
Divinosque lacus, & Averna sonantia sylvis (1).

Les bords de l'Averne sont encore couverts de bois. Enfin, après avoir bien marché, on monte, par un sentier étroit, à l'entrée de la fameuse grotte de la Sybille, où l'on rallume les flambeaux pour entrer dans une voûte obscure, très-longue, & qui aboutit à une fontaine qu'on trouve à main droite. C'est-là qu'on peut dire des Voyageurs fatigués, ce que Virgile dit des siens :

Inconsulti abeunt, sedemque odêre Sybillæ.

Nous avons vu en revenant le lac Lucrin, auprès duquel nous nous sommes rembarqués, pour aller à Pouzzoles dîner dans le Temple de Sérapis.

Les restes de ce Temple rappelent toute la

(1) Virg. Æneid. Lib. III.

majesté

majesté des anciens Temples des Romains; encore ne voit-on que le péristile & les ouvrages extérieurs. Après avoir payé le tribut d'admiration que tous les Amateurs doivent à ces magnifiques ruines, on goûte un plaisir bien touchant à la vue d'un petit berceau de jasmin que l'on trouve encore chez les gardiens de ces restes si respectables. Les fleurs tombent sur une table de marbre posée sur un chapiteau Corinthien, & les feuilles d'acanthe servent d'appuis pour les pieds des Voyageurs assis autour de cette table champêtre. Ce fut là que nous dévorâmes les provisions que nous avions apportées, tandis que d'autres, plus fatigués, se reposoient sur un fût de colonne renversé par terre. Là, nous avons tous avoué que l'oracle le plus sûr de la Sybille, eût été celui qui nous auroit annoncé, dans le Temple de Sérapis, le meilleur & le plus gai des repas. Mais, comme il manque toujours quelque chose à la satisfaction la plus complette, pour n'avoir rien à envier à Anacréon, & à Horace, nous avions à desirer encore du vin de Falerne, & des couronnes de roses.

Après avoir bien dîné, nous avons pris des calèches pour aller voir la Solfatara, montagne peu élevée, au pied de laquelle est une ouver-

ture d'où s'exhale avec bruit une forte vapeur de soufre. Tout ce terrein est miné & résonne comme un tonneau vuide, lorsqu'on le frappe avec force. On fait avec cette terre de l'alun & du vitriol.

Nous avons vu *Monte-nuovo*, qui s'éleva tout-à-coup de terre en 1558. Le côteau où croît le vin de Falerne est près de la mer, & le fameux lac Lucrin n'occupe aujourd'hui qu'un très-petit espace. En revenant, nous avons examiné les restes d'un très-grand Amphithéâtre; & à l'Eglise Cathédrale, qui est bâtie sur les fondemens d'un ancien Temple de Jupiter, six colonnes restant de ses débris. A l'entrée de Pouzzoles, ancien port des Romains, il subsiste encore des arcades d'un mole ruiné, ou d'un pont construit, à ce qu'on prétend, par Caligula, pour passer de Baies à Pouzzoles. Nous nous sommes rembarqués à sept heures, très-contens d'avoir si bien employé notre journée, mais persécutés & poursuivis sans relâche par les avides Napolitains, qui mettent par-tout les étrangers à contribution, & ne sont jamais satisfaits de ce qu'on leur donne.

Environs de Naples, le premier Août.

NOUS avions déja vu la grotte du Pofilipe, montagne percée dans le tuf, de la longueur d'un mille, qui conduit de Naples à Pouzzoles ; mais il nous reftoit à voir le tombeau de Virgile, placé au-deffus de l'ouverture de la grotte. On y monte par un chemin pavé & affez long, dont les repos délaffent agréablement par la plus belle vuë de la mer & des environs. On arrive enfin à la porte d'un jardin, &, par une defcente très-roide, au Monument que la Tradition fait paffer pour le tombeau de Virgile. Ce qui en refte a véritablement la forme des tombeaux anciens, & fa conftruction eft dans la manière de bâtir des Romains. On nous dit encore que la Maifon de Virgile étoit à côté ; & je ne ferois pas furpris que Virgile, pendant fon féjour à Naples, eût choifi cet endroit pour s'y loger, vu l'agrément de fa fituation, & de tous les objets d'alentour, dont les riantes images ont paffé dans fes vers. C'eft en voyant les troupeaux errans fur les montagnes voifines, qu'il a fait dire à fon Berger :

Non ego vos pofthac viridi projectus in antro
Dumosâ pendere procul de rupe videbo.

Pénétrés d'un juste souvenir & d'admiration pour ce divin Poète, nous avons jeté des fleurs sur sa tombe; en nous rappelant, avec M. le Marquis de Janson, quelques-uns de ses plus beaux vers; mais au-lieu de l'Epitaphe barbare qu'on a gravée sur le marbre, en mauvais Latin, pour indiquer ce Monument, nous aurions voulu seulement y graver les vers mis à la tête de l'Enéide: *Ille ego qui quondam*, &c. Ces quatre vers, que tout le monde sait ou doit savoir,

Suffisent à sa tombe, & l'honorent assez.

LETTRE XV.

A Naples, le 13 Août.

NOUS sommes partis avant-hier matin à six heures & demie pour aller à Portici, où nous nous sommes arrêtés pour commander notre dîner à l'Auberge : notre voiture étoit attelée de quatre chevaux, qui nous ont conduits à Pompéia. Cette ancienne ville étoit sur les bords de la mer: elle avoit déja été détruite par le Vésuve, & nous avons reconnu, sous les fondemens des maisons, la lave sur laquelle elle a été rebâtie. Une pluie de cendres en grumeaux la cou-

vroit en 1681, en même temps qu'Herculanum fut détruit par la lave du Vésuve ; & l'on ne peut penser sans frémir au sort des malheureux habitans, qui se sont vus enterrés vivans sans pouvoir s'en garantir. On nous a fait voir une chambre où l'on a trouvé les squelettes de dix-huit personnes qui s'y étoient rassemblées, une tête avec toutes ses dents, des monceaux de crânes & d'ossemens épars, &c. Ces tristes restes font horreur par le souvenir qu'ils rappelent. On a reconnu la prison, qui est très-étroite, parce qu'on y a trouvé trois squelettes enchaînés par le pied.

On trouve, en entrant, les Casernes des soldats, qu'on a reconnues par les armures qu'on y a trouvées, & aux figures de guerriers dessinées à la main sur les murs. Ces Casernes sont vis-à-vis d'une place quarrée qui a 17 colonnes d'un côté, & 25 de l'autre. Au bout de la place, & à côté des Casernes, on trouve le Théâtre, désigné par cette Inscription sur un morceau de marbre quarré :

C. QUINTIUS C. F. VALG.
M. PORCIUS.... M.... F.
DUO... VIR... DEC... DER...
THEATRUM... TECTUM
FAC... LOCAR... EIDEMQ; PROB.

On va ensuite à une maison particulière, où l'on ne trouve que de petites pièces. On y reconnoît bien la cuisine, le four pour faire le pain, les bains & les étuves.

On passe delà au Cirque, qui n'est pas encore entièrement découvert. On voit bien le Temple d'Isis, dont la statue a été portée au Cabinet du Roi. Il y a quatre autels pour les Sacrifices; une petite chambre à gauche, isolée, pour les Purifications, avec des ornemens de stuc; & derrière la grande niche, une chambre quarrée, qui devoit servir pour les Prêtres. En sortant de ce Temple, on va voir une autre maison particulière, au devant de laquelle est un jardin. On y entre par un portique à colonnes, & l'on trouve encore dans les chambres, des peintures qui tenoient lieu de tapisseries.

On sort par la grande porte de la ville, & avant que d'y arriver, on suit une rue bien découverte, où sont des boutiques à droite & à gauche; on y distingue celle d'un Apothicaire, plus ornée que les autres. Des deux côtés règne une arcade étroite, sous laquelle on marchoit à couvert du soleil & de la pluie. Il y a des boutiques qui ont sur la rue un long banc en maçonnerie. A gauche, on distingue sur une porte

l'enseigne d'un Priape sculpté, qui indiquoit apparemment l'usage du lieu. En sortant de la ville, on trouve à gauche un cimetière; à droite, les restes d'un Temple, & ensuite des tombeaux. Tout cela mérite bien d'être vu, & fait regretter aux Curieux de ne pas trouver à Pompéia un plus grand nombre d'hommes employés à faire sortir cette ancienne ville des cendres & des terres qui la couvrent; car il n'y avoit que trente ouvriers qui y travailloient.

En revenant de Pompéia, nous nous sommes arrêtés à Portici, ou plutôt à Rétina, pour descendre dans des souterreins humides. On voit, à travers la lave qu'on a pu enlever, les restes du Théâtre d'Herculanum, d'où l'on a tiré de très-belles statues. C'est sur ce malheureux Herculanum que toutes les maisons de Portici sont construites; & je ne conçois pas l'éternelle sécurité de ceux qui les habitent, à la vue de ce Vésuve fumant qui les menace toujours (1).

Nous sommes revenus avant deux heures à

(1) Si les nouveaux Traducteurs de Pline avoient été sur les lieux, ou s'étoient donné la peine de consulter les Observations sur les Antiquités d'Herculanum, par MM. *Cochin* & *Bellicard*, ils se seroient bien gardés de faire du *Retina* de la Lettre de Pline, un Commissaire des Classes de la Marine.

l'Auberge de Portici, où, quand l'Hôte est averti, l'on trouve tout ce qu'il faut pour bien dîner : autre avis pour les Voyageurs. Nous étions sur pied à minuit, pour aller voir le Vésuve au clair de lune, & à une heure nous étions à cheval, c'est-à-dire, sur des ânes & des mules, qui nous ont menés au pied de la montagne en une heure & demie.

Cette route est agréable. On voit à droite & à gauche un terrein bien cultivé, des vignes qui montent aux arbres, & qui donnent le vin de *Lacryma Christi*, de gros figuiers, beaucoup de sorbiers, & d'autres arbres chargés de fruits. On arrive ensuite, en montant, aux bergeries ; on voit en frémissant, un grand chemin hérissé de lave, que le torrent destructeur s'est fait à travers ces champs si bien cultivés ; il y en a d'autres où l'on ramasse de cette matière qui n'est pas durcie, & qui est encore friable, & l'on est étonné de ne pouvoir pas en soutenir la chaleur. Telle est la route où nous nous sommes engagés, & voici notre marche.

J'étois entouré comme un Pacha par des hommes à pied, qui poussoient la mule blanche & pacifique sur laquelle j'étois gravement assis, au milieu d'une jeunesse empressée de monter,

comme à l'aſſaut, ſur l'effrayant ſommet du Véſuve. Nous nous ſommes arrêtés au bas de la montagne aride & noire de toute la cendre qui la couvre. A peine avons-nous mis pied à terre ſur ces cendres mouvantes, que j'ai vu mes compagnons pleins d'ardeur s'élancer pour grimper, à l'aide des hommes qui les pouſſoient par derrière. J'ai voulu tenter auſſi l'eſcalade, avec le ſecours de deux conducteurs, & à la faveur d'une torche allumée, parce que la lune n'éclairoit plus que foiblement alors; mais après m'être eſſayé pendant une demi-heure, j'étois ſi eſſouflé à la première ſtation où j'ai pu reprendre haleine, que la réflexion, jointe au ſentiment de mes forces, condamnant ma témérité, m'a contraint de m'abandonner à la pente rapide, & de rétrograder, toujours ſoutenu par mes guides, qui ont été de mon avis, & qui ne me ſurfaiſoient pas, en m'aſſurant que je ſerois plus d'une heure avant d'atteindre le ſommet. Je me ſuis donc bientôt retrouvé au point d'où j'étois parti. Là, je ſuivois des yeux les flambeaux qui m'indiquoient la marche de mon fils & de mes Compagnons; & j'ai attendu avec impatience le point du jour, pour découvrir les belles vues de Naples, du golfe, de la campagne,

& vicina Vesevo
Ora jugo (1).

Enfin, avant que le jour parût, assis sur un rocher isolé de cette lave endurcie, les yeux attachés sur cette montagne de feu, tantôt pour en mesurer l'effrayante hauteur, tantôt pour en considérer le sommet ou la bouche fumante, j'ai vu deux fois s'élever la flamme, & succéder un nuage mêlé de pourpre & de noir, qui faisoit le plus bel effet. Ceux qui sont parvenus au sommet, en s'approchant témérairement de cette bouche infernale, ont vu le brâsier enflammé d'où sortoient des torrens de feu, qui les ont fait reculer au plus vîte. Pour moi, dans ce même moment, je ne pouvois me défendre de la rosée, & d'un froid humide qui me pénétroit. Il est certain qu'au mois d'Août je n'ai jamais éprouvé de froid semblable à celui que je sentois au pied du volcan; il étoit tel que je fus obligé de faire brûler de la paille & des ronces pour nous réchauffer.

Enfin nos jeunes gens, MM. de Matignon & de Janson à leur tête, sont revenus en une demi-heure baignés de sueur, haletant avec une rapi-

(1) Virg. Georg. II.

dité qui m'effrayoit, & jurant tous de n'y plus retourner.

C'est ainsi qu'on est toujours excité par l'exemple, qu'on veut faire ce que d'autres ont fait, voir ce que d'autres ont vu, & que fermant les yeux sur le danger, les accidens, les obstacles, on se pousse à l'envi pour tout surmonter. Mais il ne faut pas juger ici de la facilité de gravir sur cette montagne par les succès de ceux qui nous ont précédés; car à mesure que le Vésuve jette des cendres, qui se répandent autour de sa cîme, le cône s'élève, & la montée, près du sommet, devient plus rapide, & plus difficile. Pour y arriver, on enfonce, on glisse, on recule; & comme, suivant le vent qui souffle, la direction de la fumée ne permet pas toujours aux guides qui vous poussent, de prendre le côté le plus commode, il peut arriver que le danger, & la peine, pour atteindre à la cîme du volcan, augmentent un jour au point de décourager les assaillans les plus intrépides.

Le Voyageur, après avoir vu les phénomènes du Vésuve, contemple ensuite les hommes qui l'habitent, & qui ne le confondent pas moins. Comment concevoir, en effet, l'étonnante sécurité de ceux qui vivent sous ce terrible volcan,

& dont les maisons assises sur les couches entassées de cette lave infernale, qui a déja fait tant de ravage autour d'eux? Disons que nous ne jouissons que du présent, & que nous comptons presque pour rien l'avenir, puisque nous nous accoutumons à ne pas le craindre. Le Roi de Naples, qui se sauva de Portici en bonnet de nuit dans l'éruption de 1769, en voyant l'expérience de l'eau de la mer dessalée, que M. de Chabert faisoit voir à ce Prince, lui dit, en montrant le Vésuve : *voilà ma cucurbite.*

Virgile, qui n'avoit vu que l'Ethna vomissant des flammes, n'a point parlé de celles du Vésuve; mais le fameux Poète de Naples, le Racine Italien (*Metastasio*), n'a pas manqué de le peindre dans un Opéra qu'on vient de donner :

Del terreno nel concavo seno
Vasto incendio, se bolle ristretto,
A dispetto del carcere indegno,
Con più sdegno gran strada si fà.
Fugge allora, ma intanto che fugge
Crolla, abbatte, sovverte, distrugge,
Piani, monti, foreste, e città (1).
Ach. in Sciro, Atto III. Sc. V.

---

(1) Il faut avoir vu une éruption, & voir comme M. Hamilton, pour en retracer l'image, & inviter le curieux en lui

Remontés sur nos mules, nous sommes revenus au frais à Portici, & nous avons rencontré l'équipage du Roi qui chassoit du côté de la montagne.

Au retour, nous sommes descendus, pour la seconde fois, dans les humides souterreins où l'on voit, avec des flambeaux, les restes du vaste Théâtre d'Herculanum. Enfin nous sommes rentrés avant sept heures à l'Auberge, pour nous reposer; & nous avons trouvé qu'en partant de Portici, il falloit employer six heures pour faire toute cette course sans se presser.

Après notre dîner, nous avons vu le *Musæum*, qui est très-bien distribué. Il y a dans chaque pièce un ancien pavé en mosaïque : c'est le dépôt de tout ce qu'on a trouvé de précieux à Herculanum, à Pompéia, & à Stabia. On y voit avec plaisir le pain & le vin fumé des Anciens; tous les instrumens dont ils se servoient; les bijoux des femmes & les jouets des enfans; les instrumens de Musique, & ceux de Chirurgie; des dés comme les nôtres, & même des dés pipés;

---

disant ce que disoit de l'Ethna Sénèque à son ami : *Si Æthna tibi salivam movet. Si cela vous fait venir l'eau à la bouche*, expression triviale que nous avons conservée.

Seneq. Ep. 79.

des filets de pêcheurs, très-fins, & d'autres pour la chasse aux oiseaux; des galons d'or pur, & sans soie; enfin de belles statues équestres des Nonnius Balbus, père & fils; des bustes en bronze & en marbre; la belle statue de Mercure assis, & celle du Faune ivre. On observe qu'en général les ouvrages de sculpture sont fort supérieurs à ceux de peinture, quoique parmi les derniers il y ait d'excellens morceaux, bien dessinés, mais foibles de couleur.

J'ai remarqué un beau tableau de Thésée, ayant auprès de lui les enfans qu'il a délivrés de la dent du Minotaure: celui qui est à sa droite, lui baise effectivement la main, ancienne expression Grecque de tendresse, & de respect filial, qui s'est conservée en Italie, à Rome, & à Naples.

LETTRE XVI.

A Naples, le 11 Septembre.

NOUS avons vu, de la loge de M. l'Ambassadeur, & en *domino*, le Bal que le Roi a donné à la Salle de l'Opéra. Cette Salle, qui comprend alors tout le Théâtre, est assurément

ce qu'on peut voir de plus brillant, par la quantité de glaces & de bougies qui l'éclairent. Leurs Majeſtés ont ouvert le Bal en ſe mettant à la tête d'une contredanſe. Notre jeune Marquiſe de Matignon y brilloit comme la roſe parmi les fleurs du Printemps. Si je n'avois pas connu la Reine, je l'aurois toujours appelée *la Reine du Bal.* Sa Majeſté étoit habillée en noir à l'Eſpagnole, avec beaucoup de diamans, & quand elle danſe, on croit voir danſer l'aînée des Graces. Le Roi danſe gaiement, & de tout ſon cœur.

C'eſt ici qu'il faut placer un mot que l'on vient de me rapporter, & qui peint bien le cœur de ce Monarque. Un de ces Courtiſans qui, pour amuſer le Prince ou faire leur cour aux dépens de qui il appartient, ont ſoin de lui dire tout ce qu'ils ſavent ſur le compte d'autrui, prit, ces jours derniers, le moment où Sa Majeſté écrivoit une Lettre au Roi ſon Père, pour lui raconter une anecdote maligne qui pouvoit nuire, à la Cour de Madrid, à celui qui en étoit l'objet. Le Roi, ſe fâchant, lui dit: *Quelle fureur avez-vous de venir toujours me dire du mal de gens qui ne m'en diſent jamais de vous?*

Le 15 Septembre.

M. l'Ambaſſadeur, qui nous comble de ſes bontés, a bien voulu nous mener à ſa ſuite, pour nous faire voir la belle Fête que M. le Duc d'Arcos a donnée hier au Roi & à la Nobleſſe. Nous y avons été en *domino*, & nous n'en ſommes ſortis qu'à trois heures du matin. Nous ſommes arrivés, par une enfilade d'appartemens richement meublés, à une Salle faite exprès, & très-bien décorée, où l'on a exécuté un petit Opéra ſur l'enlèvement de Proſerpine, avec des Ballets charmans. On n'admiroit pas moins la richeſſe des habits que les Danſeuſes qu'on avoit fait venir exprès, & le ſieur *Carlo Lepiche*, qui eſt le Veſtris de l'Italie. La Muſique étoit du célèbre vieillard *Giumelli.* Après l'Opéra, on a paſſé dans les Salles où les tables étoient dreſſées. Tous les autres appartemens étoient remplis de monde, & par-tout on pouvoit demander, par-tout on trouvoit à ſouper, avec toutes ſortes de vins en abondance; les rafraîchiſſemens étoient donnés ſans interruption. Après le ſouper, on a ouvert une Salle faite exprès, pareillement pour le Bal; mais dans celle-ci Van-Vitelli s'eſt diſtingué. Cette Salle étoit

étoit de forme ovale; plusieurs rangs de gradins qui régnoient tout autour, étoient garnis de Dames dont la parure & les diamans répandoient tant d'éclat, que ce spectacle effaçoit, du moins à mes yeux, tout ce que je pourois imaginer en ce genre. La Salle étoit d'ailleurs décorée avec beaucoup d'art, & parfaitement éclairée. Point de tumulte ni d'embarras, à l'entrée, & à la sortie, & le plus grand ordre ajoûtoit beaucoup à la magnificence de la Fête.

Le 16 Septembre.

JOURNÉE délicieuse passée à la Campagne du Consul ou Philosophe Anglois, qui a donné un excellent repas à M. l'Ambassadeur, & à ses Dames. Après le dîner, nous avons joué au vingt-un, mais à petit jeu, pour le bon exemple; car ici le gros jeu, même dans les maisons Françoises, est porté à un excès que l'on devroit réprimer. Nous avons ensuite été en carrosse au Belvédère, grande maison de campagne voisine de la *Renella*, mais toute délabrée : elle appartient à un Seigneur ruiné, qui, par mauvaise honte, ne veut pas louer un Château qu'il ne sauroit habiter. La vue est comme celle des Chartreux, mais moins étendue, & peut-être plus

agréable. Les Dames, qui n'aiment pas la mer, ont préféré la Vue du Consul, qui donne sur une forêt, comme étant plus douce, & plus champêtre.

Le 18 Septembre.

M. Bazire nous a menés hier à Caserte. Nous sommes partis à cinq heures du matin, parce que nous avions 17 milles à faire, & nous sommes arrivés à huit. Là on prend des calèches pour aller voir l'Aqueduc, éloigné de trois milles. Il est très-beau, mais le chemin qui y conduit, & qui tourne autour de la montagne, m'a paru encore plus admirable. On déjeûne bien après avoir mesuré en marchant la longueur de l'Aqueduc, & l'on mange encore plus avidement des figues qui viennent d'être cueillies. Revenus à Caserte, & très-heureusement pour nous, parce que le temps étoit couvert, nous avons visité le nouveau Palais du Roi, Palais immense, du dessin de Van-Vitelli, qui a en même temps donné celui d'une nouvelle ville. Le Palais se présente bien, avec ses deux cours latérales: il réunit les plus grandes beautés de détail à toutes les commodités possibles; mais l'entrée en est trop étroite, & ressemble à celle d'une maison

de Naples. Les murs ſont d'une épaiſſeur qui rend les appartemens un peu ſombres. La Chapelle, la Salle du Théâtre, l'eſcalier, toutes ces parties ſont très-belles. On a imité en marbre pour les jardins, mais aſſez mal, toutes les belles ſtatues de Rome. Cependant il y a dans le dépôt quelques ſtatues antiques, & entr'autres une Agrippine aſſiſe, tirée du Palais Farnèſe, qui toutes ont bien leur mérite. Le Château, commencé par le Roi d'Eſpagne, qui a plus embelli Naples qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, ſera bientôt couvert, & annoncera, lorſque tout ſera achevé, le plus grand Souverain de l'Europe. Le pays eſt beau, quoiqu'entouré de montagnes du côté du Nord. On voit, du grand Aqueduc, la belle plaine de Capoue.

Préſentés par M. Bazire, nous avons dîné chez l'Intendant, M. le Chevalier *Néroni*, vieil Officier Général, qui tient la meilleure table, & reçoit honorablement les étrangers.

Après le dîner, nous nous ſommes promenés dans le Boſquet. Nous avons vu le Fort que le Roi a fait faire pour exercer ſes troupes, & leur apprendre l'attaque, & la défenſe des places. J'ai eu le plaiſir d'y parler Turc avec un eſclave Turc de Conſtantinople, du quartier de

Caſſin-Pacha. Nous avons vu enſuite le lac exécuté par le Chevalier Néroni en cinquante jours, où le Roi prend le plaiſir de la pêche & de la naumachie : ce lac, & le canal n'embelliſſent pas peu ce ſéjour. Il y a vers le milieu, ſur le bord, un petit pavillon couvert de chaume, où le Roi ſoupe avec douze perſonnes.

Nous ſommes partis entre quatre & cinq heures du ſoir, & ſommes rentrés à Naples à huit, très-contens, mais un peu fatigués de notre journée.

Le peuple de Naples eſt plus doux, & plus gai que celui de Rome.

Dans les anciennes maiſons, les appartemens des hommes, & des femmes ſont ſéparés, comme ils l'étoient anciennement chez les Grecs.

Les danſes, comme la *Tarantelle*, qui eſt dans le goût de l'Ionienne, ainſi que les habillemens des femmes des iſles voiſines, & de la campagne, ſont du coſtume Grec.



LETTRE XVII.

A Rome, le 25 Septembre.

NOUS sommes partis de Naples le 20, après avoir vu la veille les tableaux, & les appartemens du Palais du Roi, mais avec le regret de n'avoir pu voir la riche Collection de tableaux, de médailles, de manuscrits, &c. de *Capo di Monte*, & les antiquités de *Pæstum*.

Aujourd'hui nous avons été revoir le Musée du Pape, qui sera très-riche, & bien décoré. Il y a dans le fond une belle statue de Jupiter, & un beau bas-relief de Michel-Ange.

Nous avons été delà revoir aussi le beau Torse que Michel-Ange étudioit avec tant de goût, le sublime, le divin Apollon, le plus beau corps humain qu'on ait vu. Nous ne nous lassions point d'admirer sa tête céleste, & rayonnante, & cette draperie légère qui est jetée sur les bras; puis la Vénus sortant du bain, avec cette admirable draperie qui paroît s'échapper de la main qui semble la retenir; enfin le Laocoon, sur lequel on ne peut fixer les regards sans frémir d'horreur, sans même gémir avec ce père malheu-

reux, qui ressent à la fois sa propre douleur, & celle de ses deux enfans.

Nous sommes ensuite rentrés dans l'Eglise de S. Pierre, pour voir mieux, pour admirer encore ce qu'on ne se lasse pas de revoir, l'ensemble de la Basilique; le mausolée de Paul III, & celui qui est vis-à-vis; la Vierge de Michel-Ange, avec le Sauveur mort sur ses genoux; les beaux tableaux de la Transfiguration (1), du Baptême de S. Jean, &c. &c.

A Rome, le 26 Septembre.

NOUS avons encore dîné hier avec les Prélats, qui tiennent bien leur rang à table, & font honneur à la bonne chère de M. le Cardinal de Bernis: ces Prélats, le caffé pris, décampent aussi-tôt comme des écoliers qui ont fait leur classe. Car tel est l'usage à Rome: chacun va dormir après le dîner.

Adieu donc, ancienne Capitale du monde. Par tout ce qu'on voit encore, on peut bien

(1) Ce tableau de la Transfiguration n'est qu'une Copie en grand de l'original, qui est à S. Pierre *in Montorio*. Le sieur Posi y a employé deux ans d'un travail assidu, qui lui a, dit-on, un peu affoibli la tête, tant il a eu d'efforts à faire pour rendre le chef-d'œuvre de Raphaël.

justifier l'enthousiasme avec lequel en ont parlé ses anciens habitans. Adieu Tibur & Albano, lieux enchantés, &c.

OMNIA Romanæ cedant miracula terræ :
Natura hîc posuit quidquid ubique fuit (1).

LETTRE XVIII.

Le premier Octobre.

NOUS ne sommes pas partis de Rome sans trompette : pluie à verse, & tonnerre épouvantable à minuit. L'orage n'a cessé qu'à quatre heures, & nous sommes arrivés au jour à *prima posta*. Après cette première poste, on trotte malgré soi sur l'antique voie Flaminienne, jusqu'à Rigano. La route ensuite devient plus commode, & la campagne est riante ; mais rude, & très-rude montée pour arriver à Châteauneuf. Depuis Otricoli jusqu'à Narni, montées & descentes, chemin assez beau, & même agréable entre des montagnes toutes vertes, le tout encore embelli par un jour serein. On met pied à terre à Narni, pour aller voir le *Ponte*

(1) Prop. Lib. II, Eleg. XXII

rotto des Romains. Il eſt véritablement rompu dans le milieu entre deux grandes arcades & deux plus petites. On s'arrête à la porte de Narni, pour admirer de cette hauteur la plus belle vue poſſible de la plaine, & des montagnes qui l'environnent, couvertes de bois, de villes, & de villages. La Nature ſeule peut donner un ſpectacle auſſi magnifique. C'eſt un bon exercice à pied que celui d'aller voir le pont, & de venir rejoindre la voiture ſur le grand chemin, au pied de la montagne ſur laquelle eſt ſitué Narni. Le Ponte-rotto, qui appartenoit à la voie Flaminia, eſt ſur la Néra, qui ſe joint au Tibre. On ſuit une route délicieuſe dans la plaine, pour aller juſqu'à Terni, où nous arrivons à ſix heures du ſoir. On loge à la Poſte, tant bien que mal.

Le 2 Octobre.

ON prend à Terni une voiture de la Poſte, qui coûte un ſequin, pour aller voir la fameuſe Caſcade, & nous ſommes partis à cinq heures. C'eſt une route de cinq milles, dont deux environ juſqu'à la montagne. On arrive à Rémigna, gros bourg ſur la Néra, qui vient de la Caſcade, & paſſe ſous le pont de Narni. En montant,

les yeux s'arrêtent pour admirer la beauté du ſpectacle, & du pays que l'on découvre, éclairé par les premiers rayons du ſoleil. Le chemin eſt aſſez rude & difficile. On met pied à terre ſur le ſommet, & l'on marche un gros quart d'heure pour aller voir, à travers une maſſe de rochers qui ſemblent avoir été fendus exprès, le cours d'un torrent rapide, qui va tomber, un peu plus loin, dans le fond d'un vallon; cette élévation eſt de deux ou trois cens pieds. On deſcend enſuite, pour voir, de deux endroits différens, cette chûte, & la fumée de l'eau qui s'élève à la hauteur de la Caſcade. Le bruit empêche de s'entendre; mais on regarde avec plaiſir tout ce qu'on découvre au loin, & le vallon le mieux décoré par des vergers, & des jardins. Nous ſommes deſcendus à pied, & revenus à huit heures; car il faut au moins trois heures pour aller, pour obſerver, & revenir.

Partis de Terni à neuf heures, par un chemin beau, & agréable, on entre dans un vallon, & l'on monte pour aller à la *Stretura*, gorge de montagnes toujours vertes.

De la *Stretura* on monte encore, & l'on deſcend auſſi long-temps; mais du pied de la mon-

tagne à *Spolette*, le chemin, devenant commode, & uni, ne forme plus qu'une belle avenue d'une grande ville, où l'on voit en arrivant l'ancien Aquéduc des Romains, qui mérite d'être remarqué. Ce beau chemin continue de Spolette à la première Poste. Là, on met pied à terre, pour aller voir un ancien petit Temple, qu'on dit avoir été consacré à Diane. La façade en est bien conservée, & le fronton est orné de bas-reliefs, où l'on distingue des grappes de raisin. Il y a quatre colonnes de marbre au devant, dont deux ornées de feuillages (celles du milieu) & les deux autres cannelées. Les Capucins en ont fait une Eglise. On montre, auprès du Temple, la Fontaine de Diane, qui n'a rien de plus précieux qu'un eau pure pour les Voyageurs altérés.

Beau chemin jusqu'à *Foligno*, & dans la plaine. On voit ici les prés, & les vallons qu'arrose le Clitumne, rivière célébrée par Virgile. Properce parle aussi de ce fleuve, dont l'eau semble contribuer à la blancheur des bœufs qui s'y lavent.

Quà formosa suo Clitumnus flumina luco
Integit, & niveos abluit unda boves (1).

(1) Prop. Lib. II, El. XIX.

De Foligno à Maiſon-neuve, où nous arrivons pour coucher, à ſept heures du ſoir, on fait onze milles, preſque toujours ſur les montagnes ; le chemin eſt ſur le bord d'un précipice plus profond que ceux que nous avons vus ſur la montagne de Terni, & en cotoyant celles du vallon de la Stretura. Ces montagnes ſont toujours couvertes de bois, & de verdure. On trouve à mi-chemin une Caſcade aſſez belle, près d'une ville qu'on nous a nommée les *Quartière*. Ce torrent vient juſqu'à Maiſon-neuve, où le bruit ne nous empêchera pas de dormir ; car nous arrivons à la Poſte chez de bonnes gens, à la corne, qui eſt l'enſeigne de la maiſon, & dont on peut dire :

Cette corne n'eſt pas la corne d'abondance.

A côté des précipices, nous avons vu de nombreux troupeaux de brebis, & de moutons, preſque tous noirs ; en revanche, les chèvres ſont toutes blanches. Enfin, fatigués des ſecouſſes de cette route montagneuſe, & pénétrés par le froid humide, nous ſommes à couvert, & rendus à la couchée, où nous faiſons du feu au milieu d'un bois, & d'un vallon très-profond.

Le 3 Octobre.

NOUS sommes partis à cinq heures, très-contens des bonnes gens de la Poste. Monter & descendre, tourner autour des montagnes, avec un brouillard froid, & épais jusqu'à *Serravalle*, situé au fond d'un vallon étroit; par fois des paysages charmans, & les endroits les plus champêtres, voilà une partie de notre route. Même chemin jusqu'à *Valcimara*, & toujours des montagnes. De Valcimara à Tolentin, belle route, ainsi que de Tolentin à Macerata, ville située sur le sommet d'une haute montagne. La longue pente qui y conduit, est de treize milles; mais on est bien payé de la peine d'arriver à ce sommet par la beauté du spectacle que l'on découvre. De Macerata à la première Poste, très-belle chaussée; on croit rouler sur le plus beau chemin du Languedoc. La dernière Poste jusqu'à Lorette, est de onze milles. Le chemin est toujours beau, & bien entretenu; mais on a la plus rude montée à faire pour arriver à Recanati, belle, & grande ville, qui a des rues larges, & bien pavées, avec des figues excellentes. En sortant de la porte, on voit Lorette vis-à-vis, à gauche sur la montagne; & l'on a sous

les yeux un si beau pays, une promenade si attrayante, que, mettant pied à terre, on prend le bourdon, comme les pélerins, pour marcher & jouir. Cela nous a un peu retardés; mais par le temps le plus doux, & un beau clair de lune, nous arrivons à sept heures à Lorette, à la nouvelle Auberge Françoise, chez Cléri, à l'Enseigne du Corail. On y est si proprement, si agréablement, & si bien à tous égards, que, sans avoir besoin d'en faire la comparaison avec les mauvais gîtes qu'on a essuyés, on seroit tenté de faire une neuvaine à Lorette, où l'on croit être en pays de Cocagne.

Dimanche, 4 Octobre.

Ce matin, à huit heures, quittant avec peine un bon lit, où l'on dort bien après un excellent souper avec des merlans & des soles; &, qui plus est pour des Provençaux, avec de bonne huile, nous avons été à l'Eglise avec notre Hôte, & un Chanoine Franc-Comtois, qui, sur l'avis de notre arrivée, nous a prévenus obligeamment. Après avoir entendu dévotement une Messe un peu moins longue qu'une poste d'Italie, nous sommes entrés dans la sainte Case. Nous avons vu les anciens murs de briques, & de pierres de

la maison de Nazareth. Cette bâtisse ressemble assez à celle des anciens murs du pays; mais il faut bien que nous croyions tout ce qu'on croit dans le pays où nous sommes. Nous avons vu le trésor, où est la statue de la Vierge couverte de pierreries, avec des Anges, & des lampes dor; le lieu est très-étroit, & éclairé par des cierges. Les murs intérieurs, & ce qu'on appelle la cheminée de la Sainte Vierge, sont couverts de plaques d'argent doré, qui sont autant de tableaux votifs des Princes, & Seigneurs qui les premiers ont accrédité successivement cette dévotion, abandonnée ensuite aux habitans du pays, & au peuple voisin. Tel est le sort de toutes ces dévotions locales. Celle-ci est très-édifiante le Dimanche, où l'on voit tous les Confessionaux assiégés par des hommes, & des femmes des environs, qui ne connoissent que la Sainte Vierge, & n'entrent à l'Eglise, ou n'en sortent qu'un chapelet à la main. Notre Chanoine nous a dit que le Dimanche il y avoit ordinairement quatre mille Communians. La rétribution des Messes est considérable pour les Prêtres; mais ce qu'il y a de mieux dans cette Eglise, c'est qu'elle donne beaucoup aux pauvres, & aux pauvres étrangers.

On nous a conduit à la Sacristie, qui est grande. Le tableau du fond, qui est un Christ, & ceux qui ornent le plafond, sont de *Pomerancio*. On y voit une belle Sainte Famille de Raphaël, deux autres bons tableaux de l'Ecole Vénitienne, & dans les armoires qui en font le tour, beaucoup de vaisselles, de pierreries, & de bijoux précieux. Nous y avons remarqué, entr'autres, le Château de Vincennes, très-bien exécuté en argent: c'est un don du grand Condé en mémoire de sa prison. Ce qui m'a le plus frappé, c'est un grand morceau de mine d'émeraudes de la hauteur d'un pied, & de forme pyramidale, où l'on en voit un grand nombre, & de très-grosses. Elles sont attachées à la roche, & telles qu'on les trouve dans la mine. C'est un magnifique don d'un Roi d'Espagne: le pendant de ce morceau qu'on voit à gauche, est factice.

Nous sommes partis à 10 heures, ayant toujours un assez beau chemin, si ce n'est qu'il faut toujours monter & descendre, pour arriver à Ancône, où nous sommes arrivés à deux heures & demie, & sommes descendus à la Poste où on loge. Nous n'avons pas oublié, chemin faisant, que nous étions dans l'ancien *Picenum*, d'où Pompée sortit avec des troupes pour aller

joindre Sylla sous lequel il fit ses premières armes.

Après le dîner, nous avons rendu nos lettres, & nous n'avons rien eu de plus pressé que d'aller voir le port, & le nouveau Môle auquel on travaille, & qui sera très-beau, si l'on vient à bout de l'achever : car on y travaille lentement. On y voit le bel Arc de triomphe de Trajan, qui est de marbre blanc, & vis-à-vis un Arc moderne, bâti de pierres, & dans le goût de l'ancien ouvrage de *Van-Vitelli*. Nous nous sommes embarqués là sur la mer Adriatique, pour aller voir le Lazaret, bâti par le même Architecte. Il est sur la mer, & d'un dessin très-ingénieux. C'est un Pentagone, au milieu duquel est une grande cour ; les magasins, & les appartemens pour les passagers, qui règnent tout autour, sont propres & commodes. Au milieu de la cour, est une petite chapelle, ornée de colonnes, & percée de tant de fenêtres, que de toutes les parties de l'édifice, les gens enfermés dans cet enclos peuvent, sans sortir de chez eux, entendre la messe, & voir le Prêtre : commodité qui manque au Lazaret de Marseille. Mais le grand inconvénient de celui-ci, c'est que les magasins, où l'on dépose les marchandises

pour

pour les désinfecter, n'ont que des fenêtres très-étroites, & ne sont pas airés comme ceux de Marseille qui sont ouverts de tout côté.

Nous avons passé la soirée chez M. & Me. Renoti, à qui nous sommes adressés, & qui nous donnent à dîner demain; après quoi nous irons coucher à *Sinigaglia*.

Ancone est bâtie sur une hauteur, & ne paroît pas fort peuplée. Il y a quelques maisons de négocians solides, mais peu nombreux. On y fait le commerce des grains, & celui du Levant; la société y est triste, & divisée. La Noblesse ne se mêle point avec la bourgeoisie; elle voudroit même interdire à celle-ci les divertissemens, & le luxe qu'elle s'approprie exclusivement, & qu'elle ne peut souvent soutenir; ce qui produit à la fois, gêne, misère, ennui, & n'en rend pas le séjour agréable aux Etrangers.

LETTRE XIX.

A Césène, le 7 Octobre.

VOICI des vers que nous avons faits dans notre dernière route pour nous amuser, au souvenir de la Provence & de la Napoule.

ON VOIT l'étoile du matin :
Le postillon part, le char roule,
Et le temps lentement s'écoule
Pour l'impatient Pélerin,
Qui tourne autour de l'Apennin,
Et voudroit revoir la Napoule.
O séjour souvent regretté !
Temple de l'hospitalité,
Agréable & douce retraite !
De Rome, nous vous apportons,
Des indulgences, des pardons
Et des Chapelets de Lorette.
Mais quand viendra l'heureux moment
Où nous partirons plus gaiement
Des bords du *Var* que de Césène,
En chantant l'hymne du retour ?
Nous dirons : enfin ce beau jour
A la Napoule nous ramène.
Nous reverrons.... songes flatteurs !
Lorsque l'ennui nous assassine,
Dan. les déserts, dans les vapeurs,
Dans une auberge sans cuisine,
Au sommet d'une âpre colline.
Peignez-nous ces bords enchanteurs,
Où les Grâces cueillent des fleurs
Même auprès de l'algue marine ;
Où toutes les Grâces sont sœurs
De Chanterène, & de Pauline.

NOUS reprenons notre route : nous avons couché à Sinigaglia, où Mrs. Renoti, qui nous

avoient donné à dîner à Ancone, ont voulu nous donner à coucher, & à souper au Palais du Duc, vis-à-vis la forteresse. Les Négocians sont les maîtres de ce Palais qui appartient à la ferme des biens Ecclésiastiques qu'ils régissent. Ces biens appartenoient anciennement au Duc de Toscane. La Chambre Apostolique les a achetés pour 500 mille écus, & elle en retire 17 mille écus par an. Les produits sont en grains, & en légumes. Le facteur du fermier, qui en a plusieurs autres sous lui, & qui étoit prévenu, a reçu *nos Excellences* à la tête de sa famille. Il nous a donné un souper délicieux, sur-tout en poissons frais, avec de bon vin & de bonne huile, chose à noter & rare dans cette route ; les lits de l'hôte étoient excellens & propres. Outre cela, nous avons eu le plaisir d'entendre chanter une de ses filles, accompagnée de la Guittare. Ensuite est venu un bal, où les jeunes ouvriers dansoient avec les jeunes filles. Le maître lui-même a fait un effort en notre faveur, & a dansé supérieurement la Forlane. A minuit nous avons été réveillés par l'artillerie céleste, pluie & tonnerre ; mais comme au temps où Jupiter se contentoit de la nuit pour pleuvoir, tonner, &c. & laissoit Auguste dis-

poſer de la beauté du jour, le Ciel étant devenu ſerein, nous avons pris de grand matin triſtement congé de notre hôte, & nous ſommes partis à cinq heures. En ſortant de Sinigaglia, on trouve d'abord du ſable mouvant où l'on enfonce ; on roule enſuite plus aiſément ſur le terrein que la mer baigne. Le chemin eſt beau juſqu'à *Marotto*, premiere poſte, & auſſi beau de-là juſqu'à *Fano*, jolie ville ſur le bord de la mer. On fait ſur le bord de la mer, & dans l'eau un chemin aſſez long juſqu'à une pointe où l'on monte pour aller à *Peſaro*, autre jolie ville.

De-là, poſte & demie, & montée aſſez rude, mais beau chemin, pour aller à la Catolica.

Même route juſqu'à Rimini, belle ville où l'on voit un Arc de triomphe bâti par Tibère, & un ancien pont d'une belle conſtruction Romaine.

De Rimini à *Savignano*, beau pays & beau chemin; même route de Savignano à Céſène, où nous arrivons avant ſix heures, pour aller voir le nouveau Pont ſur le Sagio, qui eſt très-grand, mais à peine achevé, & bâti en briques. Entre Savignano & Céſène, nous avons

passé le Rubicon, sans nous en douter ou le reconnoître: car plusieurs petites rivières se disputent ce nom si fameux dans l'Histoire.

LETTRE XX.

A Bologne, le 8 Octobre.

A peine nous sortions des portes de Césène;
Nous suivions tous joyeux le chemin de la plaine;
Mais le foible Mallier tombe sous le brancard.
On relève, on soutient, le coursier & le Char:
Nous partons. . . .

TELS sont les petits accidens des voyages. On s'en console, en voyant toujours un beau pays bien cultivé, & beau chemin jusqu'à *Forli*, jolie ville.

Un postillon sonnant du cor, nous a menés de-là jusqu'à *Faenza*. Le chemin continue d'être beau jusqu'à *Imola*. Ces trois dernières villes sont agréables, bien pavées, bien bâties. On commence à y voir devant les maisons ces portiques soutenus par des colonnes, qui suivent l'alignement des rues, & sont si commodes à Bologne pour les piétons. Le postillon d'Imola nous a fait faire treize milles en moins de deux

heures avec un cheval qui n'a coûté que 17 ſequins, & qui en vaut cent. Ce cheval va tout ſeul toujours le même train, & ſemble infatigable.

Après avoir fait neuf autres milles, on trouve *S. Pierre del-Caſtello*, où l'on boit d'excellent vin rouge. Toujours belle route, pays agréable, & cultivé depuis S. Nicolas juſqu'à Bologne. Nous ſommes arrivés à temps dans cette belle ville, pour voir quelques tableaux voiſins de l'auberge des Pélerins, où nous ſommes logés très-commodément, & connoître les Beautés de la ville, qui étoient toutes en l'air pour aller voir la courſe des Barbes, & ont paſſé ſous nos fenêtres.

J'oubliois que nous avons rencontré en chemin la plus jolie Pélerine qu'il ſoit poſſible de voir : beauté de 19 à 20 ans, avec le plus beau teint du monde. Elle étoit miſe proprement, le chapeau ſur l'oreille, camail, & jupon de ſoie noir, le bourdon à la main, & toute ſeule dans une grande route. Cette agréable apparition nous a laiſſés dans l'embarras d'en trouver quelque explication ſatisfaiſante. Il eſt fâcheux en pareil cas de courir la poſte, & de n'avoir pu interroger la jeune perſonne,

qui a passé tout près de nous, marchant avec légèreté, & baissant modestement ses beaux yeux. Elle alloit du côté opposé au nôtre, & si c'étoit à Lorette, nous lui avons souhaité qu'elle pût être hébergée par des hôtes aussi courtois que notre hôte de Sinigaglia.

Bologne, situé au pied de l'Apennin, est une grande & belle ville, ayant au-dehors une promenade très-agréable, appellée *la Montagnole*, d'où l'on découvre la ville, & la campagne. Suivant le guide qui nous mène, cette ville contient 85 mille habitans. Il y avoit alors, qui plus est, quatre mille Jésuites réfugiés, Portugais, ou Espagnols. Ces surnuméraires étrangers ne contribuoient pas peu, disoit-il, à rendre le pain plus cher à Bologne; & cet homme, ainsi que bien d'autres sujets du Pape, ne faisoit pas à cet égard l'éloge du gouvernement Ecclésiastique.

Vendredi 9.

LA récolte de la Soie, & celle du Chanvre ont été mauvaises ici cette année, ainsi que la récolte du bled: ce qui est malheureux pour un Pays où l'on recueille beaucoup de soie & de chanvre; car on y sème alternativement du chanvre & du bled.

Le plus beau tableau de tous ceux qu'on voit à Bologne, & celui qu'on montre avec raison le dernier, tableau de la plus belle couleur, du plus grand éclat, d'une expression, & d'une vérité sensibles à tous ceux qui le voient, enfin le chef-d'œuvre du Guide, qu'on ne peut se lasser de voir, c'est un grand tableau représentant S. Pierre pleurant son péché, & consolé par un Apôtre. Il y a dans le même Palais un Christ en ivoire, très-beau morceau de *Jean de Bologne*, & deux portraits capitaux, Henri IV, & Gabrielle d'Estrées, de Rubens.

LETTRE XXI.

A Ferrare, le 11 Octobre.

PARTIS de Bologne à six heures, après la première Messe, avant de sortir de la ville nous avons été rudement versés sur le côté gauche, par la mal-adresse d'un vieux postillon. Beau chemin jusqu'à San-Giorgio, si la pluie ne l'avoit pas gâté, & qui l'est encore plus depuis S. George jusqu'à Cento, ville assez jolie, avant laquelle on passe le Reno dans une barque assez commode. Ce fleuve fait souvent bien du ravage sur le

territoire du Bolonois. De Cento à S. Charles, petit village où nous avons trouvé une fête champêtre : beau chemin, & plus agréable encore jusqu'à Ferrare où nous sommes arrivés à trois heures, à l'auberge de S. Marc. Ferrare est très-grande, & les rues sont belles, mais désertes ; on y compte à peine quinze mille ames. Le Juifs y sont riches & nombreux.

12 Octobre.

On n'ouvre dans cette saison la porte de Ferrare qu'à six heures, & avant six heures nous sommes sortis de notre auberge. Il a fallu partir avec deux chevaux, faute d'autres, pour faire trois postes de suite avec les mêmes chevaux, & par un chemin détestable (quand il a plu) qui dure depuis Ferrare jusqu'à la chaussée du Pô. Il faut d'abord passer ce fleuve, & ensuite l'Adige.

Le chemin est assez varié, parce que de temps en temps on suit, on quitte, on reprend les bords du fleuve. Nous avons vu le triste tableau des ravages causés par le débordement de l'Adige, des campagnes inondées, des maisons flottantes, &c.

13 Octobre.

Nous arrivons à Padoue, où nous ne nous arrêterons que le temps qu'il faut pour préparer notre embarquement pour Venise.

LETTRE XXII.

Venise, 20 Octobre.

Il faudroit avoir le pinceau de l'Albane, de Locatelli, & de Salvator Rosa pour peindre les bords de la Brenta, depuis Padoue, & principalement depuis le Dolo, tels qu'on les voit dans un beau jour qui les embellit encore. Je ne connois pas de route plus agréable. Du Dolo à Fucine il y a douze milles. Là on consigne sa chaise au prix de 25 sols par jour; on prend une gondole & une barque pour le bagage, qui l'une & l'autre coûtent 24 Paules. Il en coûte ensuite par accommodement dix à douze Paules au bateau de la gabelle ou Douane, & rien aux autres qui vous assiégent; puis dix à douze Paules d'étrenne aux bateliers, puis aux *Fachini*, ce qui ne finit pas. Enfin arrivés à Venise à trois heures à l'écu de France dans un bel appartement

pour mon fils & moi, il nous en coûte un sequin par jour, un demi sequin pour la gondole, & huit Paules par tête chaque repas.

Nous dînons tous les jours chez M. le Baron de Zukmantel, Ambassadeur de France, qui nous comble d'amitié, & nous fait la meilleure chère possible. Nous n'avons pas moins à nous louer de M. le marquis de Serpos à qui nous sommes adressés. Nous avons vu les casins des Sénateurs Gradenigo, & Morosini; & chez le premier, Madame Balbi qui est veuve, Madame Badouer, & d'autres Dames très-aimables. Les Sénateurs & les Patriciens ont tous l'opposé de la morgue, & de la hauteur de ceux de Gènes. Les principaux Négocians que j'ai vus sont le Juif Bonfil, & Bernardi, Vénitien; il n'y en a point de François.

Nous avons vu chez M. l'Ambassadeur M. *Nickols*, Gentilhomme Anglois très-instruit. Il nous a dit qu'on devoit imprimer un *Voyage d'Italie de M. Simons*, Anglois, qui sera très-exact; il s'est détourné pour aller à Cortone, & voir entre cette ville & Pérugia le fameux Lac de Thrasymène, où il a vérifié, Tite-Live à la main, la position des Romains, & celle d'Annibal. Il m'a appris que Cicéron, suivant

une de ses lettres à Atticus, où le fait est consigné, avoit plaidé pour la conservation de la Cascade de Terni, que les Rhétiates vouloient détruire, se plaignant qu'elle inondoit le terrein.

Le 22 Octobre.

NOUS venons de voir l'Arcenal si célèbre, qui est d'une vaste étendue. La salle d'armes, la fonderie, les chantiers, & sur-tout le Bucentaure, cette grosse & riche machine, qui sert au mariage annuel du Doge avec la mer Adriatique, ne doivent échapper à aucun voyageur. Il en coûte à la porte un sequin pour les Portiers, & le conducteur.

Le 23 Octobre.

HIER nous avons eu chez notre Ambassadeur Madame Durazzo, Ambassadrice de Vienne, & bonne compagnie à dîner; j'étois à côté du P. Boschowich. Ce savant Mathématicien est de la plus agréable société, & fait aisément des vers latins. J'ai copié ceux qu'il a faits à table pour Madame Durazzo, & quelques distiques (1)

---

(1) *Credideris vix esse bonam, si fœmina pulchra est;*
Fœmina pulchra sed est hic, tamen illa bona est.

qu'il avoit faits pour cette même Dame, si propre a inspirer des vers, & tout ce que la beauté, tout ce que les grâces inspirent d'agréable.

J'ai passé la soirée chez M. Gradenigo, dont je tiens l'Epitaphe de sa famille, qui est à l'Eglise de S. François. C'est le plus élégant Laconisme:

GRADENIGORUM
UBIQUE NOMEN, HIC CINERES.

J'étois auprès de Madame Balbi, qui seroit ma beauté, ma Syrène, si je restois plus longtemps à Venise. Elle nous a chanté avec la voix la plus douce, la plus séduisante, & avec toutes le grâces du chant, les plus jolies barcaroles (1);

Legatus negat esse bonam, mentitur at ille.
Mendacem quisnam dixerit esse? sed est.

IMITATION.

Belle & bonne à la fois! une femme! où voit-on
Cette rare beauté, cette femme accomplie?
Ce prodige est ici. Douce, aimable, & chérie,
Durazzo de Vénus mérite encor le nom.
Zuckmantel, en riant, le nie;
Mais mentiroit-il tout de bon,
Quand il voudroit mentir une fois en sa vie?

(1) Chansons composées pour les Gondoliers dans le Dialecte Vénitien, bien différent du patois que parle le petit peuple de Venise. Ce Dialecte paroît à bien des gens plus agréa-

puis des ariettes; ensuite elle a fait des contes charmans. Elle m'a promis de marier en France sa fille unique, si je lui trouve un époux qui lui soit assorti, & de s'y remarier elle-même, suivant son état; « mais si le cœur vient à choisir, » adieu l'étiquette, je le laisse faire ».

Du 24 Octobre.

NOUS avons dîné hier pour la dernière fois avec M. l'Ambassadeur; il nous a fait sentir, en le quittant, que les bonnes connoissances que l'on fait en voyage, coûtent cher par tous les regrets & la peine qui suivent la séparation. Il est encore plus dur de dire un éternel adieu aux personnes avec qui l'on voudroit vivre, & qu'on est forcé de laisser là. M. l'Ambassadeur vouloit nous donner force provisions; nous n'avons accepté que du pain françois, parce que celui de Venise & de la route n'est pas bon. Hier au soir, après nos malles faites, nous avons revu notre bon voisin Arlequin, au Théâtre de S. Luc (1), & nous sommes partis ce matin à

ble que le Toscan, dans la conversation, sur-tout dans la bouche des femmes. Il est vif, & n'a ni le traînant, ni le *mignard* de la phrase Toscane, ou Romaine.

(1) Il est assez plaisant, que, dans plusieurs villes d'Italie,

cinq heures dans une grande Barque, que M. de Serpos nous a procurée. Celle-ci emporte tout le bagage; la chambre est grande, & bien fermée; elle a quatre rameurs, qui sont toujours debout. Le prix fait est un demi-sequin, ou Philippe, qu'on donne tout entier, y compris les étrennes, quand on est aussi content que nous l'avons été. En une heure nous avons fait les cinq milles par eau, & il en faut presqu'autant à Fusine pour reprendre, & charger la voiture, faire mettre les chevaux, & partir. Passé Padoue, le chemin est moins beau; mais après la première poste, il est charmant jusqu'à Vicence. Nous y sommes arrivés à deux heures, & nous avons descendu à la porte du fameux Théâtre de Palladio, qui paroît avoir exactement imité ceux des anciens; aussi cette bonne imitation fait-elle le plus grand plaisir. Nous avons encore vu dans la grande place tout ce qui reste de plus remarquable à Vicence de ce célèbre Architecte.

---

les théâtres soient sous la dénomination de quelque Saint. Il l'est encore plus, qu'à Rome, pendant le Carnaval, il y ait à l'entrée de tous les petits Théâtres à *Parades*, une image de la *Madonna*, devant laquelle brûle une lampe.

LETTRE XXIII.

A Vérone, le 25 Octobre.

L'AUBERGE del Capello à Vicence est très-bonne. Nous en sommes partis après la messe à la pointe du jour. Nous sommes arrivés ici à onze heures, par le plus beau chemin du monde.

Nous avons vu d'abord dans l'Eglise de S. Georges au Maître-Autel, un beau tableau de Paul Véronèse, que M. Cochin a bien décrit, ainsi qu'un Saint Barnabé donnant sa bénédiction aux malades. Ce tableau nous a plus frappés encore que le premier. Il est surprenant que M. Cochin n'ait pas fait mention dans cette Eglise d'un ancien tableau d'*Olibri*, Peintre Véronois, qui est à gauche. Les têtes, sur-tout celles des trois Anges qu'on voit dans la partie inférieure, sont de la plus grande beauté. Ces tableaux sont frappants par la fraîcheur, & le précieux du coloris; mais les figures sont d'un mauvais dessin. Il y a sur la porte de l'Eglise un tableau du Tintoret, qui est le Baptême de S. Jean, & un autre à droite, ouvrage d'un jeune homme de dix-huit ans, qui étoit élève de

de Paul Véronèse, & qui fut, dit-on, empoisonné.

Nous avons vu ensuite les Casemates, où l'on admire la voûte en brique, & le pilier qui la soutient avec un poids immense. Delà nous avons été au Palais Gherardini, où l'on voit plusieurs beaux tableaux d'Alexandre Véronèse, & entr'autres, la Samaritaine; une Madelène couchée, & pleurant dans le désert, avec une grande expression de douleur; puis l'adoration des Rois, grand & beau tableau; celui de Loth & ses filles, qui nous a fait le plus d'impression, & qu'on dit être du Guerchin; enfin Suzanne & les deux Vieillards, qu'on prétend du Guide.

De la Cathédrale nous avons été au Cirque, que nous avons parcouru. C'est de tous les anciens monumens de ce genre le mieux conservé dans l'intérieur; car on voit bien l'arène qui est de forme ovale, avec 45 gradins autour, qui pourroient contenir plus de 22 mille personnes, & qui en ont contenu 50 mille fort pressées, dans les fêtes (1) que le Marquis Maffei fit donner à l'Empereur à son passage. Cet amphithéâtre est, après le Colisée de Rome, le mo-

(1) Elles consistoient principalement en combats de taureaux.

nument le plus curieux en ce genre. Aussi Vérone n'a pas moins d'attraits pour les voyageurs, par tout ce qu'on voit dans l'intérieur de la ville, que par sa situation, & la beauté de ses dehors. Les étrangers y sont très-bien logés à l'auberge *des deux Tours*. Nous en partirons avant le jour pour tâcher d'aller coucher à Bergame.

LETTRE XXIV.

A Milan, le 27 Octobre.

Au lieu d'une poste & demie, nous en avons fait deux en partant de la couchée, parce qu'on vouloit abréger & ne pas passer à Bergame, & nous sommes partis une heure avant le jour. Affreux chemin sur les pierres pendant une heure. Arrivés à une poste isolée, on nous a menés cependant à Bergame par un assez beau chemin. Bergame est une grande Ville, sur une hauteur, d'où l'on voit les Alpes. Le chemin ensuite est beau, & agréablement varié jusqu'à Milan, où nous n'arrivons qu'à trois heures, parce que nous nous sommes arrêtés à la Canonique, à la maison de campagne de Madame la

Comteſſe de Vignola, réſidente de Veniſe, qui nous a donné des recommandations pour Milan, & la clef de ſa loge pour voir l'Opéra.

Le 2 Novembre.

NOUS avons vu l'Hôpital, qui a une vaſte & belle cour entourée d'un portique ſoutenu par des colonnes ; mais les Salles des malades ne ſont pas aſſez percées pour empêcher l'effet du mauvais air. Cet Hôpital eſt très-riche des dons qu'on lui a faits.

L'Egliſe de S. Ambroiſe eſt célèbre tant par ſon antiquité que par ſes portes, qui furent fermées à l'Empereur Théodoſe. Le Couvent eſt vaſte, & très-beau. On m'a montré dans le jardin l'endroit où S. Auguſtin ſe convertit, & eut la viſion de l'Ange ; on y a bâti une Chapelle, à laquelle on a grande dévotion.

La belle Egliſe de S. Alexandre des Barnabites, eſt riche par les pierres précieuſes qui couvrent le Maître-Autel, & la Chaire.

Il faut encore voir celle des Jéſuites ; la Bourſe, ou Place des marchands, & l'Hôtel-de-Ville.

Milan, le 12 Novembre.

J'AI été arrêté jusqu'à présent ici par la maladie de mon fils, attaqué d'une fièvre aiguë & violente; mais depuis trois jours j'ai la satisfaction de le voir hors de danger.

Ce matin, à ma promenade solitaire, le long d'un ruisseau, j'ai trouvé sous mes pas un petit ruban, avec une Croix d'or. Où est, disois-je, la malheureuse qui l'a perdue ? La malheureuse a paru. C'étoit une petite fille, jolie comme l'Amour, & pleurant comme l'Amour piqué par une Abeille. J'ai rimé cette petite aventure, comme pour être chantée dans le pays de la musique.

LA BELLE PLEUREUSE (1).

Et qu'avez-vous, ma belle enfant,
Qui peut causer votre tourment,
Et les pleurs qu'on vous voit répandre ?
« De ce ruisseau je suis le bord ;
» J'ai beau chercher ma... ma Croix d'or »...
Je la tenois pour la lui rendre.

---

(1) *Mollissima corda*
Humano generi dare se natura fatetur,
Quæ lacrymas dedit ; hæc nostri pars optima sensûs.
Juv. Sat. XV. Lib. V.

O moment de la volupté !
Moment heureux, & plein de charmes ;
Où, joyeux, épris, enchanté,
J'ai vu sourire la Beauté,
Voyant couler encor ses larmes !

Lacrymæque decoræ. Virg. L. 5. v. 371.

Dès que mon fils a été hors de danger, j'ai été passer une heure à l'Opéra. La Salle est grande, & décorée de bon goût, les loges sont aussi très-ornées, & la musique de l'Opéra bouffon attrayante. On ne peut que se louer à Milan de l'accueil qu'on y fait aux étrangers. Ils passent, de leur aveu, pour aimer la bonne chère autant que la bonne musique. On ne compte dans cette grande Ville que 120 à 130 mille ames. Je serois fâché de partir avec le regret de n'avoir pas rendu mon hommage à M. le Comte de Firmian, qui en fait si bien les honneurs, & dont les étrangers parlent tous avec autant d'admiration que de reconnoissance. Il a fallu me résoudre encore à faire le sacrifice de Turin, malgré la satisfaction que j'aurois eue d'être présenté à M. le Baron de Choiseul. J'ai envoyé à ce Ministre les lettres que j'avois pour lui, avec une fidelle expression de tous mes regrets.

Milan, le 16 Novembre.

Le Lazaret, qui eſt hors de la ville, a été bâti à l'occaſion de la peſte de Milan.

L'Hôpital eſt un vaſte & beau bâtiment, riche en héritages, & en revenus. On y voit de très-ingénieuſes machines, pour piler les drogues, & faire l'huile d'amandes douces, inventées par un Prêtre. On va voir enſuite le beau cimetière à l'uſage de cet Hôpital; il devroit y en avoir de ſemblables à toutes les portes des Villes pour inhumer les habitans, & délivrer nos Temples de l'infection des cadavres, qu'on y entaſſe ſans ceſſe. La machine pour exprimer l'huile d'amandes, en fait 40 pintes en une heure; celle des poudres fait aller en même temps le tamis qui eſt au-deſſus; celle qui broie le corail, & les perles eſt la plus ingénieuſe des trois. C'eſt une manivelle, & des roues qui font aller les pilons, pour la poudre & les rouleaux.

Nous avons vu la Cathédrale, la Chapelle ſouterreine de S. Charles, Chapelle très-riche, dont le tombeau eſt encore enrichi de pluſieurs pièces de cryſtal de roche, & où l'on voit le corps du ſaint Evêque, chargé de diamans, & d'autres dons qu'on lui a faits. A la vue de tant

de richesses accumulées, je gémissois de voir autour de cette Chapelle une foule de pauvres qui sembloient demander à S. Charles le prix de ces ornemens inutiles, dont ce bienfaiteur, s'il vivoit, se dépouilleroit volontiers pour eux. Cependant il y a ici plusieurs Œuvres pies, qui concourent au soulagement de tous les besoins de l'humanité.

Nous avons aussi vu l'Opéra bouffon, ou *la Locanda*, dans la loge de M. le Résident de Venise : excellente musique, & bien exécutée.

A Tortone, le 18 Novembre.

NOUS sommes partis ce matin à cinq heures avec une pluie abondante, comptant aller coucher à Novi. Nous avons pris quatre chevaux, à cause des mauvais chemins, & pour aller plus vîte. A Voghère, on nous a dit qu'il y avoit un torrent qu'on ne pouvoit pas passer; mais que, si au lieu d'une poste, nous voulions en faire deux, & un détour par un chemin étroit, pour lequel il nous falloit quatre chevaux, nous pourrions aller. L'envie de poursuivre notre route, ne nous a pas permis de balancer; mais nous ne connoissions pas ce maudit détour, au moyen duquel on évite le

torrent, en gagnant un pont à l'entrée d'un village. Nous avons donc fait neuf milles dans un chemin étroit, affreux, inondé, où les chevaux enfonçoient jusqu'au ventre, où nous avons pensé vingt fois être versés dans le ruisseau large & profond, qui bordoit le chemin, obligés souvent de mettre pied à terre, & de nous faire porter par un des postillons pour passer l'eau. Enfin après bien du temps, bien des soupirs, des cris de frayeur, & des peines infinies, nous avons regagné la grande route, où nous avons bien trotté pour arriver à Tortone. Mais nouvel obstacle encore : la *Scrivia*, qui est à trois milles d'ici, est tellement gonflée que des Paysans s'y sont noyés; & comme on la passe ordinairement à gué, nous voilà malheureusement arrêtés, malgré le beau temps (car le Ciel est redevenu serein) jusqu'à ce que le passage soit libre. Ainsi nous voyons, comme Moyse, la terre promise de Gènes, sans pouvoir y entrer, & nous ne voudrions pas risquer encore une fois de nous engager dans de périlleuses traverses.

A Novi, le 19 Novembre.

NOUS avons passé hier une cruelle journée dans une mauvaise auberge, appellée *la Cou-*

ronne, quoiqu'en y entrant on soit averti que M. le Prince de Lambesc y a logé. Du moins, en voyant les étoiles, nous espérions du beau temps pour le lendemain ; mais après minuit nous avons entendu tomber des torrens de pluie. Cependant sur l'avis qu'on pourroit passer la *Scrivia*, nous sommes partis à plus de sept heures avec trois bons chevaux, & deux bons postillons. A l'approche de cette rivière, le chemin qui conduit à la barque étoit impraticable ; il a fallu abattre des arbres, pour en faire un nouveau ; enfin nous avons passé heureusement, tandis que la rivière, grossissant à vue d'œil, menaçoit le terrein qu'elle inonde. La pluie toujours aussi forte, nous a repris en sortant de la barque ; nous sommes venus avec cette pluie, & par un beau chemin couvert d'eau, à Novi, où contre notre attente nous sommes encore arrêtés par un torrent qui coule à une poste d'ici, & qu'on ne peut passer à gué, un homme à cheval s'y étant noyé hier.

A Hortagio, même jour, à cinq heures du soir.

NOUS sommes partis de Novi à une heure après midi, lorsque nous y pensions le moins, avec quatre bons chevaux, & l'espoir de passer

la *Scrivia*, quoique fort grosse & rapide; mais toujours la pluie, & brouillard épais dans les montagnes que nous avons traversées. Nous n'avons pas cessé d'aller au trot, & au passage de la rivière, des hommes sont entrés dans l'eau jusqu'à la ceinture. Enfin nous sommes arrivés ici à 4 heures avec la pluie qui nous poursuit constamment, & toujours avec la même force.

LETTRE XXV.

A Campo Marone, le 20 Novembre, à 10 heures.

Nous avons eu à la couchée bon feu & bons lits, mais nous avons été réveillés par un déluge, & des torrens effroyables; l'orage a duré jusqu'à quatre heures. Nous sommes partis à sept avec quatre chevaux, par un brouillard épais, & nous sommes entrés dans le vallon qui conduit à la Bocchette. On le trouve vis-à-vis d'une haute montagne couverte de bois, & de verdure, au pied de laquelle passe un torrent, grossi par des chûtes d'eau qui viennent du chemin, & des rochers opposés. Ces impétueuses cascades causent je ne sais quelle terreur

religieuſe ou reſpectueuſe, telle qu'on en éprouve au pied du trône ſur lequel un ſouverain puiſſant eſt aſſis avec la pompe, & la majeſté la plus impoſante.

Nous pouvons parler du *Torrente in via*, car il nous ſuit & nous arrête encore; en ſorte que nous attendons qu'il nous ſoit permis de paſſer & repaſſer ſans danger, à l'aide de quatre hommes & de quatre chevaux, la *Polſevera*, qui ſerpente dans la route que nous avons à faire à Gènes. Nous avons eu dans les montagnes les vues les plus pittoreſques & les plus piquantes. Mais après un brouillard épais, & une pluie froide qu'il a fallu encore eſſuyer ſur la hauteur, le Soleil a paru, & nous a fait treſſaillir de joie. Que de traverſes & d'inquiétudes pour aller de Milan à Gènes dans cette ſaiſon! Le livre indique douze poſtes & demie, & nous en paſſons plus de 24, ſoit par les détours, ſoit pour les chevaux qu'il faut néceſſairement doubler. Ainſi j'arrive *ſicut*

Vacuus coram Latrone viator;

qui arrive en chantant, ſuivant Juvénal.



LETTRE XXVI.

A Gènes, le 21 Novembre.

IL n'a pas plu heureusement la nuit dernière; & nous sommes partis à sept heures & demie sur l'assurance qu'on pouvoit risquer le passage. En effet, à peine est-on en chemin, qu'on entre dans ce torrent de la Polsevera; on le passe & repasse au moins vingt fois, & dans des endroits profonds & dangereux. Un homme avec un bâton marchoit devant pour sonder le gué, & marquoit la route; deux autres soutenoient la voiture, à laquelle nous avions quatre chevaux. Nous avons fait ainsi huit milles, qui sont très-longs. Enfin on est sorti de l'eau pour entrer dans un chemin étroit, où deux voitures ne peuvent passer de front, & il y a trois milles à faire jusqu'à Gènes, où nous sommes arrivés à dix heures, très-contens d'y être, & de pouvoir dire, *casus superavimus omnes.*

M. le Duc de Penthièvre, de son aveu, doit la vie à M. *Regni*, notre Consul, qui pendant trois jours empêcha ce Prince de partir de Gènes. Le quatrième, M. Regni voulut le précéder dans

ſa voiture ; il eut bien de la peine à paſſer un endroit où le torrent étoit profond. Le Prince, qui venoit enſuite, eut de l'eau juſqu'aux genoux, ſon carroſſe ne put avancer, & des hommes l'enlevèrent ſur leurs épaules. Il avoit voulu cependant partir dès la veille, & il apprit que la veille il y avoit quatre pieds d'eau de plus. « J'aurois donc, diſoit-il, péri hier ici ſans » M. Regni, qui m'a arrêté malgré les dépu-» tés du Sénat qui m'aſſuroient que je pouvois » partir ».

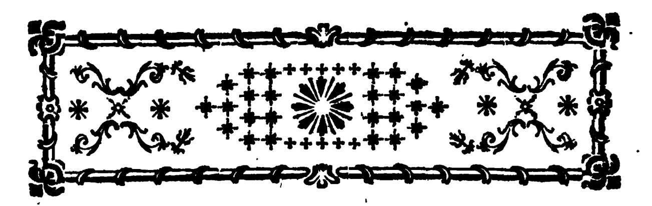
Laudabunt alii claram Rhodon, &c.

J'ai vanté le ſéjour de la Grèce & de Mitylène, les bords de l'Hèbre, du Simoïs, & de l'Eurotas, mais je dirai à ceux qui veulent voyager, & qui n'ont vu ni la Grèce, ni l'Italie :

Italiam, Italiam . . . . .

Virg.





LE
BON VIEUX TEMPS.

Damnosa quid non imminuit dies? Hor. Od.

NOUS aimons à citer le bon vieux Temps; beaucoup d'autres en ont parlé avant nous, & comme nous, sans l'avoir vu. N'y croiroit-on que sur parole?

Essayons sur ce point de découvrir, ou de définir ce qui a été, pour apprécier ce qui n'est plus, cet ancien temps que nous regrettons souvent, comme on regrette le temps perdu, ou les beaux jours de la jeunesse (1); enfin cet heureux temps dont chaque génération fait successivement honneur à celle qui l'a précédée.

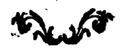
(1) *Miser Catulle. . . . . .*
Fulsêre verè candidi tibi soles.
Cat.

On ne se plaint guères du présent qu'on laisse pourtant échapper, sans vouloir jouir de l'avenir par l'espérance, & du passé par le souvenir: tel est le songe de la vie. Lorsque nous courons après le bonheur, sans l'atteindre, l'imagination qui le poursuit nous console en le plaçant derrière nous; mais nous écoutons aussi ce qu'on nous dit du bon vieux Temps. Nous le regrettons d'abord sur la foi d'autrui, ensuite par habitude, peut-être enfin par complaisance, & pour ne pas contredire la vieillesse crédule, qui ne cesse de nous le vanter.

A-t-il donc réellement existé tel qu'on nous le représente?

Peut-il même exister tel qu'on l'imagine?

Cette discussion peut paroître peu importante, ou peu utile. Si je vais combattre, & détruire une erreur, cette erreur est une chimère douce & agréable. Que gagnerons-nous en la perdant? nous y gagnerons une vérité de plus, &, j'ose le promettre, une vérité nécessaire à notre bonheur.



PREMIERE PARTIE.

Il sera toujours aisé de distinguer ce qui doit nous instruire, de ce qui n'est fait que pour nous amuser, je veux dire la vérité historique, & les fictions ingénieuses.

Ainsi le bel âge du monde (1), ce délicieux Age d'or, les fleuves de nectar & de lait, le miel qui découloit des chênes, (2) sont dans la même classe, où l'on a placé le Phénix, auquel les Romains éclairés ne croyoient pas plus que nous, même après avoir vu celui qu'on leur montroit, (3) & les cygnes qui, suivant un ancien

(1) *Vere natus orbis est.*

Pervig. Ven:

(2) *Aurea prima sata est ætas, quæ vindice nullo,*
Sponte suâ, sine lege, fidem, rectumque colebat.

. . . .

Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant:
Flavaque de viridi stillabant ilice mella.

Ovide Métam. L. I. v. 125.

(3) *Cornelius Valerianus Phœnicem devolavisse in Ægyptum tradidit. Allatus est & in urbem Claudii principis censurâ, anno 800; quod actis testatum est, sed quem falsum esse nemo dubitavit.*

Plin. L. 10. C. 1.

ancien Académicien (1), ne chantent aujourd'hui si mal, que parce qu'ils n'ont jamais bien chanté. L'Imagination des Poètes, toujours féconde en images qu'elle embellit, a fait tous les frais du riant tableau de l'Age d'or, & du riche tableau des Champs Elysées.

Mais après le temps fabuleux, vient sans doute ce bon vieux Temps que Marot a décrit si naïvement (2), & que chaque nation; disons plus, que chaque famille même s'approprie, comme l'âge heureux de l'enfance, de la candeur, & de la naïve simplicité. Ajoutons que parmi nous, un homme vrai, sobre, simple, & sans faste, sera toujours, comme il l'étoit anciennement, un homme du bon vieux Temps, *antiquis moribus*.

Des Auteurs graves, comme Tacite & Sénèque (3) ont répété ce que les Poètes avoient

(1) M. Morin. *Mém. de l'Académie des Inscriptions.*

(2) Au bon vieux Temps, un train d'amour régnoit, &c.

(3) *Vetustissimi homines, nullâ adhuc malâ libidine, sine probro, scelere . . . agebant.*

Tacit. Ann. L. III. art. 26.

Quid hominum illo genere felicius? in commune rerum natura fruebantur. Sufficiebat illa ut parens in tutelam omnium . . . . ignorantiâ rerum innocentes erant; multùm enim interest, utrùm peccare aliquis nolit, an nesciat.

Senec. Epist. XC. p. 396, 397.

dit; mais, & l'Historien, & le Philosophe n'ont fait qu'adopter sans examen l'opinion reçue. En effet l'éloge du vieux Temps, à mesure que les hommes acquièrent des connoissances, & des lumières, est cet éloge de nos Pères que le sentiment nous dicte. Nous sommes forcés ensuite d'avouer, que ceux qui ont eu moins de besoins que nous, n'en ont été que plus heureux. Nos ayeux, disons-nous, avoient encore une simplicité agreste; ils ne connoissoient ni l'usage des richesses, ni la perfection des Arts.

Les anciens n'étoient cependant pas d'accord entr'eux sur ce point, & pour le prouver, je reviendrai sur un article de Plutarque, que j'ai cité en parlant des danses. Ce morceau, traduit par Boulanger (Antiquité dévoilée, T. I, p. 236) est encore plus agréable & plus touchant dans la Traduction d'Amiot. Plutarque introduit un homme du premier âge qui nous dit :

« O que vous êtes heureux, & bien aimés des Dieux, » vous qui vivez maintenant! De quelle affluence de biens vous » jouissez! Combien de fruits vous produit la terre, combien » vous en vendangez! Vous pouvez vivre en toutes délices » sans vous souiller les mains.... De notre temps la terre » sauvage étoit couverte de forêts stériles, elle ne produi» soit nuls bons fruits, il n'y avoit instruments quelconques » pour labourer. On ne semoit rien, & quand les hommes » avoient pu trouver du gland, ils en dansoient de joie autour » du chêne ».

Œuv. de Plut. p. 274. T. I. in-folio.

Simplicitas rudis ante fuit, nunc aurea Roma est (1).

En remontant à la ſource de l'Hiſtoire, & de la Fable, nous trouverons que le bon vieux Temps qu'on nous vante, & le fabuleux Age d'or ne ſont qu'un. Le Philoſophe, l'Hiſtorien, & le Poète ont également adopté cette tradition, parce qu'elle devenoit un ſujet d'inſtruction: en ce que, pour eſſayer de rendre les hommes meilleurs, on leur faiſoit l'éloge de ceux qui n'étoient plus. On n'a pas attendu les Règnes de Tibère & de Néron, pour regretter celui de Saturne (2); on a toujours vanté les hommes, comme les Héros de l'ancien temps.

Trouverons-nous l'heureux temps que nous cherchons dans l'état de nature parmi des hommes ignorants, groſſiers, & ſauvages? Voudrions-nous vivre, où avoir vécu comme ces êtres iſolés, errans, abandonnés à eux-mêmes, toujours fuyant leurs ſemblables, vivant comme les animaux, & pour tout dire,

ut priſca gens mortalium?

(1) *Ovid. de arte amandi.*

(2) *Quàm bene Saturno vivebant rege, priuſquàm*
Tellus in longas eſt patefacta vias. Tib. El.
Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat.
Virg. Georg. L. II.

nous vantons, comme je l'ai obſervé, le bonheur de nos ayeux qui ne connoiſſoient ni notre luxe, ni notre opulence ; mais ſouvenons-nous qu'on auroit pu dire aux anciens Romains, ce qu'Horace diſoit à ſes contemporains (1), & ce qu'Aratus avoit déja dit aux Grecs (2).

« Nous ſommes plus dépravés que nos pè-
» res qui diſoient la même choſe de nos ayeux ;
» & la génération qui ſuivra la nôtre, ſera *plus*
» *vicieuſe encore* ». Ainſi le ſiècle où nous vivons, tout corrompu qu'il eſt, ſera le bon vieux Temps pour nos neveux, & pour une poſtérité reculée.

Mais ouvrons les Annales du monde ; cherchons le lieu & l'époque où l'on a vu des mœurs pures, & l'antique ſimplicité. Nous trouverons parmi tous les hommes, les vices & les paſſions dont ils ont toujours été les jouets ou les victimes (3).

---

(1) *Ætas parentum pejor avis.*

(2) *Οιῆν χρύσειοι πατερες γηνέην ἐλίποντο χειροτέρην, ὑμεῖς δε κακώτερα τεξείεσθε.*

Αρατ : φαινομι ;

V. 123. 124.

(3) M. de Rochefort, juſte admirateur des temps héroïques des Grecs, dont il fait un ſi riche tableau, les diſtingue bien des temps fabuleux, & trouve dans cet heureux temps les

(1) Le berceau du monde est souillé par des crimes ; l'histoire des Patriarches n'en est pas exempte, & dans celle qui la suit, combien de fois ne faut-il pas détourner les yeux à la vue de la corruption des mœurs, de la nature outragée, de la sainte hospitalité violée par les

---

grands crimes toujours à côté des grandes vertus. *Mém. de l'Acad.* t. 36. p. 399.

(1) Les Livres saints nous présentent l'homme tel qu'il étoit sortant des mains de la nature, craignant Dieu, & l'oubliant ensuite ; ici trop prompt à se livrer aux excès qui l'abrutissent, là, conservant encore cette simplicité, cette innocence sans art qui contrastent avec ce que nous donne l'éducation la plus soignée. Admirons cette candeur, & le langage naïf de la nature dans le tableau suivant qui paroît appartenir au bon vieux temps, & que nous retrouverions dans ce peuple agreste, éloigné des villes, où l'on est plus maniéré par l'usage, & les leçons de la société.

Othoniel ayant épousé Axa qui fut le prix de sa valeur, dit à sa femme : Croyez-moi, demandez à Caleb votre père un champ meilleur, & plus fertile que celui qu'on nous a donné. Axa y consentit. Ils étoient alors en chemin. Mais comment s'y prit-elle pour faire cette demande ? Axa, montée sur son âne, s'approcha de Caleb, & à portée d'être entendue, en regardant son père elle soupira. Caleb lui dit : Ma fille, qu'avez-vous ? Alors elle demanda, & elle obtint.

Suspiravit ut sedebat in asino, cui Caleb : quid habes ? At illa respondit, da mihi, &c.

Josué, Cap. 15. v.

excès les plus odieux (1). On y voit le Tout-Puissant toujours armé pour punir la licence, & les désordres des tribus de ce peuple choisi, appellé *le Peuple de Dieu.* O mœurs ! ô temps ! celui dont je parle, pour être assurément le vieux, n'est point pour cela le bon temps, loin d'être le meilleur possible.

Ne seroit-ce donc pas plutôt celui où les peuples étoient plus civilisés ; où deux frères Sydoniens refusent la couronne qui leur est offerte de la part d'Alexandre, pour la donner au sage Abdolonyme qui dans son jardin vivoit de son travail (2) ? Quoi qu'il en soit, dans tous les temps, & chez tous les peuples du monde, on a vu des hommes justes & vertueux ; comme on y a vu des scélérats & des monstres insulter aux mœurs publiques, dont la pureté, parmi nous, est évidemment altérée.

Je cherche cette nation privilégiée dont l'enfance, ou les progrès nous retracent l'image

---

(1) Le Lévite d'Ephraïm, Jud. 19. v. 22.

(2) Il répondit au Roi qui lui demandoit avec étonnement, comment étant du sang Royal, il avoit pu supporter la pauvreté ? *Nihil habenti, nihil defuit.* Q. Curce, L. . . . C. 1. rien ne manque en effet à celui qui n'a rien, mais qui travaille ; & tel est le sort que s'assurent ceux qui, dans nos Communautés Religieuses, font vœu de pauvreté.

du bonheur que les hommes peuvent se promettre, & doivent regretter, après l'avoir connu. Jugeons-en par la nôtre.

Quel temps regretterons-nous par préférence ? Sera-ce l'heureux temps,

Où nos Rois s'honoroient du nom de Fainéants ? *Boil.*

Sera-ce plutôt celui où les François, sortis comme un essaim des forêts de la Germanie, subissent le joug du Conquérant des Gaules, leur premier Roi ? Sous ses enfants, ils sont en proie aux guerres intestines. Ils gémissent sous l'oppression jusqu'au huitième siècle, où un grand-homme règne sous le nom de Charlemagne, & forme un très-puissant Empire. Ce vaste Empire décheoit bientôt sous un Prince foible; il est démembré par ses successeurs parricides, & sanguinaires. Les Peuples, malheureux sous les Tyrans du Gouvernement féodal, ne recouvrent leur liberté que quand leur Souverain redevient maître, & rentre dans ses droits. Tels furent les règnes de Philippe Auguste, & de Saint Louis; & quelle longue suite de divisions, de guerres, de calamités, jusqu'à ce qu'excitées par de nouveaux troubles, les guerres de religion commencent ! Le Gouvernement féodal détruit, d'au-

tres convulsions agitent & désolent la France. Henri IV est assassiné au milieu d'un Peuple qu'il veut rendre heureux, & qui adore son maître. Où est le bon vieux temps de notre histoire, si nous ne le trouvons pas sous le règne d'un bon Prince? Et qui de nous pourroit le regretter aujourd'hui?

Traversons les mers, allons après le fameux Colomb dans le nouveau monde.

C'est là qu'il est permis de regretter le bon vieux Temps, & les premières années du seizième siècle, à ces Américains qui se souviennent de la Nation avide & barbare qui enfonçoit le poignard dans le cœur de leurs ancêtres empressés à l'accueillir (1) : lorsque ces Conquérans féroces, avec des armes inconnues aux Indiens étonnés de leur apparition, faisoient, pour les anéantir, disparoître des millions d'hommes, & changeoient en peu de temps un grand royaume en une vaste solitude.

---

(1) Ce Peuple, dit *las Casas*, étoit simple & doux dans ses mœurs, ne connoissant ni la haine ni l'artifice. Il évalue à douze millions d'hommes ce que les Espagnols ont massacré pendant 40 ans. Ils troquèrent, dit-il, 50 ou 100 jeunes filles pour une mesure d'huile ou de vin; un jeune Prince du pays pour un fromage; 100 personnes de marque pour un cheval, &c. *Voyages des Espagnols dans les Indes*. P. 8. n. 80.

De nouveaux Colons, après eux, y ont porté des mœurs plus douces. Le tableau de la Pensilvanie, s'il n'est pas flatté, pourroit nous offrir ce que nous cherchons, & nous montrer dans le pays du despotisme, ou de l'esclavage, la pépinière de ces hommes qui se vantent d'être indépendans & heureux ; mais cette société d'hommes libres a tout sacrifié à la paix, & à l'indolence, jusqu'à sa propre conservation. Ce peuple doux, & non amolli, n'est qu'un troupeau réuni sans forces, qui dans un excès de foiblesse religieuse ou pusillanime, n'est guères plus propre à se défendre, que l'étoit autrefois le peuple le plus voluptueux du monde (1). Ajoutons que ces hommes rares dégénèrent comme les animaux & les plantes; qu'ils regrettent, comme tous les autres, le temps passé : ce temps où la première ferveur allume cette ardeur vive & générale pour le bien, que le temps, & l'inconstance naturelle des hommes doivent affoiblir, & même éteindre à la longue.

Nous voyons avec étonnement dans l'histoire de nos découvertes autour du globe, que dans

(1) Les Sybarites.

le climat le plus doux (1), quoique sous le ciel de la Zone Torride, un pays toujours couvert de fruits, & de fleurs qui parfument l'air qu'on y respire, est habité par des hommes atroces, & sanguinaires, asservis au joug du despotisme le plus cruel. Sous le gouvernement le plus sage & le plus éclairé de l'Asie, dans cette ancienne Patrie de l'industrie & des arts, où dans un jour solemnel le Souverain, mettant le premier la main à la charrue, ouvre majestueusement la terre, en se montrant à la tête d'un peuple agricole, industrieux, & sobre, nous verrons un peuple nombreux, & hors d'état de se défendre, qui allume forcément la guerre civile, devenue un mal nécessaire pour le soulager, lorsqu'une disette imprévue le rend la victime de sa propre fécondité.

---

(1) A Malaca. *Histoire Philosophique des Indes*. T. I, p. 90. Voyez ce qu'on y dit encore de Visapour dans le Bengale, p. 5.

Les Otahitiens nouvellement découverts, offrent une isle agréable, un peuple doux & heureux en apparence, mais sacrifiant en public, & sans pudeur à Vénus; ainsi qu'une société d'hommes qui ont les femmes en commun, & égorgent sans pitié tous les enfans qui proviennent de cette odieuse communauté. *Voyage de Banks & Solander.*

Ne nous lassons pas de voyager pour continuer nos recherches. Le Chevalier d'Arvieux peut nous arrêter chez les Emirs & les Arabes du Mont-Carmel, où il paroît avoir trouvé le bon vieux Temps, puisqu'il y est si bien reçu par le chef, & si bien soigné par cette officieuse (1) *Hiché*, qui se disoit sa parente. Mais la vie errante des Arabes vaut-elle une société douce, & choisie ? Si, d'après la définition exacte du vieux Temps, nous cherchons les hommes qu'elle nous propose pour modèles, nous ne les trouverons pas même au fond de l'Arabie heureuse : à moins que ce ne soit parmi ces Troglodytes (2), « qui vivoient » comme une famille bien unie ; où les trou- » peaux étoient confondus, pour s'épargner » la peine de les partager ; où le fils disoit, » mon père doit demain labourer cette partie » de son champ, je me leverai deux heures » avant lui, & il trouvera son champ la- » bouré (3) ». Montesquieu, jeune encore,

(1) T. III, p. 74, 75. Voyage du Chevalier d'Arvieux.

(2) *Troglodytes, quam prisci Michoem, alii Midoem dixêre* aujourd'hui la côte d'Abex. Plin. Lib. 16. Cap. 29.

(3) Lettres Persannes. Lettre XI.

avoit imaginé ce peuple, avant d'avoir bien étudié l'homme, pour tracer le code du genre humain.

Il faut pourtant convenir, que si l'on a toujours regardé la vie Pastorale comme la plus heureuse, & la plus conforme à l'idée que nous avons de l'antique simplicité, c'est que les bergers vivent isolés & solitaires, & ne semblent conduire au loin leurs troupeaux, que pour s'éloigner des lieux où l'innocence ne respire guères impunément l'air contagieux des cités, des populations, &c.



SECONDE PARTIE.

Il est temps de venir à ma seconde question. Ce bon Temps, tel qu'on le définit, & qu'on l'imagine, est-il donc comme le beau Idéal ? & s'il a jamais existé dans quelque coin de la terre, où l'on voudroit s'en assurer la jouissance, seroit-il impossible de le ramener ?

Ce bon Temps, n'en doutons pas, ressemble à ces beaux jours qui sont semés autour du cercle de l'année. Ils brillent, pour qui sait en jouir, dans la plus rude, comme dans la plus belle des saisons qui voudroit en vain se les approprier. Combien de fois ne disons-nous pas ? « O doux Printemps, tu reviens couronné de » fleurs, & suivi des Amours, mais d'où vient » que les jours sereins ne reviennent pas tou» jours avec toi » ?

O primavera ! . . . . . .
Tu torni ben, tu torni ; ma tecò
Non tornano i sereni di (1).

L'erreur commune, a été d'appeler le bon vieux Temps par préférence, celui où l'on a

(1) *Pastor fido.*

reconnu, distingué, même honoré des familles vertueuses, qui ont été de tous les temps, que vous trouverez à la cour, ainsi qu'à la ville, & qui, pour frapper vos regards, doivent être dans un séjour où dominent, & les vices, & l'intrigue, comme la fameuse Aréthuse,

Dont l'onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un sable toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que ne corrompt jamais l'amertume des mers (1).

C'est ainsi que j'ai vu moi-même reluire un des beaux jours de l'ancienne Grèce, lorsque dans la belle saison, & dans une prairie, à l'approche d'un village Grec, j'ai vu pour la première fois de jeunes filles vêtues simplement, & comme des vestales, la tête couronnée de fleurs, les cheveux tressés, & flottans sur les épaules, se tenant toutes par la main, exécuter & répéter, au son de la lyre moderne, la danse d'Ariadne, & de Thésée. C'est ainsi que dans un pays inculte & dévasté, pays autrefois très-fertile, & agréablement varié, tant par les soins de la culture, que par les progrès de l'art, un voyageur fatigué qui cherche un abri,

(1) Henriade de M. de Voltaire.

s'arrête avec joie, en découvrant un bosquet d'arbres touffus, un ruisseau qui murmure dans la solitude, un lit de mousse & de gazon, que la nature a conservés, pour faire seule tous les frais de leur facile entretien, & pour nous dire qu'elle n'a pas tout perdu, ni tout abandonné dans un séjour qui lui fut cher. On quitte ce lieu avec regret, même quand on doit le voir encore.

Suivez-moi, & vous trouverez le bon vieux Temps chez ce père de famille, qui dans sa retraite bénit le jour & la table où il a le bonheur de rassembler ses enfants autour de lui. Il jouit en leur souriant, de sa postérité, & de leurs plaisirs; il écoute avidement les plus âgés, qui lui racontent ce qu'ils ont fait, & ce qu'ils ont appris, tandis que les plus jeunes, plus caressans, & plus timides, parce qu'ils sont plus foibles, le serrent étroitement, embrassent ses genoux, l'interrogent, l'assiégent à l'envi, & *circum oscula pendent*. Le vieillard ne se dégage, que pour aller leur montrer ses vignes, ses vergers, & tout ce qu'il a planté pour eux, plus que pour lui.

Voici comme un Poète moderne peint le bon vieux Temps, dans des vers pleins de sentiment

& d'harmonie, lorſqu'à la ſuite d'une Auguſte Princeſſe, dont on ne peut rappeler le départ, ſans s'attendrir au ſouvenir de ſes bontés, & de ſes bienfaits, il revoit le lieu de ſa naiſſance (1).

Je marche : un doux penchant vers le hameau m'attire:
O champs ſemés de fleurs ! ô fertiles ruiſſeaux !
Fontaine où vont le ſoir s'abreuver les troupeaux :
Salut. Je vous vois donc, innocente prairie,
De mes ſimples ayeux vénérable Patrie !
O mon Père ! c'eſt là que tu reçus le jour.
C'eſt là que ton berceau, que ton premier ſéjour
De ta préſence encor me rappelent les charmes.
De mon deuil éternel reçois ici les larmes.
Que je rends grace au Ciel, qui, ſage en ſes faveurs,
M'a laiſſé pour tout bien, & ton ſang & tes mœurs !
Mon cœur, formé du tien, plein de ta chère image,
S'arrête avec tranſport ſur ce doux payſage.
Que j'aime à voir de loin ces bœufs, du joug laſſés
Vers leurs tranquilles toîts traînant leurs fronts baiſſés !
La nuit vient : j'apperçois au travers de ſes voiles
Rayonner dans le Ciel l'or tremblant des étoiles.
Aſtres, conduiſez-moi vers cet humble ſéjour,
Où l'homme oublie en paix les fatigues du jour, &c.

(1) *Poëme de M.* Ducis, *Secrétaire de MONSIEUR, ſur le Mariage du Prince de Piémont, avec Madame CLOTILDE de France.*

Vous

Vous trouverez ce bon vieux Temps dans la belle ſaiſon, auprès de cette fontaine (1), & ſur ce rivage où nos rochers les plus ſauvages ſont couverts de grouppes intéreſſans, & variés. Plus bas, vous verrez ſur un lit d'algue, & de mouſſe marine, des hommes qui ont travaillé toute la ſemaine, & qui dans un jour de fête, après s'être baignés, après avoir danſé ſur le ſable au ſon des flageolets, & des tambourins, font un repas délicieux, dont la vue vous fait déſirer la joie, & l'appétit qui l'aſſaiſonnent. Demain ils reprendront gaiement le travail, avec l'eſpoir de revenir au premier jour de repos, renouveller ici la même fête.

Vous direz, en les voyant, comme le bon la Fontaine, & comme Tibulle :

Ni l'or, ni les grandeurs ne nous rendent heureux.

Divitias alius fulvo ſibi congerat auro (2).

Ainſi lorſque le Roi de Lydie, Créſus montroit avec oſtentation, au ſage Légiſlateur d'Athènes, les richeſſes accumulées ſur leſquelles

---

(1) La fontaine du Roi à Marſeille au bord de la mer, & à l'entrée du port.

(2) Tibul. Eleg. I.

il fondoit ſon bonheur (1), Tellus, ce vertueux citoyen d'Athènes, étoit eſtimé par Solon infiniment plus heureux que l'opulent Monarque.

Venez jouir du ſpectacle de cette noce, & de ces danſes champêtres. Elles vous retracent les douceurs de la paix, de la joie pure, & de l'ancienne pudeur, qui reparoiſſent à côté de la vertu (2).

Voyez ici le plaiſir qui ne vient qu'après la faim & la ſoif, & contemplez enſuite l'inquiétude & l'ennui qui ſoupirent au ſein de la pareſſe, & de la ſatiété.

Nos beſoins, qui ont des bornes, nous ſont néceſſaires & utiles; nos fantaiſies qui n'en ont point, nous rendent pauvres & malheureux. La médiocrité ſeule nous garantit des vices qui nous pervertiſſent, & des erreurs qui nous égarent.

Le bon vieux Temps renaît pour celui qui aime, & qui ſait aimer *auream mediocritatem*, la médiocrité, cette vertu de l'Age d'or; il

(1) Plutarque. Vie de Solon.

(2) *Hic fides, & pax, & honor, pudorque*
Priſcus, & neglecta redire virtus,
Audet. Hor. Carm. ſecul.

renaît encore pour celui qui vit dans un état obſcur,

Heureux & ſatisfait de ſon humble fortune (1),

& qui, après avoir vécu, voit venir le dernier de ſes jours,

Sans le deſirer ni le craindre.

Ce bonheur habite la campagne plutôt que la ville, & les Poètes (2) qui ont chanté les douceurs de l'âge fabuleux, n'ont pas manqué de l'y placer.

Sous ces ruſtiques toits, mon Père vertueux,
Fait le bien, ſuit les Loix, & ne craint que les Dieux (3).

C'eſt là que la vieilleſſe n'a plus les rides qui nous effraient, & qu'elle ſe montre avec l'éclat du Soleil qui deſcend ſur l'horiſon pour ſe coucher ſans nuages. C'eſt là qu'on dit au vieillard le plus reſpecté, & le plus digne des ſentiments qu'il inſpire :

Fortunate Senex ! . . . .

C'eſt là que Scipion & Lélius, ces grands-

---

(1) Racine. Iphigénie.

(2) *Agricolæ priſci, fortes, parvoque beati.* Hor. Ep. I. L. 2.

(3) Mérope de M. de Voltaire.

hommes, retraçoient véritablement, ſuivant Cicéron, l'image du bon, du meilleur temps poſſible, lorſqu'ils alloient, comme Vendôme & Catinat, s'y délaſſer avec empreſſement, & qu'ils s'amuſoient à des jeux innocens où on les voyoit, ſuivant l'expreſſion de leur admirateur, *incredibiliter repueraſcere* (1).

Ceſſons donc également de regretter, & d'appeler une chimère, ce bon vieux Temps, qui ne feroit qu'un vain ſonge, s'il ne dépendoit pas toujours de nous d'en faire une réalité (2).

---

(1) *Cic. de Orat.*

(2) *Laudatis ſemper antiquos, & novè de die vivitis.*
Vous ne ceſſez, diſoit Tertullien, de louer les anciennes mœurs, & de vous en éloigner par une nouvelle manière de vivre.

Apolog. Art. VI.





DISCOURS
DE M. GUYS,

Directeur de l'Académie, prononcé le jour de S. Louis, 1755, à l'ouverture de la Séance publique, tenue dans la salle de l'Hôtel-de-Ville, à laquelle M. le Duc de Villars, Protecteur de l'Académie, a présidé.

MESSIEURS,

LE Temple du Commerce devient aujourd'hui le Temple des Muses. Une Académie de Belles-Lettres, au milieu du bruit, & du mouvement d'une Ville toute commerçante, auroit peut-être paru déplacée dans un siècle moins éclairé que le nôtre, où le Commerce, & les Lettres se prêtent chaque jour des secours mutuels. En effet, il seroit inutile de compter parmi les faux préjugés qui nous restent, celui qui regardoit ces deux objets comme incompatibles; mais, pour mieux dire, dans le temps où ce

préjugé, enfant de l'ignorance régnoit, le commerce, peu connu, étoit ſans force, & ſans vigueur; & pour me ſervir de l'expreſſion d'un Auteur (1) illuſtre, dont le témoignage doit être ici d'un grand poids, *toutes nos richeſſes, & même celles de l'eſprit nous viennent du Commerce.*

Plan & diviſion du Diſcours.

I. Partie. Remontons à ſon origine, ou à ſon établiſſement; nous ſuivrons ſes progrès, nous les trouverons inſéparables de ceux des Lettres (2), des Sciences, & des Arts.

La ſuite de ce Tableau Hiſtorique, devient plus intéreſſante, en nous rappelant avec les noms des Peuples qui ont cultivé à la fois le Commerce, & les Lettres, ceux des Hommes illuſtres, qui ont réuni ces deux objets.

II. Partie. Paſſons rapidement ſur ces temps

---

(1) M. de Fontenelle, éloge du Czar Pierre le Grand.

(2) En parlant de l'utilité des Lettres pour le Commerce, j'y comprends les ſciences qui ont le plus contribué à ſes progrès, & je dois prévenir encore que ce Diſcours, que j'ai été obligé de reſſerrer, n'eſt proprement que l'eſquiſſe d'un plus grand ouvrage ſur ce ſujet, que je me propoſe de traiter dans la ſuite avec plus d'étendue.

qui nous dérobent les hommes, & les Arts; ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance. Le monde renaît enfin avec le Commerce, & les Lettres; des mondes nouveaux nous offrent des biens ignorés. Les connoissances s'étendent, se multiplient; les Souverains qui protègent les Sciences, l'Industrie, & la Navigation, nous montrent la source des découvertes les plus utiles.

III. Partie. Les Savants à leur tour ont travaillé pour le Commerce avec succès. Je dirai plus : l'étude, & l'application ont perfectionné, dans le Commerçant, l'exercice de sa profession; c'est ce que je ne puis m'empêcher d'avouer à la vue du portrait que j'essaierai de tracer de ce Commerçant supérieur, qui ne doit pas être confondu dans la foule.

Telle est l'étendue que je me propose de parcourir, entraîné par un sujet riche, abondant, & bien au-dessus de mes forces, si voulant embrasser tout ce qu'il me présente, je ne m'attachois pas simplement à cette suite de faits, & d'images qu'il me fournit, pour me convaincre de l'utilité du Commerce pour les Lettres, & de l'utilité réciproque des Lettres pour le Commerce.

Quel lieu plus propre, pour essayer de traiter un sujet si intéressant, que celui où j'ai l'honneur de parler ; & quel sujet plus convenable au goût présent ; qui, faisant du Commerce la passion dominante, excite nos meilleurs écrivains à enrichir tout à la fois le Commerce, & les Lettres, par des écrits aussi solides que lumineux ?

PREMIÈRE PARTIE.

Il seroit inutile de faire des recherches pour découvrir les inventeurs du Commerce. On ne les doit ni au hasard, ni à la spéculation. Partout où il y a eu des hommes occupés à travailler la terre pour se nourrir, il y a eu entr'eux un trafic qui s'est accru à mesure qu'ils ont étendu leurs possessions. Les hommes avant de savoir calculer, savoient échanger le superflu pour le nécessaire. L'intérêt les a disposés à se lier plus étroitement, & à se communiquer leurs découvertes.

Il est donc vrai de dire que tous les hommes sont naturellement Commerçants, comme tous les hommes ont la logique naturelle. Le troc ou l'échange est un des premiers jeux de l'enfance. Quand les connoissances, encore im-

parfaites commencèrent à se développer, la bonne foi, la candeur, la simplicité même, furent les vertus des Commerçants, & on peut appeler ce temps où les hommes n'étoient pas dévorés par le desir insatiable d'accumuler, l'âge d'or du Commerce. Bientôt les passions intervinrent, ces passions utiles, & nécessaires quand elles sont bien dirigées; la défiance marcha avec l'avidité, & l'envie ne se fit pas un scrupule d'adopter des moyens que l'intérêt même avoit rejetés. Les Lettres seules pouvoient polir des hommes avides, & injustes, en leur donnant des mœurs plus douces; à mesure qu'il y a eu entre des peuples voisins une communication établie, les progrès lents & tardifs des découvertes, ont suivi de proche en proche ceux du Commerce.

En effet, *lorsque la Tragédie informe, & grossière en naissant* n'étoit qu'un simple chœur de chants, & de danses; lorsque la Philosophie plus barbare disputoit sur des mots, & n'offroit à la crédulité des Grecs que des chimères, ou des erreurs (1), les Commerçants, la plupart

---

(1) Le Philosophe Anaxagore leur disoit que le Soleil étoit une lame d'acier de la grandeur du Péloponnèse. Aussi ignorans

Navigateurs, n'étoient pas plus inſtruits (1). Ils alloient terre à terre, & ſimples dans leurs beſoins, bornés dans leurs vues, ils ignoroient l'art de multiplier la matière de leurs échanges.

« On ne connoiſſoit alors, dit Pauſanias (2), » ni l'or, ni l'argent monnoyé (3). Le Com» merce conſiſtoit en un échange réciproque » des choſes néceſſaires à la vie, & ce que l'on » avoit acheté, on le payoit en bœufs, en eſcla» ves, en un morceau d'or, ou d'argent tout » brut, & nullement affiné ».

---

en matière de Phyſique, de Géographie, ils entendoient par Hyperboréens des peuples tellement ſous le pole qu'ils ne pouvoient ſentir le vent du Nord. Expl. des Fab. de l'Ab. Banier, chap. II, Diſſert. de l'Ab. Gédoin, Recueil de l'Acad. des Inſcript.

(1) Les défauts que Ménandre, cité par Athénée, leur attribue, déſignent des Navigateurs. Thucidide en parle comme de gens adonnés à la courſe, juſqu'à ce que le Commerce fût bien établi. Ath. Lib. X, p. 442. Thucid. præf. de Bel. Pélop.

(2) Lac. Liv. 3.

(3) Ariſtide, dit M. de Monteſquieu, ayant fait naufrage, nagea, & aborda au rivage prochain. Il vit qu'on avoit tracé ſur le ſable des figures de géométrie; il ſe ſentit ému de joie, jugeant qu'il étoit chez un peuple Grec, & non pas chez un peuple barbare. Soyez ſeul, arrivez par quelque accident chez un peuple inconnu, ſi vous voyez une pièce de monnoie, comptez que vous êtes chez une nation policée. Eſp. des Loix, Liv. 18. chap. 15.

(1) La culture des terres, & l'accroiſſement du Commerce firent peu-à-peu découvrir les ſecrets des Arts, & ceux de la nature. Les Inventeurs obtinrent l'Apothéoſe. Les villes maritimes, laſſées du métier deſtructeur de la guerre, fabriquèrent des vaiſſeaux, ou en augmentèrent le nombre, pour étendre le Commerce, qui fleurit toujours au ſein de l'abondance, & de la paix. L'exemple de Tyr, de Carthage, d'Alexandrie, & de Marſeille, que j'aurai occaſion de nommer plus d'une fois, excita des concurrens; enfin ſous le règne heureux d'Auguſte & de Trajan, les Lettres, le Commerce, & les Arts firent en marchant de front, des progrès rapides.

A meſure que le Commerce ſe fortifie, & s'étend, ceux qui s'y livrent font une claſſe à part, & l'intérêt qui ſemble devoir les occuper entièrement, n'arrête pas l'eſſor du génie, & des talents. Ils éprouvent même que l'étude des Lettres, les diſpoſe à exercer avec plus de méthode, de lumières, & d'avantage, leur utile profeſſion. En effet, ceux qui ne ſont pas à

(1) Anacharſis le Scythe, arrivant en Grèce, regardoit avec étonnement la Monnoie inconnue dans ſon pays. Diſc. Pol. de Dar. Hume.

portée d'avoir des vues, de former des entreprises, & de les conduire, ceux qui n'ont que des connoiſſances bornées, & imparfaites, ne font pas un commerce étendu. Il dépend en plus grande partie des opérations de l'eſprit, & des reſſources qu'on enviſage. Ainſi autrefois l'habitant des lieux éloignés de la mer, faiſoit le trafic intérieur d'une Province à l'autre, & ne voyoit rien au-delà : tandis que l'Athénien plus inſtruit, ou l'habitant des Iſles, comme celui des Villes maritimes, envoyoit des Navires en Egypte, ſe répandoit dans tous les Ports de la Grèce, & portoit au loin ſon trafic, & ſes eſpérances.

« Les Grecs, dit un Auteur illuſtre (1), en parlant du ſilence que garde Hérodote ſur les Juifs, » n'avoient beſoin d'être informés que des peu» ples que la guerre, le Commerce, ou un grand » éclat leur faiſoit connoître ». Mais dans ce temps où les Grecs n'étoient pas encore conquérants, & n'exerçoient, pour ainſi dire, leur valeur, qu'entr'eux, ou pour ſe défendre contre les Perſes leurs ennemis communs, les courſes de leurs Commerçants étoient plus pro-

(1) Diſc. ſur l'Hiſt. Univerſ.

pres, que leurs expéditions militaires, à étendre leurs connoissances.

Les Peuples les plus instruits ont toujours eu sur les autres, de grands avantages, & ont exercé une supériorité marquée, quand ils ont possédé le Commerce, les Lettres, & les Arts qu'ils ont perfectionnés.

Les Egyptiens, les pères de la Navigation, & du Commerce, dans le pays le plus heureux pour l'établir, & le faire avantageusement avec toutes les autres Nations, ont en même temps vu fleurir chez eux les Sciences, & les Arts, abandonnés aux mains qui les retenoient (1).

Alexandrie, cette ville immense, bâtie pour être la Métropole de l'Univers, est aussi fameuse par le nombre, & la richesse de ses Commerçants, que par sa Bibliothèque, & par les hommes savants que les premiers Ptholemées, ces illustres successeurs d'Alexandre, y avoient rassemblés. Tandis que Ptholemée Philadelphe, en enlevant aux Tyriens leur commerce, faisoit entrer à Alexandrie toutes les richesses de l'Orient, & de l'Occident, il y attiroit les hommes de Lettres les plus célèbres; il se procuroit

(1) Diod. L. I. Sect. II.

à grands frais leurs ouvrages, pour enrichir sa Bibliothèque (1), il envoyoit un Savant aux Indes, pour avoir une relation exacte de ce pays.

Les Rhodiens (2) nous rappelent ce peuple si éclairé sur la navigation, qui en dicta les premières loix ; il ne fut pas moins distingué par les hommes illustres qui cultivèrent les Lettres. Bion le Philosophe (3) professoit à Rhodes, & on vît une troupe de matelots, attirés par son éloquence, prendre, pour l'écouter, le même habit que portoient ses disciples.

Ainsi la République des Lettres s'établit, & se soutient chez les peuples les plus commerçants. Aussi, s'agit-il de rendre à une ville célèbre son premier éclat qu'elle a perdu ? Périclès pour rétablir la gloire d'Athènes (4), y fait fleurir le Commerce, les Lettres, & les Arts.

---

(1) Hist. des Emp. & des Répub. Tome VI.

(2) Les Rhodiens n'hésitèrent pas à entreprendre, & à soutenir une longue guerre avec les Bizantins, à l'occasion d'un tribut que ceux-ci avoient imposé sur tous les vaisseaux qui passoient le Détroit. Ce tribut étoit à charge aux Rhodiens à cause du grand Commerce qu'ils faisoient dans la mer Noire. Rollin, Hist. Anc.

(3) Dict. de Bayle, art. Bion.

(4) Suivant M. l'Abbé Gédoin, Périclès avoit l'ambition

Dès que les Romains ne dédaignèrent plus le trafic, comme un emploi trop vil pour un peuple de guerriers, ils n'affectèrent plus la superbe pauvreté, compagne de l'ignorance qui caractérisa leurs ancêtres. Long-temps conquérants, & long-temps barbares, les citoyens de Rome furent éclairés par les Grecs qui subirent leur joug. Ils allèrent trafiquer, & s'instruire dans les principales villes de la Grèce. Elle leur avoit déja donné ses loix pour rédiger les leurs, & les beaux Arts qu'elle avoit toujours cultivés. Cicéron recommande à Sulpicius, Proconsul de l'Achaïe, les affaires de son ami Messinius. Ce Messinius alloit recueillir l'héritage de son frère qui commerçoit en Elide (1).

Les Empereurs, parmi lesquels on trouve des

---

de rendre Athènes la plus superbe ville du Monde. Il songea d'abord à y faire fleurir le Commerce, & bientôt les Athéniens eurent des Galères qui leur apportoient sans cesse d'Egypte les richesses des Indes. Disc. sur Phidias, Recueil de l'Acad. des Inscript.

Encore aujourd'hui, disoit Pausanias, ceux qui vont aux Indes, y portent des marchandises de Grèce, pour en rapporter celles des Indes où l'on ne se sert pas d'espèces monnoyées. Trad. de l'Abbé Géd. T. I, p. 275.

(1) *Ep. Famil. Lib. 13.*

Commerçants, comme Pertinax, & Maximin (1), distinguèrent, & encouragèrent cette profession. Ils se plûrent même à honorer les villes qui fleurissoient par leur Commerce, & leur Marine. On sait qu'elles affectoient cette distinction honorable dans les médailles qu'elles faisoient frapper (2).

Nous avons vu, dans les temps les plus anciens de la Grèce, les Lettres, & le Commerce, pour ainsi dire, dans leur enfance ; nous les voyons fleurir ensemble dans cet âge heureux, où ce climat fertile, est la patrie des Sciences, & des beaux Arts. Leurs progrès se suivent ; le Négoce, & la Marine languissent dans les villes où les talents ne sont plus cultivés. Je vois souvent le Commerçant, & le Savant liés ensemble, ou ne faire qu'un seul homme. La Muse de Callimaque (3), ce fameux Poète de Délos, déplore la perte de Lycus, qui périt malheu-

(1) Hist. de la Navig. des Anciens, par M. Huet. Réflex. Politiq. sur les Finances, Tome II, art. 7.

(2) Elles faisoient marquer leurs Médailles d'un vaisseau, ou seulement d'une proue, d'un Neptune avec son trident, ou d'un Dauphin. Hist. du Comm. & de la Navig. de M. Huet, p. 251.

(3) Callim. Epig. 19, Edition d'Utrecht. *Cum annot. variorum.*

reusement

reusement par un naufrage, en revenant à Naxos d'Egine, où il avoit vendu ses marchandises. Ce Négociant méritoit sans doute d'être célébré, & regretté par le meilleur Poète de son temps.

Combien d'autres plus illustres, & plus connus dans la République des Lettres, se sont également appliqués au négoce, & ont fait servir leurs connoissances à ses progrès. A leur tête, on trouve, suivant Plutarque, & Hésiode (1), le sage Solon. Aussi fameux par ses Loix, que distingué par sa naissance, il s'appliqua au Commerce pour rétablir la fortune de sa famille, & sans doute le plus sage, & le plus éclairé des Grecs, ne devoit pas craindre des concurrents. Il fut imité par Thalès, & par Hypocrate le Mathématicien; Platon lui-même qui vend l'huile de son pays en Egypte, pour gagner la dépense de son voyage, ajoute à ce tableau un personnage qui n'est pas moins intéressant (2).

---

(1) Plut. V. de Solon. Le Commerce, ajoute-t-il, nous procure une foule de connoissances que nous n'aurions pas sans son secours.

(2) Anciennement les Voyageurs étoient Commerçans, ou Philosophes, & ils se réunissoient pour rapporter dans leur Patrie les connoissances, & les productions qui lui étoient étrangères. Les uns & les autres ont également contribué à

Zénon étoit fils d'un riche Marchand de Chypre, qui avoit des liaisons étroites avec les Phéniciens. On sait comment il se consola de la perte des vaisseaux de son père, dont il n'abandonna la profession, que pour se livrer tout entier à la philosophie.

Hérodote fait mention de Sostrate, fils d'Eginète (1), avec lequel personne, dit-il, ne pouvoit entrer en comparaison. Il parle aussi de Zamolxis le Philosophe, qui ayant été esclave à Samos, retourna dans son pays avec de grandes richesses qu'il avoit sans doute acquises par le Commerce; car celui des Samiens, étoit riche, & fort étendu (2).

Il est aisé de prouver par des exemples, que les Grecs, attachés en même temps au trafic, & aux Lettres, n'étoient pas rares dans un pays où les Philosophes, & les hommes les plus

conserver l'histoire de divers peuples. Voyez la Differt. de l'Abbé Ansel. sur les Monuments de l'Hist., Recueil de l'Acad. des Inscript.

(1) Hérod. L. 4. Melp.

(2) Caraxus, le frère de la fameuse Sapho, étoit un marchand de vin, comme ceux qu'on voit encore en Grèce, & qu envoient à la Capitale le vin de Samos, de Smirne, & de Ténédos. V. de Sapho de Mad. Dac.

célèbres avoient inſpiré le goût du Négoce en s'y appliquant eux-mêmes, & en avoient donné des leçons. Héſiode (1) a donné des préceptes ſur le Commerce à ſon frère Perſa dans ſon Poème des Œuvres, & des Jours.

Je ne trouve pas dans Rome floriſſante, & polie, des noms moins illuſtres que ceux des Grecs que je viens de citer. C'eſt Caton le Cenſeur, qui, avide de gagner, prêtoit aux Négociants, s'intéreſſoit à leurs entrepriſes, & faiſoit ce que ſon Hiſtorien (2) appele l'uſure des Vaiſſeaux (3). C'eſt Atticus, cet homme aimable à qui Cicéron (4), qui penſoit bien du Commerce, n'a pu s'empêcher d'en faire un reproche, parce que le trafic qu'il faiſoit le plus ſouvent, n'étoit pas celui qui convenoit à Atticus. Il imitoit l'avare Caton (5), & reſſembloit un peu à l'Uſurier d'Horace (6).

(1) Not. de Dac. ſur Plut. V. de Solon.

(2) Plut. V. de Caton.

(3) C'eſt-à-dire, il donnoit de l'argent à la groſſe aventure, au change Maritime.

(4) *Cic. Att. Lib. I, Epit. 18. Lib. Ep. I.*

(5) Son Hiſtorien n'en convient pas; il eſt vrai qu'il a plutôt écrit l'éloge que la vie d'Atticus, il le peint ſobre, économe, & généreux, *Omniſque ejus pecuniæ reditus conſtabat in Epiroticis, & Urbanis poſſeſſionibus.* Corn. Nep. Tome I. Attic. XXV.

(6) *Od. 2. Lib. 5.*

Le Commerce n'a jamais été ennemi des Lettres : bien loin de les exclure, il a souvent demandé leur secours, & on a été obligé de reconnoître que le Commerçant, & le Littérateur se soutenoient mutuellement. Quelle preuve plus intéressante pour nous de ce que j'avance, que celle que Marseille me fournit. Cette Ville, qu'on ne peut s'empêcher de nommer, quand on parle de celles qui ont été les plus florissantes, ne fut pas moins célèbre par le Négoce de ses Habitans, que par leur amour pour les Lettres, feu sacré, qui, long-temps conservé dans des siècles éloignés de nous, & plus long-temps éteint dans ce temps de barbarie, où l'ignorance, & la fureur militaire avoient tout détruit, fut enfin rallumé sous de plus heureux auspices. Marseille n'a plus à regretter ces beaux jours qui brillent dans l'histoire de son ancienne république, & nous rappelerons ici, avec cette douce satisfaction, qu'on trouve naturellement à parler de la gloire de ses Ancêtres, le nom, & les voyages de Pithéas.

Cet illustre Marseillois entreprit, par l'ordre de sa République, ces courses hardies, où il fit des recherches pour étendre également le trafic, & les connoissances de ses concitoyens. Il étoit

Physicien, Astronome, Géographe, & versé dans l'étude de la Navigation, & des productions des différents climats. Il voulut servir de guide à sa Nation Commerçante, en allant reconnoître les Côtes & les Ports où les Vaisseaux Marchands pouvoient aborder, & en découvrant même des terres inconnues, & de nouvelles branches pour le Commerce. Ce premier Auteur, connu dans l'Occident, donna ensuite en Grèce la relation (1) de ses voyages.

M. de Bougainville fait voir clairement que les voyages d'Euthymène, & de Pythéas avoient pour objet les marchandises qu'on pouvoit tirer des Pays où ils abordèrent, comme l'étain des Isles Britanniques (2), & l'ambre jaune, ou le succin.

---

(1) Le premier, où en sortant du Détroit de Gibraltar, il remonta vers le Nord, & étant entré dans le Canal de la Manche, il côtoya l'Isle Britannique, & poussant toujours vers le Nord, il s'avança jusqu'à l'Islande, ou la fameuse Thulé. Dans le second, il entra, par le Détroit du Sund, dans la mer Baltique, dont il parcourut les côtes. Differt. sur Pyth. de M. de Bougainville. Rec. de l'Acad. des Inscript. T. IX.

(2) Euthymène n'avoit été dans l'Océan, que pour découvrir sur les côtes d'Afrique les Pays qui fournissoient la poudre d'or. *Id.*

Marseille, par les progrès qu'elle fit, devint ensuite l'école du Commerce, des Sciences, & des Lettres, & c'est l'illustre Académicien que je viens de citer, qui, s'étant chargé de défendre Pythéas contre les fausses imputations de ses Censeurs (car le mérite supérieur a eu dans tous les temps des adversaires) a consacré à la gloire de notre Voyageur, un ouvrage solide & précieux, que nous ne pouvons louer ici, sans donner à cet Auteur distingué dans la République des Lettres, un témoignage public de notre reconnoissance.

Pythéas fut excité par le motif le plus noble, & le plus puissant, par l'intérêt de sa Patrie ; & ce seul motif qui le met au-dessus d'un Commerçant habile, ou d'un hardi Navigateur, caractérise également nos savants Voyageurs, venus long-temps après lui. Celui-ci fit voir combien ses études, & ses connoissances, pouvoient servir aux progrès du Commerce de la Nation, & combien le Commerce lui devint utile, pour étendre ses propres connoissances, & celles de sa Patrie.

SECONDE PARTIE.

Le Commerce exposé à toutes les révolutions qui livrent des peuples entiers en proie à la férocité de leurs vainqueurs, qui renversent les Empires, & qui changent la face du monde, a plié, comme les Lettres, sous le joug de la barbarie; il a reparu avec elles sous ces Rois bienfaisants, qui ont été les pères de leurs sujets, & qui, en excitant, & faisant revivre le goût des Lettres, ont cru devoir accorder au Commerce le même encouragement, & la même protection.

Dès-lors, nos premiers progrès ont été marqués par la suite des préjugés dont nous avons été délivrés; préjugés honteux (1) qui nous tenoient dans la dépendance de nos voisins dont nous étions les tributaires. Nous connoissons aujourd'hui nos moyens & nos forces, mais pour bien connoître, & pour conserver nos avantages, il faut rappeler ce que nous étions, lorsque, bornés au cercle étroit où l'ignorance nous avoit resserrés, nous ne calculions ni l'emploi des hommes, ni le bénéfice de la Naviga-

(1) Voyez le Discours prélim. du Nég. Anglois, p. 4.

tion. Alors, malheureusement occupés par des troubles intérieurs, comme les Gaulois barbares du temps de César, quoique déja opulents par le Commerce maritime, nous étions livrés à cet art destructeur, qui, funeste à l'Agriculture & au Commerce, ne nous permettoit pas de faire usage, pour le bonheur public, de nos richesses, de nos forces, & de notre industrie.

Rapelons enfin ce temps heureux, où un grand Prince forme des Ministres, des Héros, & des hommes dignes de lui. Il encourage, il protège tout à la fois les Lettres, & le Commerce. Colbert établit les véritables principes sur lesquels il se charge de conduire cet important ouvrage. Nos progrès rapides vont aussi loin que ses vues. Une sage administration excite l'industrie & les talents. La Nation ouvre les yeux sur ses véritables intérêts, connoît ses forces, & apprend l'art de les employer utilement. On fonde les Manufactures Royales, on imite, on invente, on perfectionne. Un homme industrieux devient le chef, & le père d'un peuple d'ouvriers, dont il est sans cesse

(1) *De Bello Gall. lib. VI, cap. 5.*

entouré (1). Nos exportations sont nos conquêtes dans ces vastes Contrées, où autrefois nos Vaisseaux n'avoient porté que des Troupes nombreuses qu'un zèle saint armoit, & sacrifioit aux dépens de l'Etat (2). Un échange avantageux nous assure la possession des biens, & des trésors les plus éloignés de nous. Le Commerce fait sortir de toutes parts des essaims nombreux d'ouvriers & de navigateurs; l'emploi des hommes les multiplie. Il semble même que nos connoissances se mettent au niveau de nos richesses. Les Commerçants, adonnés à une profession que le Gouvernement protège & récompense, comprennent qu'ils ne sont pas les instrumens aveugles de la richesse, & de la félicité publique : ils voyagent, ils apportent aux

(1) C'est ce que j'ai vu dans nos grandes Manufactures, & principalement dans une Manufacture Royale, établie depuis quelques années à Nai en Béarn, où le Directeur, uniquement touché de la satisfaction d'occuper, & de faire vivre dans l'aisance un peuple pauvre auparavant, au milieu de ses ouvriers,

Sembloit un Roi puissant de son peuple adoré.

(2) Cependant M. l'Abbé Fleury prétend que les Croisades dégénérèrent avec le temps en affaires temporelles, & qu'elles produisirent l'accroissement de la Navigation, & du Commerce qui enrichit Venise, Gênes, & les autres villes maritimes d'Italie. VI. Disc. sur l'Hist. Eccl. de l'Abbé Fleury.

Savants des découvertes nouvelles ; tandis que les Sciences concourent à leurs succès. Les efforts sont mutuels ; de nos jours encore, sous le Gouvernement le plus éclairé & le plus sage, à l'exemple du fameux père Sébastien (1), qui travailla si utilement pour le Commerce ; cet Artiste ingénieux (2), qui fait mouvoir à son gré des ressorts inventés pour imiter ceux de la nature, s'applique heureusement à perfectionner le travail des Manufactures, & les instruments des Arts utiles.

Nous le voyons dans tous les temps, comme aujourd'hui. Les Princes qui ont le plus favorisé les Lettres, ont également protégé le Commerce ; & les Négociants, par leurs services, ont été aussi utiles aux Lettres qu'à l'Etat. L'Histoire des Négociants illustres, ne seroit pas moins intéressante par les noms, & les faits dont elle rappeleroit le souvenir, que celle des hommes célèbres qui ont été comme eux le soutien de leur Patrie. C'est dans les Républiques commerçantes (3) que nous trouverions les citoyens

(1) Voyez l'Eloge du P. Sébastien, par M. de Fontenelle.

(2) M. de Vaucanson.

(3) On y voit plus communément les Commerçans disposés,

dans ce genre les plus distingués. Il me suffira de m'arrêter ici sur des noms illustres que le Commerce, & les Lettres réclament également.

Quels hommes en effet que Cosme & Laurent de Médicis ! Celui-ci, héritier d'une fortune immense, employa d'abord, pour la conserver, les mêmes moyens dont Cosme s'étoit servi pour l'acquérir. Avec cette supériorité que donnent les richesses, & le désir de s'élever dans une République où l'on peut prétendre à tout, en achetant des amis & des suffrages ; où, avec autant d'ambition que de crédit, on n'affecte l'égalité, que pour arriver plus sûrement à l'indépendance, il ne négligea pas les ressources qu'il avoit toujours pour entretenir, & augmenter ses revenus (1). Trop sage pour

par l'étude même de leur profession, à entrer dans les négociations, & à avoir part au gouvernement. Les anciennes Républiques d'Italie, les Provinces-Unies, & Raguze, où il est rare de trouver un Commerçant aisé qui n'ait pas un esprit cultivé, nous offrent des sujets sans nombre.

(1) On a découvert ensuite que le Commerce seul ne donna pas aux Médicis les richesses immenses qu'ils avoient, mais qu'ils en devoient une bonne partie aux mines qu'ils possédoient, & qu'ils faisoient travailler auprès de Florence, & dans la

imiter l'exemple de ces Commerçants heureux, qui voulant jouir du fruit de leur bonheur, ou de leurs travaux, se servent de la Noblesse, & des titres acquis comme d'une barrière qu'ils élèvent entre leur ancien état, & leur nouvelle condition. Laurent de Médicis (1), à la tête du Gouvernement, employa toujours, avec une habileté soutenue, ses Facteurs au Caire, & à Constantinople. Il donnoit des loix à sa Patrie, & des ordres dans tous les Ports étrangers. Ses Agens lui procurent de quoi amuser, & satisfaire le peuple inconstant, qu'il soulève, & qu'il contient à son gré. Les autres sont comme ses Ministres auprès du Sultan (2), qui n'ose refuser de lui livrer un ennemi, malgré l'asyle inviolable que la Porte accorde religieusement aux étrangers qu'elle reçoit (3). Partagé entre le

---

Toscane; c'est sur ces connoissances qu'on en a entrepris récemment avec succès l'exploitation. Voyez les Hist. Ital. de la Maison des Médicis.

(1) Suivant Machiavel, la mauvaise gestion de ses facteurs, l'obligea enfin à abandonner le Commerce, & c'est dans ce sens qu'il l'appele même *alla mercantia infelicissimo.* Delle Hist. Fior. lib. 8, T. II.

(2) Bajazet II, Emp.

(3) Bandini, le seul de la Conjuration des Pazzi, qui s'étoit sauvé en Turquie. Hist. Sec. des Médicis, par Varillas, lib. 2.

Commerce & les Lettres, il fait servir l'un à l'avancement des autres; on lui apporte à la fois les richesses, & les Livres précieux de l'Orient. Il appele, il invite, il reçoit, & il protège les Grecs (1) savants, chassés de leur patrie, livrée à des Conquérants barbares. Ces Savants voyagent, font des recherches, & écrivent (2) pour augmenter ses trésors littéraires, tandis que ses Facteurs travaillent pour ajouter de nouveaux biens à ceux que le Commerce a déja accumulés dans sa maison. Cet homme illustre écrit lui-même, comme Cicéron, un traité destiné pour l'instruction de son fils. Occupé des plus importantes affaires, il a le temps de se délasser avec les Muses; elles l'obligent, si j'ose dire, à composer avec elles, en leur payant des tributs en vers qui méritent d'être cités. Ce Commerçant enfin, ce riche Républicain, l'ame de son état, le Héros de l'Italie, devient le maître de tout son pays, en devenant le père de ses concitoyens, & du peuple le plus vif, & le

(1) George de Trébisonde, Théodore Gaza, Démétrius, Chalcondile, Marcile-Tarcaniote, &c.

(2) Jean Lascaris, le plus illustre des Grecs qui vinrent en Italie, & qui retourna en Grèce, pour acheter les Manuscrits les plus précieux.

plus léger. Digne d'avoir les plus puiſſants ennemis, ligués en vain contre lui, adoré par les Florentins, & par ſes amis, objet de la haine, de l'envie, & des plus odieuſes conſpirations des Grands, éprouvé par la bonne & par la mauvaiſe fortune; toujours ſupérieur aux évènements, il laiſſe au milieu de la plus brillante carrière, les fondements d'une maiſon illuſtre & puiſſante, une réputation qu'il eſt difficile d'égaler, & le plus grand exemple de la gloire, & des avantages qu'un ſeul homme peut retirer de l'accord, & des progrès du Commerce, & des Lettres.

Hâtons-nous de découvrir ce temps où le même Soleil ſe montre par-tout ſans nuages, où l'Hiſtoire du Commerce & des Lettres devient celle de tous les Etats. Un grand Monarque excite l'étonnement & l'admiration de toute l'Europe. Il ſort de ſon pays étonné lui-même, & preſque indigné de n'y voir que des ſauvages qui lui ſont ſoumis. Il voyage, il s'inſtruit, tout eſt nouveau pour lui, il examine tout, & rien ne lui échappe. Il revient enfin; il crée des hommes & des ſujets dignes de lui obéir; il ſurmonte tous les obſtacles: bientôt à ſes ordres des hommes vaillants, & diſciplinés ſortent de cet âpre climat, & donnent l'alarme à

leurs vainqueurs. Pour achever de rendre cet Etat floriſſant, ce Prince y fait entrer le Commerce, les Sciences, les Lettres, & les Arts. La Ruſſie enfin reſſemble aux climats les plus éclairés, & les plus heureux; & le Ruſſe poli, inſtruit, Commerçant, ou homme de Lettres, n'a paru d'abord comme un être nouveau dans le monde, qu'après les voyages, & les travaux glorieux de Pierre le Grand.

Par-tout où le Commerce & les Lettres peuvent ſe prêter des ſecours mutuels, on les voit concourir enſemble à former la ſociété la plus intéreſſante, & la plus heureuſe. Une Ville floriſſante par ſes Manufactures, ou par le Négoce de ſes habitants, a le même attrait pour les Lettres que la Capitale, où tous les talents protégés par le Souverain ſe raſſemblent.

Les Négociants eux-mêmes, ne ſont pas moins utiles par leurs connoiſſances (1), que par leurs richeſſes; en effet la connoiſſance des nations qui ſont nos rivales, eſt pour eux un ſujet vaſte d'inſtructions; l'étude des productions, & des

---

(1) Les Phyſiciens que le Commerce a formés, ſont nos Navigateurs, & nos Droguiſtes, dont le ſavoir nous a été ſi utile, &c. Spect. de la Nat. T. IV. Ent. 5, p. 447.

besoins des différents climats, celle de la Géographie, de la Navigation, & des Monnoies, cet esprit de calcul, si nécessaire, & applicable à tant de choses, des principes sûrs & invariables, qui sont les fruits d'une expérience réfléchie; telles sont les parties qui forment le Commerçant. Elles le rendent capable, comme ces sages Républicains, qui dans un pays stérile ont su rassembler toutes les richesses de l'Univers, d'être employé dans les négociations importantes, & de partager les fonctions de ceux qui sont chargés des soins du Gouvernement. Ce Commerçant reçoit dans des pays éloignés les savants Voyageurs, qui souvent trouvent en lui pour leurs recherches, un guide éclairé, & un compagnon utile. Il contribue à former ces riches & précieuses Collections dans tous les genres, qui ont été d'une si grande utilité pour l'avancement des Sciences.

Nous possédons aujourd'hui, par les soins & les travaux d'une Compagnie d'illustres Voyageurs, & par les heureux efforts d'un de nos Concitoyens (1), les richesses, & la langue de Palmyre, de cette ville aussi célèbre par sa ma-

(1) M. l'Abbé Barthelemi.

gnificence, par une Reine fameuse, que par son Commerce. Ce sont des Négociants Anglois, partis d'Alep (1), qui, les premiers, ont fait une découverte dont les savants Voyageurs ont été prendre possession.

César, méditant la conquête de l'Angleterre (2), voulant en connoître l'étendue & les forces, & s'instruire des mœurs des habitants, s'adressa d'abord à des Marchands qui y trafiquoient. Ces Marchands ignorants, ne purent lui donner toutes les connoissances qu'il desiroit, & l'on sent que pour répondre à César, & pour le satisfaire, il falloit être bien instruit. Nous nous adressons encore aujourd'hui avec plus de raison aux Commerçants, pour connoître les mœurs des peuples éloignés de nous, & les particularités des pays qu'ils fréquentent. Ces heureux Commerçants, les Marseillois surtout, ne voient-ils pas, quand ils voyagent, les bords qui nous retracent les souvenirs les plus agréables pour les Muses, & pour les Lettres ? Et pourquoi ne verront-ils pas Athènes, Corinthe, Phocée, Chio, Bysance, Mitylène, & Smirne

(1) En 1691.

(2) *De Bel. Gal. lib.* 4.

avec des yeux plus éclairés? Celui qui dans les plaines de la Thrace ira chercher lui-même une Toison précieuse, en suivant les bords délicieux de l'Hèbre, se refusera-t-il le plaisir d'avoir pour compagnon le Poète qui les a chantés? La noble avidité de savoir, peut aisément devenir la compagne de l'ardente avidité d'acquérir; l'une & l'autre suivent la même route. On dira du Négociant, après ses voyages, ce qu'on a dit autrefois du sage Ulysse (1).

Ce Voyageur illustre, qui fait aujourd'hui des recherches pour éclairer sa nation sur le Commerce, l'auteur enfin d'un ouvrage solide, & lumineux sur cette matière, a trouvé dans l'Académie Royale de Stockholm, où il a été admis (2), des Commerçants nobles par les sentiments, & par la naissance, qui enrichissent leur patrie de leurs fortunes.

Quelquefois, il faut l'avouer ici, le talent domine impérieusement, il fait taire la voix même de l'intérêt si puissante sur nous, & il enlève, à des occupations nécessaires, celui qu'il entraîne malgré lui. Ainsi le Camoens va aux

(1) *Qui mores multorum vidit, & Urbes.* Hor.

(2) Disc. prononcé à l'Académie de Stockholm, par M. Dangeul.

Indes pour réparer sa fortune ; mais forcé d'obéir par-tout à son génie, il célèbre dans un ouvrage où l'on trouve de grandes beautés, l'établissement du Commerce de sa nation, & les conquêtes du Portugais ; il ne rapporte enfin des Indes qu'un Poëme Epique (1).

D'un autre côté, plus heureux, & plus sage que le Camoens, en 1609 un savant (2) Anglois va former un établissement dans l'Isle de Terre-Neuve, pour y introduire un nouveau Commerce, & il y compose un Poëme, intitulé la Toison d'Or, qu'il dédie à Charles I : l'homme d'esprit devient Commerçant, & ne cesse pas d'être Poëte.

TROISIÈME PARTIE.

J'AVANCE dans la carrière que je me suis proposé de parcourrir. Je vais chercher parmi nous l'homme de Lettres, & le savant occupé des progrès des Commerçants : & dans le portrait que j'essaierai de tracer du Commerçant supérieur aux autres, je retrouverai toujours les Lettres fidèlement attachées au Commerce.

---

(1) Ess. sur la Poés. Epiq. chap. 6.

(2) Hist. des Col. Angl. p. 33.

Cette union sera le sceau de leur utilité réciproque.

Le Commerce dépend tellement des connoissances de ceux qui le font, qu'il n'est plus douteux que la nation la plus instruite, & la plus savante, ne fasse le plus grand Commerce, & le mieux dirigé. De quoi nous servent les avantages de notre situation, & les biens que la nature nous a donnés, si nous ignorons l'art de les faire valoir? Les Lettres, n'en doutons point, en éclairant les hommes engourdis par l'ignorance, ont fait germer l'industrie & les talents; l'activité du génie a bientôt multiplié dans tous les genres, les efforts & les succès. Le Commerce a porté ses richesses (1) dans ces heureux climats où on l'a vu fleurir avec les Lettres & les Arts.

Les Philosophes qui voyagèrent anciennement, apprirent aux peuples leurs besoins, & leurs intérêts réciproques, en leur montrant la nécessité de commercer; & quels monuments plus anciens & plus incontestables de l'utilité des Lettres pour le Commerce, que les fameux

(1) Elém. du Comm. chap. du Luxe. Voyez le Passage cité de M. Hume.

Voyages, & les savantes Relations d'Hannon, & de Pythéas (1)?

Depuis le temps où ces Navigateurs célèbres ont vécu, & après bien des découvertes, nous voyons qu'une étude constante & suivie, perfectionne les instruments pour la Navigation, & pour les Cartes géographiques. Toutes les sciences semblent travailler à l'envi pour le Commerce, & s'unir avec lui pour s'entr'aider.

Ce sont des Mathématiciens, & des Astronomes qui guident & introduisent nos Commerçants dans ce royaume de l'Inde, où le Roi, étonné (2) d'entendre le Père Tachard qu'il a demandé, ouvre avec empressement ses Ports, & son Commerce à la nation savante qui l'étonne & l'instruit.

Nous avons vu les Lettres & le Commerce dans le même Berceau; nous les retrouverons souvent dans le même Navire. Là, ce sont des Savants qui vont tracer au Commerçant, & au Navigateur, des routes nouvelles; ici dans le sein de l'étude, & du repos, c'est un Auteur tout à la fois ingénieux & sublime, c'est Mon-

(1) Spect. de la Nat. Tom. IV, Entr. 3.
(2) Le Roi de Siam. Hist. des Voyages, T. IX.

tesquieu (1), qui en travaillant pour tous les hommes, écrit aussi pour instruire les Commerçants.

On nous reproche avec raison ces productions frivoles, qui se multiplient plus chez nous qu'ailleurs. Si tant d'ouvrages célèbres & récents, ne suffisent pas pour nous justifier, ou, pour mieux dire, si les sujets déja traités, paroissent épuisés, c'est au Commerce que nous devons encore les moyens qu'il offre aux Lettres de rétablir la réputation de nos Auteurs, en les invitant à s'exercer sur les riches objets, sur les vérités utiles qu'il leur présente. Et il est bien juste qu'elles travaillent pour lui à leur tour, & qu'elles regardent le Commerçant comme un citoyen nécessaire, qui mérite d'être éclairé. Déja une Académie (2) excite les Auteurs en ce genre, en préférant des sujets utiles, à ceux que nous sommes obligés de chercher laborieu-

(1) Espr. des Loix. Liv. 20 du Comm.

(2) Elém. du Comm. Les avantag. & désav. du Comm. de la France, & de la Grande Bretagne. Théorie du Comm. traduit de l'Esp. Le Nég. Anglois; Traité de Jos. Child. Disc. Polit. de David Hume. Essai sur les inter. du Comm. Maritime. Hist. des Colon. Rétablissem. des Manufactures d'Espagne. Essai sur les Monnoies. Etat du Commerce d'Angleterre, &c, &c.

ſement dans la Morale. Déja des hommes de Lettres travaillent, avec autant de ſuccès que de gloire, pour le Commerçant, & ſoit de leur propre fond, ou de celui de nos voiſins, & de nos concurrents, lui forment une Bibliothèque intéreſſante pour ſa profeſſion. Il y trouve les principes démontrés, les véritables éléments du Commerce (1), tous les ſecrets de ſon art, une comparaiſon ſavante & raiſonnée, qui lui apprend les avantages & déſavantages des nations concurrentes; enfin des définitions claires & préciſes, qu'il doit ſavoir exactement pour mettre dans ſes idées le même ordre que ſes affaires exigent; tandis qu'il étoit preſque réduit auparavant, pour s'inſtruire, aux livres de routine & d'uſage qu'il eſt obligé de ſuivre.

Qu'on ne juge pas des hommes ſupérieurs & diſtingués dans cette profeſſion, par ceux qui en ſont les artiſans, & qui, accoutumés à ſuivre des détails ſans ceſſe renaiſſants comme les beſoins, ſont condamnés à vivre dans ce cercle étroit, où l'ignorance les renferme, & n'ont pas même les connoiſſances d'uſage les plus eſſentielles: incapables d'étendre leurs vues, d'appercevoir d'autres cauſes, que le bonheur, ou la fatalité, n'ayant que l'exemple d'autrui,

pour rendre raiſon de leur conduite, ils rampent, travaillent, & font toute leur vie un nombre néceſſaire, & peu honoré. Mais jugera-t-on dans un état de l'eſpèce d'or ou d'argent, & de la beauté du coin, par cette monnoie vile & peſante, jetée au peuple pour ſes beſoins, & qui n'eſt pas faite pour porter l'image du Prince.

Le Commerçant dont je parle, & dont l'état n'exclud, ni la nobleſſe la plus ancienne, ni celle des ſentiments, eſt celui, qui, ſupérieur aux autres par ſes vues, ſon génie & ſes entrepriſes, augmente par ſa fortune les richeſſes de l'Etat. Il eſt citoyen, voyageur, politique, homme de Lettres, & de ſociété, & il peut prétendre à toutes les places que les talents doivent remplir. Tandis que ſes Vaiſſeaux chargés de nos denrées, & des ouvrages de nos Manufactures, vont chercher les productions des climats les plus éloignés, il a par-tout des Miniſtres, qui le ſervent, qui l'avertiſſent, qui exécutent pour lui. Les Courriers portent ſes ordres dans toutes les places de l'Europe, & ſon nom, ſur un papier circulant, fait rouler, & multiplier les fonds qu'il veut tranſporter, ou répandre. Il ordonne, il recommande, il protège. Les Voyageurs les plus illuſtres, & les

plus riches, ont besoin de son crédit, & ont recours à lui pour leurs recherches. Il favorise à la fois, & l'industrie de ceux qui veulent travailler, & les efforts des curieux qui veulent s'instruire.

Le Commerçant n'est pas fait pour écrire seulement à ses Facteurs ses volontés, ou les conditions qu'il leur impose; il est propre à donner des leçons sur le Commerce, & à en expliquer les principes. Ainsi l'ont fait les Belloni (1) en Italie, (2) les Savari en France, & tant de célèbres Négociants en Angleterre, où les membres du Parlement prononcent des discours dictés (3) par la connoissance la plus profonde du Commerce. Il peut, comme les Ménager (4), & les Faukner (5), sortir de son état pour remplir les fonctions les plus importantes.

L'utilité de son travail ne fait pas seulement de lui un Citoyen précieux à l'Etat; les qua-

---

(1) *March. Hier. Belloni de Comm. Dissertatio.*

(2) Le Parfait Négoc. Le Dict. du Comm.

(3) Rec. d'Actes, & Pièc. concern. le Comm. &c.

(4) M. Ménager, Comte de S. Jean.

(5) M. le Chevalier Faukner, Négoc. Anglois à Alep, ensuite Ambassadeur d'Angleterre auprès du G. Seigneur. M. de Voltaire lui a adressé sa Tragédie de Zaïre.

lités de son cœur ne doivent pas le rendre moins estimable ; son ame est dautant plus sûre, qu'elle a été éprouvée par les vicissitudes, & les revers. Et quels revers ! causés par des événements inattendus, souvent par les plus noires infidélités des hommes, ils détruisent la fortune qui paroît la plus assurée. Dans cette situation, qu'un génie borné est à plaindre, & qu'on est heureux de posséder cet esprit philosophique qui est le fruit de l'étude, & de la réflexion, qui élève l'ame au-dessus des malheurs dont elle est assiégée!

Il y a dans tous les états des occasions délicates pour la vertu, & j'ose dire, que nul n'a plus de mérite que le Commerçant dans une administration où il doit se juger si souvent avec rigueur ; & où la fraude, quelquefois imperceptible, peut être aussi cachée que lucrative.

Il ne faut qu'un peu d'expérience & d'application, pour savoir démêler les moyens de mettre à profit des circonstances qui échappent au plus grand nombre, mais il faut avoir des connoissances attachées à cette étude réfléchie, de laquelle dépendent la justesse de l'esprit, la solidité du jugement, & la droiture du cœur, pour savoir mettre à leur place ces avantages secrets, dont l'habile Commerçant devient subi-

tement le dépositaire. Il est difficile d'être juste exactement dans une gestion où les détails sont infinis, où l'on est comptable des inattentions les plus légères en apparence, & des moments même, qui dans le Commerce sont appréciés par la valeur réelle que l'intérêt de l'argent sans cesse reproduit, donne sans interruption à chaque instant. L'esprit qui dirige cette administration, ne sauroit être trop éclairé, & l'étude seule peut donner toutes les connoissances, & j'ose dire, toutes les qualités essentielles que le Commerce exige. Les hommes pèchent souvent, pour être avides & injustes, & souvent aussi, faux & inconséquents.

Non : les Lettres ne seront pas plus incompatibles avec l'étude, & les soins du Commerce, qu'elles le sont avec les travaux Militaires. Nous ne serons pas plus étonnés de voir chez les anciens, Caton & Atticus Commerçants, qu'Hercule honoré par les Grecs & les Romains, sous le titre de chef des Muses (1) ; & si l'admiration publique élevoit encore des autels, combien de Héros auroient eu après lui parmi nous les mêmes honneurs à plus juste titre ?

---

(1) On l'apelloit Musagète.

Ici pourrois-je oublier de rappeler les noms du Héros de la France (1), du Fondateur de l'Académie, & de son illustre Protecteur; noms célèbres, qui, toujours au-dessus de nos foibles éloges, ne peuvent recevoir en ce jour, de notre part, que le tribut public de notre respect, & de notre reconnoissance. Notre Protecteur (2) a bien voulu nous honorer de sa présence, pour couronner de ses mains, parmi nos concitoyens, un Orateur déja souvent applaudi par le public, & un jeune élève des Muses, qui ne sort vainqueur des jeux Floraux, que pour venir triompher dans sa patrie. Villars a relevé le Temple des Muses dans cette Ville Commerçante, où elles avoient autrefois établi leur séjour. C'est par la même protection que nous voyons à côté de nous une nouvelle Académie (3) pour les beaux Arts, où l'ardeur seule, & une généreuse émulation, animent des maîtres appliqués à former des élèves dignes de leurs soins.

Pour nous, Messieurs, cultivons le terrein qui nous a été confié. Les Lettres qui, comme dit Cicéron (4), nous suivent par-tout, qui veil-

(1) M. le Maréchal de Villars.

(2) M. le Duc de Villars.

(3) L'Ecole Académique de Dessin établie en 1753.

(4) *Orat. pro Arch.*

lent & voyagent avec nous, ſont de toutes les conditions, de tout les états, & à Dieu ne plaiſe que ces hommes ſupérieurs qu'elles favoriſent le plus, ſoient dès-lors perdus pour la République. Qu'elles ſoient la douce occupation de ceux qui les aiment, & le délaſſement de ces Citoyens utiles à la ſociété, que des ſoins plus importants occupent; ſi quelquefois elles nous entraînent malgré nous, ſi elles diſpoſent d'une portion précieuſe du temps que nous devons à nos emplois, convenons qu'elles ſont plus propres à faire excuſer nos écarts, que des paſſions favorites pour leſquelles on a communément plus d'indulgence.

Je viens, Meſſieurs, de payer publiquement le tribut que j'ai cru devoir aux Lettres, & au Commerce. Entraîné par des objets ſi intéreſſants, j'ai trop long-temps retardé la ſatisfaction que nous avons de publier les ouvrages couronnés devant une aſſemblée nombreuſe, où je vois les Citoyens les plus diſtingués, & le concours de ce ſexe brillant, dont les applaudiſſements ſont ſi flatteurs : nous le verrions plus ſouvent à nos ſéances publiques, ſi, animés par des exemples aſſez connus, il vouloit nous procurer le plaiſir de couronner à notre tour

les Graces avec les Lauriers d'Apollon. J'inviterai encore ici ceux que les occupations du Commerce n'empêchent pas de cultiver peut-être en ſecret leurs talents, & leur goût pour les Lettres, de nous mettre à portée de leur donner publiquement la récompenſe qu'ils méritent. Les Amateurs de la Littérature, les Favoris des Muſes, ne feront pas étonnés d'avoir des Commerçans pour rivaux.



ELOGE

DE RENÊ

DUGUAY-TROUIN,

Lieutenant Général des Armées Navales de France, Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis.

DISCOURS

Qui concourut pour le Prix de l'Académie Françoise, en 1761.

Par M. GUYS, Négociant, & Académicien de Marseille.

Conamur tenues grandia. Horat. Ode VI, lib. 1.

L'Académie Françoise, en couronnant M. Thomas pour la troisième fois, a parlé avec éloge, dans son Assemblée publique, de l'Ouvrage qui a concouru avec le sien pour le Prix. Cet éloge est attesté par la Lettre suivante de M. Duclos, Secrétaire de l'Académie, & par celle de M. Thomas, où le Public verra avec plaisir que ce brillant Auteur a encore l'heureux talent de se faire aimer par ses Rivaux.

LETTRE

LETTRE de M. Duclos, Secrétaire de l'Académie Françoise, à M. Guys, &c.

L'ACADÉMIE, en vous donnant l'*Accessit*, Monsieur, décida que votre Discours seroit cité avec éloge dans l'Assemblée publique, ce qui a été fait : je ne doute point qu'il ne réussisse beaucoup à la lecture ; & j'aurois fort desiré que nous eussions eu deux Prix à donner. Votre Ouvrage va paroître incessamment. Si je pouvois vous être ici de quelque utilité, je serois très-flatté de vous prouver les sentiments respectueux avec lesquels je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant serviteur,

DUCLOS.

LETTRE de M. Thomas, &c. à M. Guys, &c.

MONSIEUR,

L'HONNEUR que j'ai eu de vous avoir pour concurrent, & pour rival à l'Académie Françoise, est le seul titre qui m'autorise à vous écrire sans vous connoître. Pour honorer les Lettres, il faudroit que tous les rivaux fussent amis ; ils en seroient plus grands, & les Lettres plus respectées. J'ai l'avantage de compter parmi mes meilleurs amis, celui qui l'an passé fut mon concurrent pour le Prix de Daguesseau. Je serois infiniment flatté, Monsieur, si je pouvois encore avoir le même avantage cette année-ci. Votre Discours s'imprime, & je l'attends avec impatience. Je ne le connois encore que par les grands éloges que MM. Duclos, & d'Alembert, & plusieurs autres Académiciens lui ont donnés. Je vous prie de vouloir bien accepter le mien, que j'ai adressé pour vous à M. Auge, Directeur de la Poste. Puissions-nous, Monsieur, ressembler à ces vieux Héros d'Homère, qui, après avoir combattu l'un contre l'autre, s'embrassoient

sur le champ de bataille; & pour marque de leur amitié, faisoient échange de leurs armes.

J'ai l'honneur d'être, avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant serviteur,
THOMAS.

RÉPONSE de M. Guys, à M. Thomas.

MONSIEUR,

JE reçois la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je comptois d'avoir au moins l'avantage de vous prévenir, mais vous me l'enlevez encore, & je ne puis m'en plaindre. Je n'ai pas hésité de vous demander l'amitié que vous m'offrez si généreusement, comme le prix des sentiments que vous inspirez dans vos Ouvrages; vos rivaux eux-mêmes, doivent être vos admirateurs, & vos amis. Je n'ai ni les titres, ni les talents de celui qui a concouru avec vous pour le Prix de l'Eloge de Daguesseau. Je n'ai pas lu son ouvrage avec moins de plaisir que le vôtre; j'ai vu aussi dans son approbation, au bas des Notes sur Duguay-Trouin,

votre éloge, & le sien, comme un hommage réciproque auquel on ne peut qu'applaudir.

Je vous remercie infiniment, Monsieur, du présent que vous me faites de votre Discours; j'ai écrit à M. Duchesne de ne pas vous oublier, lorsque le mien sera imprimé. Que ne devrois-je pas donner pour payer le plaisir que j'ai eu en lisant ce dernier Ouvrage, & les Notes qui mériteroient un second prix? Vous voulez bien, en me mettant à côté de vous, m'élever jusqu'aux Héros d'Homère, qui après le combat faisoient échange de leurs armes; je m'estimerois trop heureux de pouvoir me mettre à la place d'un de ces deux Bergers de Virgile, qui, après avoir fait, à l'envi l'un de l'autre, l'éloge de Daphnis, s'embrassent, se félicitent mutuellement, & se donnent pour gage de leur amitié ce qu'ils ont de plus précieux: ainsi devroient finir tous les combats, toutes les disputes littéraires. Peut-on aimer les Lettres, sans vouloir être aimé par ceux qui les cultivent avec autant de distinction & de succès que vous?

J'ai l'honneur d'être, &c.





ÉLOGE

DE RENÉ

DUGUAY-TROUIN,

Lieutenant Général des Armées Navales.

QUE des Orateurs éloquents nous retracent les merveilles & les découvertes de la navigation, qu'ils décrivent les efforts sublimes de l'Architecture Navale ; mais vous, Héros de la Marine Militaire, qui osera vous célébrer ? Où sont parmi nous les compagnons de Duquesne, vainqueur de Ruyter, de Tourville, de Forbin, de Bart, & de Cassart [*a*], pour nous rappeler leurs combats ? Qui peut raconter les exploits de Duguay-Trouin, d'une manière digne de ce Guerrier fameux, & de l'illustre Académie qui propose son éloge ? Il en est du portrait d'un grand homme de mer, comme des Tableaux de la Marine elle-même. Pour peindre ces Tableaux comme Vernet (1), il

(1) Fameux Peintre du Roi pour les Tableaux de Marine.

faut avoir ſon pinceau, & ſes yeux; il faut encore avoir vu ſur nos rivages d'auſſi près que cet habile Artiſte, la mer irritée, les vagues écumantes, les vaiſſeaux battus par la tempête; il faut, du haut d'un rocher èlevé, au milieu d'un peuple conſterné, avoir contemplé en friſſonnant (1), l'affreux ſpectacle d'un naufrage imprévu (2), où des malheureux, ſurpris par l'orage ſur un navire en proie aux vents déchaînés, périſſent dans les flots, à la vue du Port qu'ils avoient découvert avec joie.

Courcerac, la Jaille, Beauharnois, Tourouvre, Saint-Germain (3), brave Nobleſſe, Emules, & Compagnons de Duguay, vous n'êtes plus ! Mais cet Officier, cet habile Marin qui l'a ſuivi dans tous ſes combats, s'offre à mes regards; Vieillard reſpectable, courbé ſous le poids des ans, & des rudes travaux, il ne quitte point cet [*b*] Arſenal preſque déſert (4). Je le retrouve auprès du rivage dont il voudroit en-

(1) *Suave mari magno*, &c.

(2) Vaiſſeau Danois qui a péri le 24 Février, à l'entrée du Port de Marſeille.

(3) Major, ſur l'Eſcadre pour l'expédition de Rio-Janeyro, mort à Toulon il y a deux ans.

(4) L'Arſenal de Marſeille.

core s'éloigner. Là, parmi des mâts épars, des ancres renversées, des avirons, & des cables usés, assis sur un canon abandonné, & couvert de poussière, il goûte malgré lui le repos, ce bien si doux à la vieillesse : souvent il anime de la voix, & par sa présence, les travaux que ses mains foibles & tremblantes ne peuvent plus partager.

C'est à vous, digne élève de Duguay, à me dicter son éloge, que sans vous je n'oserois entreprendre. J'essaierai de répéter fidèlement le récit que vous allez me faire de ses combats. Ecoutons ce Guerrier Marin : ses yeux s'enflamment au souvenir du Héros que j'ai nommé.

Première Partie.

Et quel est, me dit-il, le François, quelle est la Nation voisine de la mer, qui ignorent ce que Duguay-Trouin a fait ? Je l'ai vu, à l'âge de quinze ans, se distinguer par une action d'éclat, qui annonçoit ce qu'il devoit être. Né dans cette ville ennemie par émulation, par ressentiment, souvent par intérêt, & toujours par une antipathie nationale, de nos plus dangereux ennemis ; dans cette ville dont les Corsaires sont encore la terreur des Vaisseaux, & des Corsai-

res Anglois, il attendoit avec impatience l'occasion de manifester ses talents, & de se faire connoître : il devoit illustrer le règne de Louis le Grand, ce règne fécond en grands hommes. Alors nous opposions une Marine redoutable aux Puissances maritimes, liguées contre nous : nous avions des Officiers formés par le rude & nécessaire apprentissage qu'ils avoient fait dans les courses des Malthois ; car telle a été la première Ecole de nos Capitaines, & de nos Matelots. Pendant la guerre seulement, la construction des Vaisseaux du Roi étoit suspendue ; les Chantiers de la France étoient dans les Ports de ses ennemis ; le canon meurtrier commençoit, & ne finissoit pas les combats de mer ; l'abordage seul, souvent inévitable, décidoit de la victoire ; deux Vaisseaux accrochés ne formoient qu'un champ de bataille, où la courageuse audace, opposée à l'expérience & à la valeur, triomphoit du nombre, & de la plus longue résistance.

C'est ainsi que Duguay a combattu, né dans un Port où tout l'excitoit à partager la gloire des expéditions, & des courses de ses concitoyens : animé par les exemples qu'il trouvoit dans sa propre famille, il s'embarqua pour la

première fois (1) en qualité de Volontaire, fur fur une Frégate armée en courfe. Nous effuyâmes, dans la nuit la plus obfcure, l'orage le plus affreux. Le jeune Duguay ne fut point effrayé du danger : nous abordâmes un Corfaire de notre force, & ne confultant que fon courage, il s'élança le premier fur le Vaiffeau ennemi, dont nous ne fûmes les maîtres qu'après un combat long & fanglant.

L'année fuivante, l'audacieux Volontaire accourt pour s'embarquer fur une Frégate que fa famille armoit. Nous partons. Il oblige le Capitaine à arriver fur quinze Vaiffeaux Anglois qu'il avoit le premier apperçus. Le premier auffi, il faute à l'abordage dans le Vaiffeau que nous enlevons. Il prend le commandement de notre Frégate; il court aborder un fecond Vaiffeau; l'impétuofité de fon courage nous entraîne; & le choc eft fi violent, qu'il le fait tomber à la mer. Voyez-le fe débattre au milieu des flots; nous tremblons pour lui; mais vigoureux, & jamais effrayé du danger, il plonge, il revient fur l'eau, il nage, il fe foutient, il s'accroche enfin : nous le retirons; &, à peine

(1) En 1689.

relevé, il faute encore dans le Vaiffeau ennemi, pour décider par fa préfence d'une feconde victoire.

Attendez-vous, en écoutant le récit de la vie de Duguay, à une fuite de combats répétés qui fe fuccèdent. Toujours en action, déja connu par des coups de maître, il obtient bientôt le commandement d'une Frégate (1). Jeté par l'orage dans la rivière de Limerick, il ofa faire une defcente avec fa petite troupe, attaquer un Château dont il fe rendit maître; & malgré un détachement de la garnifon qu'il fallut combattre, plus heureux que le brave Thurot, il fut, malgré une tempête furvenue qui retarda fa retraite, échapper à des forces fupérieures, que l'alarme répandue de proche en proche avoit raffemblées pour l'accabler.

Quelque temps après (2) ayant obtenu deux Frégates, il découvrit trente Vaiffeaux Anglois: deux Frégates les efcortoient; il les combattit feul, & fe rendit maître de l'une & de l'autre. Pendant ce combat, notre compagnon s'emparoit des Navires Marchands, & en prit douze:

(1) En 1691.

(2) En 1692.

il falloit escorter ces prises, & les dérober à la poursuite de cinq Vaisseaux de guerre Anglois qui parurent tout-à-coup. O mon Commandant, quelle hardie résolution vous prîtes alors! Ne pouvant attaquer des forces si supérieures aux vôtres, vous essayâtes de les détruire. Vous osâtes aller chercher la Rade inabordable d'Arqui (1), hérissée de rochers cachés sous les eaux, sur lesquels l'Escadre ennemie, obstinée à nous chasser, devoit se briser, si elle n'avoit pris le parti de cesser de nous poursuivre. Vous sortîtes de cette Rade, osant encore devenir le Pilote du Vaisseau, parce que les vôtres étoient morts ou blessés; échappé à de nouveaux dangers, vous revîntes glorieusement dans le Port avec de nouvelles prises qui enrichissoient votre Patrie.

Le temps arrive où Duguay, connu par sa réputation, & ses exploits, n'a qu'à demander les Vaisseaux du Roi pour les obtenir & les commander. Alors le Pêcheur, Jean Bart [*c*], toujours Matelot, quoique Officier, ce brave & intrépide Marin, né dans l'obscurité, que j'ai vu renaître, si j'ose dire de sa gloire (2), & se

(1) A neuf lieues de Saint-Malo.

(2) *Ex se natus.* Tacite, liv. 2.

faire un nom fameux, devenoit, par sa valeur & ses combats, Capitaine des Vaisseaux du Roi. Il parut même à Versailles, où la plupart des courtisans ne virent en lui que son embarras, & la grossièreté de ses traits; mais cet homme, ridicule à la Cour, & peu fait pour elle, étoit un héros à la mer; il y étoit dans son élément, il y faisoit respecter le Pavillon qu'il défendoit. Duguay son rival obtint (1) la Frégate du Roi, l'Hercule, de vingt-huit canons. Désespéré d'avoir croisé plus de deux mois inutilement, n'ayant de vivres que pour quinze jours, forcé de relâcher, & par l'ordonnance, & par l'avis de ses Officiers, il nous assemble tous; il nous harangue, il met dans ses paroles le feu de ses yeux; il nous persuade, il nous engage à diminuer la ration, pour lui donner encore huit jours. Il n'eut pas la douleur d'avoir été trompé par son pressentiment. Quelques jours après, il s'éveille le matin en sursaut: il saisit avec empressement sa lunette; il voit deux Vaisseaux de guerre qu'il avoit déja vus en songe: il s'essaie d'abord avec eux; & assuré de la marche de son Vaisseau, il revire de bord. Le combat com-

(1) En 1693.

mence ; l'action eſt vive ; notre attaque eſt encore plus téméraire ; mais, après une longue réſiſtance, la témérité triomphe ; les deux Vaiſſeaux ſont à nous, avec un butin immenſe. Cette campagne finit par la priſe de deux autres Vaiſſeaux marchands, & nous apprit que le moment où l'on déſeſpère, n'eſt pas encore celui où les conſeils de la prudence doivent toujours être écoutés.

L'année ſuivante, avec une Frégate de quarante canons, nous attaquâmes un gros Vaiſſeau Fleſſinguois, bien armé : deux Seigneurs Portugais que nous avions embarqués à Lisbonne, voulurent, malgré le danger, être les témoins d'un combat qui fut ſans doute plus vif & plus long que leur curioſité ne l'exigeoit. La réputation, la préſence de Duguay inſpiroient le courage, la témérité même aux ſpectateurs les plus indifférents.

C'eſt dans cette campagne (1) que, combattant un Vaiſſeau bien ſupérieur au ſien, qui fut démâté, il prit la réſolution hardie & déſeſpérée de manœuvrer pour l'aborder. [*d*] Auſſi le Lieutenant ne pouvant concevoir ce deſſein

(1) En 1694.

inoui dans l'état où nous étions, fit changer tout-à-coup la barre du gouvernail, & Duguay perdit l'occasion la plus glorieuse de sa vie. Notre Vaisseau rasé, & hors de combat se rendit, le Capitaine seul ne se rendit point: blessé, renversé sur le pont, il étoit sans connoissance; il ne vit pas le moment fatal de la nécessité à laquelle il n'auroit jamais cédé.

Revenu à lui, il n'ouvre les yeux que pour se voir avec autant d'étonnement que d'indignation au milieu de ses ennemis; les soins qu'on lui rend ne le touchent point: il retombe presque sans mouvement dans l'accès de la plus vive douleur; semblable à un homme accablé de lassitude, que le sommeil a renversé tout-à-coup, & qu'on voit étendu sur la poussière au bord du chemin qu'il n'a pas eu la force de poursuivre.

Tel étoit Duguay, pénétré de sa situation: bientôt conduit en Angleterre, & gardé étroitement, il imagine de tromper la vigilance de ses gardes. On apprit qu'il s'étoit sauvé de sa prison, par la perte de deux Vaisseaux de guerre qu'il osa attaquer avec un Vaisseau de quarante-huit canons (1), que des Armateurs en France lui avoient fait préparer.

(1) Le François.

Il attaqua encore avec le même Vaiſſeau (1), & en compagnie de Beaubriant, trois Vaiſſeaux de guerre Anglois, qui furent enlevés après un long combat, dans lequel Duguay ſe rendit maître du Commandant, & du troiſième Vaiſſeau ennemi.

Il arma enſuite le Sans-pareil (2), Vaiſſeau de Guerre Anglois qu'il avoit pris; il s'en ſervit pour tromper, par une ruſe bien permiſe, deux Vaiſſeaux Hollandois, mouillés au Port de Vigo, qui n'héſitèrent pas de nous ſuivre, nous ayant pris pour le Vaiſſeau Anglois qui devoit les eſcorter. Il fit plus; il trompa toute l'armée ennemie, au milieu de laquelle il ſe trouva enveloppé : il oſa faire route avec elle, & combattre, à ſa vue, une Frégate qu'il atteignit, & qu'il mit hors de combat.

Pourquoi l'ai-je ſuivi à la malheureuſe campagne où ſon frère, jeune encore, avide de gloire, habile marin, digne de porter un nom fameux, fut la victime de ſon courage & d'une mauvaiſe honte qui le précipita dans le tombeau? O coup affreux! quelle fut la douleur de ce

(1) En 1695.
(2) En 1696.

frère consterné, des soldats, & des matelots qui pleurèrent avec nous un guerrier, moissonné à la fleur de l'âge, & prodigue d'une vie qui devenoit précieuse à l'Etat !

Nous eûmes la même année trois Vaisseaux, & nous étant associés à deux Frégates de Saint-Malo, nous allâmes à la rencontre de trois gros Vaisseaux Hollandois, commandés par le brave Baron de Vassenaer, ennemi digne de Duguay: il soutint l'abordage le plus hardi, le combat le plus fier & le plus opiniâtre. Nous arrivons sur les Vaisseaux Hollandois. Duguay dépasse le plus gros Vaisseau: il est forcé d'aborder le second qu'il enlève. On voit le Sans-pareil aux prises avec le Commandant, & sa pouppe sautée en l'air, avec perte d'une foule de braves gens. Nous abordons jusqu'à quatre fois ce redoutable Commandant; un dernier effort triomphe de la plus vigoureuse défense, & le Baron de Vassenaer est pris les armes à la main. La plupart de nos matelots étoient morts, ou couverts de blessures; le reste fatigué soupiroit après le repos; mais ce combat sanglant n'est pour nous que le présage d'une affreuse tempête qui lui succède, & qui devoit nous abîmer. Où sont les hommes qui ont essuyé à la fois tant de travaux & de dangers,

gers, & dont les cheveux blanchis avant le temps par les approches de la mort la plus cruelle, atteſtent les rudes épreuves dont le ſouvenir me fait encore friſſonner ?

La paix étant faite en 1697, Duguay ne profita du loiſir qu'elle lui donnoit, que pour s'inſtruire. Le Matelot eſt toujours en action ; mais celui qui veut le commander, & le conduire, doit joindre le ſecours de l'étude aux leçons de l'expérience. Les jours oiſifs ſont cependant pour des Marins les jours les plus longs & les plus ennuyeux. Duguay languiſſoit dans le ſein du repos; il paroiſſoit arrêté malgré lui au milieu de ſa courſe, qu'il étoit impatient de pourſuivre.

Ainſi, lorſque dans les vaſtes plaines de l'Océan, le Navire le plus léger, ſurpris par le calme, flotte, comme au milieu du Port, dans les mêmes eaux qui l'entourent, ſes voiles battent tantôt mollement, & tantôt avec bruit ſur le mât qui les porte : ſi un ſouffle flatteur ride, en s'avançant lentement, la ſurface de l'eau, il s'éloigne bientôt, s'affoiblit, & ſe perd comme une vapeur qui s'évanouit. Les Matelots couchés & oiſifs, indifférents pour le ſuccès ou la durée du voyage, s'égaient entr'eux : mais le Capitaine impatient, que le temps preſſe, qui

veut devancer des Concurrents, se promène seul tristement sur le pont ; il frappe du pied le Vaisseau immobile ; il appelle les vents & les tempêtes même, qu'il préfère au dégoût insupportable du long calme qui le retient.

Tel étoit Duguay, jeune encore, pendant la paix, ne respirant que la guerre, toujours impatient de se signaler, de se rembarquer, de combattre : tels ont été les hommes de mer qui ont fait briller notre Marine. Et qu'est-ce qu'un Marin, & un Officier comme Duguay ? Un soldat fait pour braver tous les dangers, accoutumé depuis son enfance à combattre, ou les vents conjurés, ou un ennemi redoutable ; conservant, dans un âge plus avancé, la fougue impétueuse de cet âge qui se précipite dans le péril, sans le connoître ; parvenu enfin au plus haut dégré où le courage, & la témérité humaine peuvent atteindre ; indépendant, libre, après avoir porté le joug le plus rigoureux de l'obéissance, destiné à régner sur un peuple qui lui est entièrement soumis, & sur un élément où, ne voyant point de bornes, il ne voit d'autre maître que lui ; ni les frimats de l'hiver, ni les ardeurs brûlantes de l'été, ne peuvent l'arrêter. Il a affronté les glaces du Nord, & les feux du

Tropique embrasé. Il a vu l'abîme prêt à l'engloutir, les rochers encore couverts des débris épars des naufrages : il les a vus sans pâlir ; & à peine échappé, il touche le rivage, qu'il est prêt à les braver encore.

Mais ce n'est pas assez : quels talents & quelle prudence ne faut-il pas avoir pour conduire, pour gouverner ce peuple indocile & mutin, qui forme l'équipage d'un Vaisseau ? L'autorité qui le contient, lorsqu'elle est bien employée, peut aussi le révolter ; aussi prompt à s'enflammer qu'à s'abattre, l'exemple du chef qui souvent l'anime, est le seul qui le fait mouvoir : comme dans le cours de la navigation le Matelot passe rapidement du calme le plus profond aux fatigues les plus rudes, à l'agitation la plus imprévue, & la plus violente, il se porte aussi à tout avec excès ; & insolent dans sa fureur, il surpasse la licence brutale du soldat le plus effréné. Quel moment plus cruel que celui où le Capitaine accablé, voit, son équipage dans l'épuisement, refuser, au fort de la tempête, ou du combat, par découragement, ou par lassitude, un dernier effort dont le salut commun dépend. Alors la crainte, & l'amour que le Chef a su inspirer, doivent seuls ranimer la con-

X ij

fiance, & les forces : il faut que son visage, toujours le même, cache le trouble de son ame, & annonce la sérénité, ou la victoire qu'il n'ose espérer.

C'est ainsi, Duguay, qu'on vous a vu dans ces circonstances, où votre présence nous a sauvés, où nous aurions péri, si nous avions eu le malheur de vous perdre. Puis-je oublier ce fameux combat que nous livrâmes (1) contre un Vaisseau de guerre Hollandois ? Combat inégal & sanglant. Le feu est vif des deux côtés; un nuage obscur nous enveloppe. Duguay, couvert de fumée, disparoît; mais au moindre silence sa voix se fait entendre, & nous rassure; il brille comme l'éclair au sein de cette noire & épaisse fumée; & dans le moment où on le croit perdu, on ne combat que pour le retrouver. Il faut aborder, vaincre, ou périr. C'en est fait, l'ennemi va se rendre. Ce fier Vaisseau qui nous a vendu si chèrement sa conquête, n'est plus en état de nous résister, & tout notre équipage est déja sur son bord : le jeune Duguay (2) s'y est élancé le premier; il a renversé tout ce qui s'opposoit à son passage.

(1) En 1702.

(2) Frère de M. Duguay-Trouin.

Ne passons pas sous silence une action mémorable (1), où la générosité égaloit le courage. Duguay commandoit une escadre de trois Vaisseaux, & deux des nôtres alloient tomber au pouvoir de six gros Vaisseaux Hollandois qui marchoient assez bien pour nous atteindre. Il ne délibère pas : secondé par le brave Courserac, son Capitaine en second, il s'expose seul à tout le feu de l'ennemi. Il met le Vaisseau le plus fort hors de combat, arrête tous les autres ; & lorsque les siens ne sont plus en danger, il se sauve lui-même, emportant autant de satisfaction & de gloire, qu'il laissoit de désespoir, & de honte à ses ennemis.

Je ne finirois pas, si je rapportois en détail tous ses combats. Il attaque & enlève successivement deux Vaisseaux de guerre Anglois : mais un Corsaire Flessinguois, avec un Vaisseau de 28 canons, nous fit essuyer le combat le plus vif, & le plus opiniâtre. Ce brave homme ne céda qu'à l'extrémité, & après avoir fait des prodiges de valeur.

Flessingue fournissoit aux Hollandois les Corsaires les plus nombreux, & les plus intrépides.

---

(1) En 1703.

Cette ville, la patrie du fameux Ruiter, qui, vaincu par un Héros de notre Marine [e], eut le bonheur de ne pas ſurvivre à ſa défaite (1), étoit peuplée de Navigateurs, formés par le rude & utile métier de la pêche. Elle avoit étendu & perfectionné cet art précieux, qui, par les richeſſes qu'il tire de la mer, lui fait rendre avec uſure tous les tréſors qu'elle engloutit.

Duguay étoit devenu la terreur des Corſaires Fleſſinguois, dont les nôtres craignoient la rencontre. Mais que j'aime à me rappeller la ſituation la plus embarraſſante, & l'évènement le plus heureux pour lui, lorſque, commandant (2) le Vaiſſeau le Jaſon, en compagnie du brave Chevalier de Neſmont, qui commandoit l'Auguſte, il fut atteint par une nombreuſe eſcadre Angloiſe, qui reconnut ce dangereux ennemi dont elle eut voulu s'emparer ! Un ſeul Vaiſſeau qui s'approcha de nous, fut ſi bien reçu, qu'il n'oſa plus nous canonner que de loin : malheureuſement le vent ceſſe tout-à-coup, le jour finit, & les Anglois nous entourent, ils croient que Duguay ne peut plus leur échapper. Ainſi

(1) Combat de Meſſine en 1676.

(2) En 1705.

les chaſſeurs raſſemblés font un cercle pour occuper tous les paſſages, pour envelopper de toute part l'animal redoutable qu'aucun d'eux n'oſeroit ſeul attaquer.

Quel parti prendre dans cette extrémité? Celui de Duguay eſt pris ſur le champ : il n'a conſulté que la gloire des armes du Roi, & ſon courage; & à peine a-t-il déclaré ſa réſolution, qu'il nous inſpire à tous l'audace d'aller aborder le Commandant, & de périr avec autant d'éclat que de gloire. Les diſpoſitions ſont faites; les ordres ſont donnés; & la tranquillité règne ſur notre bord, comme ſur la mer où les vents ſont endormis. Le Capitaine ſeul ſe promène ſur le tillac : ſes yeux obſervent tous ces Vaiſſeaux ennemis qui l'entourent; en les examinant ſucceſſivement, il revient ſans ceſſe au Commandant qu'il devoit combattre. Il parcourt enſuite l'horiſon; & l'œil marin, par le travers de notre boſſoir (1) obſerve, à l'approche du jour, une *noirceur* qui augmentoit peu-à-peu. Il reconnoît, à ce ſigne certain, l'indice du vent qui devoit ſouffler. Il fait rappareiller, & orienter

(1) Pièce de bois qui eſt en ſaillie au-deſſous de l'éperon à l'avant du Vaiſſeau, & ſert à y poſer l'ancre, pour la tenir prête à mouiller.

nos voiles sans bruit, de manière à recevoir cette première fraîcheur, & à ne rien perdre de ce souffle avant-coureur, qui effleuroit à peine la surface de l'eau : les avirons sont également employés pour gouverner le Vaisseau, & le mettre en état d'obéir à la plus légère impulsion du vent, qui bientôt fit enfler nos voiles. Nous marchons : les ennemis, étonnés à à leur réveil, prennent vent d'avant, & perdent, à se préparer, le temps que nous employions heureusement pour nous éloigner : ils s'efforcent en vain de nous atteindre. Ils furent obligés de convenir qu'un Marin supérieur par son habileté, & sa manœuvre, savoit triompher de la supériorité du nombre [f].

(1) Vous raconterai-je encore des actions qui ne sont que les répétitions des mêmes exploits ? La prise de trois Vaisseaux de guerre après le combat le plus hardi, & le plus meurtrier ? L'affreux abordage du Dévonshire (2) embrasé, spectacle horrible ! & la destruction de ce fameux convoi, dont la perte déconcerta nos ennemis, & affermit Philippe V sur le trône

(1) En 1707.

(2) Vaisseau de Guerre Anglois de 92 Canons, qui fut brûlé.

d'Eſpagne ? Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que ce Héros de la Marine Françoiſe a pris aux ennemis plus de 300 Navires Marchands, plus de 20 Vaiſſeaux de guerre ou Corſaires. Mais il eſt temps de parler de cette célèbre expédition, qui ſeule doit immortaliſer ſa mémoire.

Ici il faudroit l'entendre lui-même ſur les motifs qui le déterminèrent : il deſiroit de porter la gloire & les armes du Roi dans ces riches contrées, où l'on ne connoiſſoit que l'ardente ſoif de l'or, qui avoit armé les Conquérants du Bréſil. Il fut encore excité par l'envie d'humilier les Portugais qui nous inſultoient impunément. Il étoit impatient enfin de délivrer les triſtes victimes de la cruauté la plus inouie, & du ſort malheureux de la première expédition de Rio-Janeiro, tentée par M. le Clerc (1), indignement aſſaſſiné. Des Officiers du Roi, des François infortunés languiſſoient, mouroient en détail dans la miſère, & les horreurs d'un cachot obſcur. Le poids des chaînes du plus long eſclavage de Salé, & d'Alger, que la frayeur exagere, égala-t-il jamais la dureté, la peſanteur des fers que des Chrétiens donnoient

(1) Capitaine de Vaiſſeau du Roi.

à des prisonniers Chrétiens ? Les François prisonniers ne trouvèrent que des monstres impitoyables ; & dans l'excès de leurs maux, ils n'eurent pas même la consolation de lire dans les yeux d'un seul Portugais les sentiments qu'ils inspiroient.

(1) Mais c'en est fait : le plan de Duguay est formé ; le Ministre, après un long examen, ne l'approuve que parce que Duguay se charge de l'exécution. L'Escadre est composée de 17 Vaisseaux ou Frégates. L'armement se fait avec autant de secret que de célérité. Les Anglois cependant furent avertis par un de ces vils espions que l'intérêt séduit : ils parurent trop tard avec vingt Vaisseaux pour s'opposer à notre passage. L'avis qu'ils donnèrent au Gouverneur de Rio-Janeiro, nous devança de plusieurs jours : on étoit donc préparé à nous recevoir ; une nombreuse artillerie défendoit l'entrée du Port : l'intrépide Courserac, avec le Vaisseau le Magnanime, nous fraya le chemin. Notre première attaque eut le plus grand succès : les ennemis furent forcés de brûler eux-mêmes les Vaisseaux de guerre, ou marchands, dont ils

(1) En 1711.

s'étoient fait un rempart. Notre débarquement se fit en bon ordre : nous avions 3800 hommes pour attaquer une armée retranchée. Il falloit combattre, & vaincre ; il falloit sauver des François, qui, dans les fers, pouvoient à peine lever des mains impuissantes pour le succès de la témérité de leurs Libérateurs.

Déja les Portugais, chassés des portes que nous occupions, fuyoient devant nous ; mais bientôt instruits, par un traître, de notre état & de nos forces, ils osèrent sortir de leurs retranchements pour nous attaquer. Nos troupes, animées par nos braves Officiers, opposèrent la plus grande valeur à la supériorité du nombre, & l'ennemi fut repoussé. Enfin nos batteries étant prêtes, nous marchâmes à l'assaut dans les ténèbres d'une nuit obscure & orageuse. Le tonnerre grondoit en même temps que notre artillerie : le feu du ciel, joint au nôtre, redoubloit l'horreur d'une nuit affreuse, que les Portugais crurent devoir être leur dernière nuit. L'attaque est générale ; le peuple consterné ne pense plus qu'à se sauver ; il s'assemble en tumulte ; le torrent de la multitude grossit, se précipite enfin, & entraîne impétueusement dans sa fuite les troupes réglées qui alloient combattre pour le défendre.

Nous profitons du désordre pour entrer dans la Ville, dont nous nous emparons. Le Gouverneur avoit rassemblé les fuyards; mais il n'osa risquer une bataille : il capitula, paya les frais de l'armement; & nous embarquâmes, non pas l'or des mines qu'on avoit eu le temps de faire emporter dans les bois voisins, mais les marchandises les plus précieuses des Portugais, & nos François prisonniers qui avoient augmenté le nombre de nos troupes [g].

Cette heureuse expédition couvrit de gloire tous les Officiers qui y avoient été employés. Courserac, S. Germain, Goyon, & une foule d'autres s'y distinguèrent; mais le ciel au retour, en nous faisant lutter contre une affreuse tempête, nous affligea par la perte la plus sensible. Généreux, & vaillant Courserac, fidèle compagnon d'armes de notre Général, vous, comme lui la terreur de nos ennemis, qui nous aviez frayé un chemin innaccessible aux hommes les plus audacieux, vous avez triomphé des plus grands obstacles, & vous n'avez pu résister à la tempête qui vous a submergé avec vos braves soldats, résolus de vivre ou de mourir avec vous! Après tant d'exploits vous n'avez pas joui de votre gloire; il ne vous a pas été permis de revoir, de dé-

couvrir même de loin votre patrie. La mer, la mer barbare vous a dévoré à la fleur de votre âge. Nous vous attendions en vain dans le Port où nous avions eu le bonheur d'arriver, où les Compagnons de vos travaux n'ont pas eu du moins la triste consolation de vous rendre les honneurs funèbres, de répandre sur votre tombeau les larmes amères que votre souvenir nous arrache encore. Nous n'avons pas vu graver sur le marbre les éloges que vous méritiez. Mais votre nom, toujours à côté de celui de Duguay, sera consacré dans les fastes de la Nation. Pleuré des Officiers & des Matelots, vous ne serez pas oublié. Nos enfants conteront à nos neveux vos exploits, & ceux de Duguay, comme nos pères nous ont conté les exploits de Duquesne, de d'Etrées, de Tourville, & de Gabaret, noms immortels dans l'histoire de la Marine Françoise. Bientôt Duguay. . . . . . . Ici le compagnon de Duguay, s'arrête, trop attendri par ce souvenir, pour conter encore la mort de celui auquel il étoit si tendrement attaché.



SECONDE PARTIE.

Mais l'éloge de Duguay-Trouin, toujours employé, toujours utile dans la paix comme dans la guerre, ne finit qu'avec sa vie. Devenu Chef d'Escadre, récompensé de ses longs travaux par un avancement bien mérité, il jouissoit, à la mort de Louis XIV, du repos que la Paix seule pouvoit lui donner; & cette paix étoit venue après tant de guerres opiniâtres, & sanglantes, que tout sembloit devoir en promettre la durée aux peuples fatigués. Illustre par ses exploits, Duguay ne put se refuser un titre de plus, qui est le prix des services, lorsqu'il n'est pas un avantage *de la* naissance. En 1707, il avoit demandé des Lettres de Noblesse, que sa famille auroit pu, sans lui, obtenir. On lui fit désirer & attendre cette faveur. Le Ministre (1) ne se montroit avare, que parce qu'il sentoit l'impossibilité d'être généreux avec un homme qui devoit le mettre hors d'état de lé récompenser. Ce premier refus qui éprouvoit ses sentiments, ne le découragea point: il savoit sans doute que le fameux Miltiade (2) cou-

(1) M. le Comte de Pontchartrain.

(2) Plut. Thém.

vert des lauriers de Marathon, demanda en vain une couronne d'olivier, au peuple injuste, & léger, qui exila Aristide & Thémistocle, à l'ingrate Athènes, qui méconnoissoit les Héros qui la défendoient, (1) & honoroit d'un éloge funèbre les citoyens qui mouroient à son service.

Duguay, après avoir fait la guerre au commerce de nos ennemis, va s'occuper des progrès du nôtre. Ce Prince, issu du sang de nos Rois, qui, jaloux de l'autorité dont il étoit dépositaire, ne s'assit près du trône que pour l'affermir, & le conserver à son Maître, dont il éleva l'enfance. Philippe, pendant la minorité de Louis le Bien-Aimé, gouvernoit la France. Il crut devoir employer utilement le Héros de la Marine, & se servir des connoissances que Duguay avoit acquises, pour les appliquer à une partie importante du commerce de la Nation.

Une puissante Compagnie, formée en France (2) par le fameux Edit de 1664, obligée ensuite de céder son privilège à des Négocians de

---

(1) Harang. de Démost. pour Ctesiph. Tourreil, Tom. IV, p. 591.

(2) En 1712.

S. Malo ; rétablie enfin (1) ſous de plus heureux auſpices par la réunion des Comptoirs du Sénégal & des Indes, ſous une même adminiſtration, avoit alors (2) une Marine reſpectable, un commerce riche & avantageux. Ce Commerce devoit balancer en notre faveur celui des autres Puiſſances maritimes qui nous avoient devancés, & dont l'exemple nous autoriſoit à trafiquer en Conquérants (3). La Compagnie floriſſante multiplia ſes Colonies, bâtit des Villes & des Fortereſſes, étendit ſes poſſeſſions en Aſie, dans les Provinces éloignées du centre du vaſte Empire du Mogol ; & pénétrant en Afrique juſqu'aux cataractes du Niger, elle découvrit plus loin avec étonnement les mines abondantes du métal le plus précieux, devenu le ſigne commun de nos richeſſes, & de nos beſoins.

La Compagnie portoit ſur les bords du Gange les ouvrages de notre induſtrie. Une grande Ville (4), fondée par un Négociant Lyonnois (5), étoit la Capitale de nos Établiſſements : nous

(1) En 1719.
(2) En 1723.
(3) Eſprit des Loix, Liv. 21, p. 49.
(4) Pondichery.
(5) M. Deltor, en 1674.

partagions

partagions enfin le commerce que l'Europe faisoit avec la Chine ; commerce pourtant humiliant pour une Nation qui, accoutumée à donner aux autres Nations ses usages, trouve dans l'Asie un Gouvernement éclairé, qui nous rend ses tributaires : il fait plus, il ne reçoit que notre or qu'il échange utilement, & nous oppose la même barrière qu'il a élevée, pour empêcher la communication d'un peuple doux, sage, actif, content de son état, avec des étrangers dont les moeurs pourroient le corrompre.

La Compagnie se bornoit à commercer avec les Chinois ; & peut-être ses Agents, entraînés par leur zèle, se laissèrent d'un autre côté emporter trop loin par l'esprit de conquête.

Ce fut dans le Conseil, qui dirigeoit cette Compagnie Militaire & Commerçante, que Duguay fut admis par l'ordre du Prince. Il s'attacha à règler la Marine, & ensuite à diriger les vues des Administrateurs, d'après celles qui avoient guidé ses Concitoyens. Ses Mémoires sont conservés dans les Archives de la Compagnie des Indes, comme un monument précieux de son zèle, & de son travail : ils manifestèrent ses lumières au point que le Gouvernement ne cessa de le consulter sur les matières qu'il avoit

déja traitées avec autant de ſagacité, que de ſuccès.

En 1731, le Miniſtre de la Marine ayant appris par une longue expérience, & des connoiſſances ſupérieures, à regarder le commerce du Levant comme un objet précieux, auquel il vouloit donner tout l'accroiſſement, & le luſtre dont il étoit ſuſceptible, étoit toujours porté à ſeconder les efforts des Marſeillois qui ont fondé ce Commerce, & le ſoutiennent, en profitant des avantages de leur ſituation, que la jalouſe concurrence de nos Villes maritimes voudroit en vain leur diſputer (1).

M. le Comte de Maurepas jugea à propos de faire paroître au Levant une Eſcadre Françoiſe, qui devoit d'abord ſe montrer aux Barbareſques pour leur en impoſer, & les contenir: elle devoit enſuite viſiter les principales Echelles du Levant, pour donner des marques de la protection du Roi à la Nation Françoiſe, toujours la plus conſidérée des Turcs, par la ſupériorité

(1) Ils ont encore payé chèrement le Privilège de ce Commerce, par l'épreuve la plus terrible du fléau qui a ravagé (en 1720 & 1721) Marſeille & la Provence, & par l'obligation de le recevoir journellement ſans crainte, & avec des précautions qui garantiſſent le reſte du Royaume.

de son commerce sur celui des autres Nations commerçantes.

Le Ministre voulant, comme son prédécesseur, employer Duguay, le crut le plus propre à faire respecter, dans les mers du Levant, le Pavillon & les Vaisseaux du Roi. Duguay partit de Toulon avec quatre Vaisseaux, annoncé par sa réputation. Dans cette paisible Campagne, il parut pour la première fois sur la Méditerranée, tel que les anciens Poètes nous représentent le Dieu des Mers, armé de son trident, se montrant après l'orage sur la surface paisible des flots qui s'applanissent sous son char doré. Ainsi, Duguay, jouissant de sa gloire, assis sur ses trophées, sembloit se promener en silence sur le théâtre de ses exploits. Il visita Alger, où il fit rendre des esclaves Italiens pris sur nos côtes. Ces fiers Pirates, qui avoient résisté à Duquesne, & à Tourville, n'osèrent avec Duguay hasarder un refus. Les armes du plus puissant Souverain ne sont jamais si respectables, que quand elles brillent dans les mains de ceux qui ont porté plus d'une fois la terreur parmi nos ennemis. Tunis & Tripoli lui rendirent les mêmes hommages. Arrivé en Chypre, & ensuite à Smirne, la Nation Françoise le suivoit, le montroit

avec empressement, s'applaudissoit de pouvoir le nommer le protecteur de son Commerce, & racontoit aux Turcs étonnés ses combats, & ses exploits. Les Grecs croyoient revoir en lui les anciens Héros de Sparte, & d'Athènes, défenseurs de leur Patrie. Duguay, fuyant modestement le concours qu'il attiroit, sortoit rarement de son Vaisseau: il apprenoit au jeune d'Antin (1), à un Vice-Amiral désigné, qui servoit sous ses ordres, à obéir comme un soldat, à manœuvrer comme un Pilote, pour se rendre digne de commander.

Il avoit été fait Lieutenant Général en 1728; & en 1733, la guerre étant déclarée avec l'Empereur, on lui donna le commandement d'une Escadre qu'on préparoit à Brest. Après une longue inaction, son ardeur se ranima à la vue d'une nouvelle occasion de se signaler. Il prépa-

(1) Il n'est pas inutile de rappeler ici un trait de la sévérité de M. Duguay-Trouin, qui le caractérise, & indique sa façon de penser sur l'apprentissage des Elèves de la Marine Militaire. Il ordonna une réforme rigoureuse sur tous les Vaisseaux de son Escadre, en faisant supprimer la plus grande partie des chambres, des lits, & toutes les commodités superflues des Officiers, & des jeunes Elèves de la Marine; qu'il réduisit au seul strapontin.

roit les Vaiſſeaux qu'il devoit commander, & les Troupes qu'il devoit faire agir. Il faiſoit manœuvrer les Vaiſſeaux : il exerçoit les ſoldats à des deſcentes ; mais ces préparatifs devinrent inutiles ; & retombé dans l'ennui du repos, il ſentit vivement toutes les infirmités que l'eſpoir, & le deſir de ſervir encore ſa Patrie, lui avoient fait oublier.

Ce grand homme, attaqué d'une maladie dangereuſe, déſeſpéra bientôt de ſa guériſon. Il vit arriver ſans frayeur ce dernier moment, dont l'approche lente fait ſouvent pâlir ceux qui ont affronté le trépas dans l'ardeur du combat le plus meurtrier. Comblé, pénétré en mourant, des bontés de ce Maître bien-aimé, qui l'honoroit d'une eſtime particulière, il ne regretta, d'une vie trop courte, que les jours qu'il auroit voulu employer encore pour le ſervice de l'Etat, & du Roi. Mais réſigné à la volonté du Maître des Rois, il mourut le 17 Septembre 1736, digne des regrets du Prince, des regrets de ſes Supérieurs, de ſes ennemis même, qui le reſpectoient en l'admirant ; & des éloges de ſes contemporains, qui ne devancent pas toujours ceux de la poſtérité.

On aime à voir dans les Mémoires qu'il nous

a laissés, un homme intrépide dans le danger, inébranlable, & ferme dans un projet arrêté. Il brusquoit, si j'ose dire, une expédition hardie, comme il abordoit un Vaisseau ennemi. Alors, la vivacité de son génie, & l'impétuosité de son courage n'admettoient plus les lenteurs quelquefois nécessaires, souvent dangereuses, & toujours importunes, de la réflexion.

Guerrier, & Matelot, il avoit tout à la fois l'expérience & la valeur que les combats de mer exigent : car ce n'est pas assez de braver le feu le plus terrible, il faut, pour être assuré de soi-même, avoir déja combattu contre des Vaisseaux ennemis. Le soldat le plus intrépide chancèle, & déconcerté, ne se retrouve plus sur un élément qu'il ne connoît point. (1) « Laissez, disoit un vieux Centurion à Antoine, la veille de la fameuse bataille d'Actium ; » laissez les Egyp-
» tiens, & les Phéniciens combattre sur mer :
» mais pour nous, la terre est notre élément ;
» donnez-nous la terre sur laquelle nous sommes
» accoutumés à combattre de pied-ferme, tou-
» jours prêts à vaincre, ou à mourir (2) ».

(1) Hist. Rom. Tom. XVI, p. 65.

(2) Les Combats de Mer, dit un Historien Anglois, sont

Disons tout, osons avouer une foiblesse dans un héros, & ne refusons pas à l'envie, qui a osé l'attaquer, le seul aveu qu'elle attend de nous, si nous sommes obligés de ne pas dissimuler une tache légère que nous trouvons dans le cours d'une vie brillante & glorieuse.

Duguay, avec un cœur tendre, & une figure intéressante, ne songea pas à former les nœuds sacrés qui lui furent sans doute offerts plus d'une fois: il ne connut point la douceur de s'entendre appeler dans sa maison du doux nom de père; d'embrasser au retour de ses Campagnes, des enfants qui auroient triomphé avec lui, qui auroient appris à combattre & à vaincre au seul récit de ses travaux, & de ses exploits. Sa vie active, sa passion pour la profession qu'il exerçoit, le goût de l'indépendance dans ses amusements, la variété que l'occasion lui offroit dans les plaisirs, éloignèrent l'idée d'un engagement sérieux, & durable. Trop facile, sans doute, il se méfia de lui-même, il n'osa fixer son choix.

---

naturellement accompagnés d'une confusion qui l'emporte beaucoup sur celle des actions de terre, soit qu'elle procède de l'opération incertaine des vents, & de la marée, soit de la fumée, & des ténèbres où les partis sont envelopés. Hist. de Stuart, Par M. Hume; Tome III, Ed. 4, p. 158.

S'il avoit cru être coupable, il n'eut pas donné lieu au seul reproche qu'on ne peut accuser la censure de lui avoir fait avec trop de sévérité : il eut légitimé des plaisirs que le monde trop indulgent pardonne, peut-être par opposition à la rigueur nécessaire de la Religion qui les défend.

Mais l'amitié, ce feu doux & céleste, étoit toute entière dans son cœur. Tendrement attaché au meilleur des Rois qu'il adoroit, à ses Supérieurs qu'il respectoit; ami pour ses parents. Il eut pour ses frères, pendant leur vie, les sentiments qu'il fit éclater en les perdant : il eut pour ses Officiers cette estime, & ces égards qui naissent de la vertu, & de la plus étroite intelligence. Sévère pour la discipline militaire, sans aucune distinction, toujours égal dans la société, il reprenoit sur son Vaisseau la supériorité de son rang, & ne comptoit pas celle que ses exploits devoient lui donner.

Héros de la Marine Françoise, vous n'êtes plus, mais votre gloire sera consacrée dans nos fastes. Dans les plus beaux jours de l'ancienne Grèce, ces Chantres divins, appelés dans les Cours des Princes pour réciter les combats des plus fameux Guerriers, auroient célébré vos

exploits. Un Corps illustre vous rend un hommage plus durable ; il vous décerne celui d'un éloge public qu'il doit couronner pour le rendre immortel. Rappelons encore ici le vœu d'un éloquent Citoyen (M. Thomas) qui a déja loué dignement les Grands hommes. Puissé-je voir la statue de Duguay-Trouin au milieu de sa Patrie ! Ce monument seul éloigneroit de S. Malo nos fiers ennemis, lorsqu'ils oseroient revenir pour insulter son Port & ses Vaisseaux. Image du Défenseur de la France, d'un Héros, la terreur & le Vainqueur des Anglois, vous combattriez encore pour vos Concitoyens. Le Grand Gustave n'étoit plus, & son nom seul, à la tête de ses Troupes, appeloit, fixoit la victoire sous ses drapeaux. Elèves de la Marine, jeune Noblesse, vous viendrez, au pied de cette statue, déplorer pendant la paix votre oisiveté ; & jaloux d'une réputation que vous pouvez acquérir, dès que le signal de la guerre sera donné, vous vous embarquerez, pour vous élancer sur les Vaisseaux ennemis, que vous enleverez, que vous conduirez dans nos Ports. Ainsi Thémistocle (1), excité, tourmenté nuit & jour par les trophées

(1) Plutarque, Thémisth.

de Miltiade, par la plus violente ardeur de se signaler, & de venger Athènes, fit voir, par ses exploits un Chef magnanime, qui procura l'empire de la mer à sa Patrie, en la faisant triompher à Salamine avec autant d'éclat que de gloire.

Nudus in ignota, Palinure, jacebis arena!
Virg. Æneid. Lib. V.



NOTES.

Je viens glaner, après M. Thomas, en ajoutant à l'éloge de Duguay-Trouin, quelques Notes pour essayer de compléter celles qu'il a données, & qu'on ne lit pas avec moins de plaisir que l'Ouvrage couronné par l'Académie.

[a] NANTES, la patrie du fameux Cassart, & Marseille qui l'avoit naturalisé en se l'attachant, doivent remercier M. Thomas de l'Eloge qu'il a fait des plus grands hommes de notre Marine. J'y ajouterai un trait qu'il n'est pas inutile de rappeler. Cassart avoit connu à la mer un Capitaine Provençal, nommé Lombardon, pour un brave homme, & très-habile pour la manœuvre, il le loua comme il le méritoit; il fit mieux, il ne voulut plus s'embarquer sans Lombardon; il alloit le chercher lui-même à Marseille, lorsqu'il armoit à Toulon; & si Lombardon refusoit, parce qu'avec le Vaisseau marchand qu'il commandoit, il avoit un voyage plus utile à faire; que gagnerez-vous, lui disoit Cassart? dix, douze mille francs; je vous les promets, & il lui tenoit parole. En 1709 il escortoit 26 bâtiments chargés de bled qu'il conduisoit à Marseille; il fut rencontré le 29 Avril par une Escadre Angloise de

15 Vaisseaux ; Cassart, toujours supérieur par son courage, ne délibéroit pas pour savoir s'il falloit fuir, ou combattre. Battez-vous, lui dit Lombardon, *je me charge du reste*, & effectivement, par un coup de manœuvre, il sauva le Vaisseau après le combat le plus vif, & le plus glorieux pour les François. Cassart connoissoit tout le prix du Marin qu'il employoit, & d'un homme capable de le remplacer lui-même dans l'action sur son propre Vaisseau.

On ne peut nier que Cassart n'ait mérité la disgrace du Ministre qu'il s'étoit attirée, mais qui l'eût dit ? Cet homme, dévoré par le chagrin, n'ayant plus à combattre les ennemis de l'État, fit la guerre à ses Armateurs, & devint au Palais un ennemi aussi dangereux qu'il avoit été redoutable à la mer. Victime d'une passion, qui ne devoit pas remplacer en lui celle pour la gloire, il mourut en plaidant, ayant à peine de quoi vivre.

Duguay-Trouin, qui étoit à Paris lors du procès de Cassart, qui, en faisant une donation chimérique de la moitié de ses prétentions à l'Hôpital Général de Paris, l'avoit engagé à plaider avec lui, demandoit à M. Amic (1), un des principaux Armateurs de Marseille, s'il n'y avoit pas moyen de s'ac-

(1) Actuellement Intendant du Bureau de la Santé à Marseille.

commoder avec Caſſart : quel dommage, s'écrioit-il, que le plus grand homme de la Marine de France ſe ſoit livré à la chicane du Palais ! Cet éloge, que Duguay aimoit à répéter, étoit bien digne de lui, & n'étoit point ſuſpect. En parlant à M. Amic de Caſſart, il blâmoit la conduite de ce Capitaine envers ſes Armateurs, & ſur-tout ſon avidité peu convenable à un Officier du Roi. « Pour moi, ajou» toit-il, lorſque j'étois armé par les Négociants » de S. Malo, j'avois un Commiſſaire qui dirigeoit » l'armement, & les ventes ; je demandois après » ma Campagne ce qui me revenoit du produit des » Priſes, & je déclarois que je ne voulois voir » aucun compte. Ce n'eſt pas à nous à ſuſpecter » la bonne foi, & l'exactitude de ceux qui nous » ont confié leurs intérêts.

Obſervons ici, ſans vouloir nous permettre d'examiner les juſtes motifs qui ont dicté des Règlements que le Gouvernement a adoptés, que la Marine Marchande nous donneroit des ſujets plus diſtingués, ſi les Claſſes ne les éloignoient pas par un engagement qu'ils redoutent. Le fils d'un Négociant, ou d'un Capitaine, ne peut ſe réſoudre, s'il n'eſt pas forcé par la néceſſité, à ſe voir expédié comme Matelot par le Bureau des Claſſes, lorſque, pour obtenir ſes Lettres de Capitaine, il va s'embarquer ſur les Vaiſſeaux du Roi. Ce n'eſt pas le ſalaire de Matelot, c'eſt la qualification qui avilit celui qui eſt

né pour commander. Le même titre dont il se glorifieroit, comme le Guerrier se fait honneur de celui de soldat, au lieu de flatter une Nation sensible & généreuse, devient odieux, si elle a lieu de croire qu'on ne le donne que pour humilier, & abaisser celui qui le reçoit.

[b] Arsenal de Marseille bâti pour les Galères du Roi, qui sont aujourd'hui à Toulon. La Grandeur du Roi, & celle de l'État éclatent dans ces vastes Arsenaux, qui annoncent la puissance Maritime. La France ne désespère pas de revoir ces beaux jours de sa gloire, où elle voyoit les flots tumultueux des Mers étonnées, s'abaisser sous ses nombreux Vaisseaux qui alloient disputer l'empire des Mers.

[c] On ne sauroit parler du Chevalier Barth, sans rappeler une de ses plus belles actions, d'autant plus que le récit que je vais faire, d'après les Marins qui ont entendu ceux qui avoient servi sous lui, est bien opposé à ce qu'on lit dans l'Histoire générale de la Marine. Le Royaume, à la suite d'une longue guerre, éprouvoit une disette fâcheuse en 1694, & l'on attendoit avec impatience une flotte du Nord d'environ 150 Voiles, chargée de bled, que le Roi faisoit venir. Elle étoit escortée par un Vaisseau Danois, & par un autre Suédois. On fit partir de Brest, le 27 Juin, le Chevalier Barth pour aller au-devant de la flotte, & l'escorter dans la

Manche. Barth, avec 4 Vaisseaux de guerre qu'il avoit choisis parmi les meilleurs Voiliers, joint le Convoi; mais à l'approche du Pas de Calais, il découvre 8 Vaisseaux Hollandois qui l'attendoient: Barth voit la gloire, & le danger, il se fait violence, il s'arrête, & ne précipite point un combat au risque de tout perdre. Il abandonne son convoi, & se tient au vent de l'ennemi; mais dès qu'il voit le Convoi amariné, jugeant que les Vaisseaux Hollandois devoient être bien affoiblis, il arrive sur eux, les attaque, les aborde, les enlève successivement, & ramène dans le Port de Brest ce convoi triomphant, qu'il n'avoit feint d'abandonner que pour le reprendre, après l'avoir fait contribuer à sa victoire.

[d] On aborde encore aujourd'hui; nous en avons un exemple récent dans le combat de l'intrépide Chevalier de Modène, qui, commandant l'Achille de 64 canons, le 17 de Juillet dernier (1), aborda courageusement le Vaisseau le Tonnant, de 80 Canons, qui en portoit 76: après avoir essuyé le feu du Modeste, qui en avoit 64, & d'un autre Vaisseau de 50, l'Équipage du Tonnant surpris de l'abordage, épouvanté de l'audace des François, se précipite au fond de cale; & le Tonnant alloit se rendre, lorsque le Capitaine François blessé tombe sans con-

(1) A 20 lieues de Cadix, à la hauteur d'Ayamente.

noissance ; & ne revient à lui que pour apprendre ; avec autant de surprise que d'indignation, qu'un François avoit osé baisser le Pavillon de l'Achille Vainqueur. Tel a été le sort de cet autre Duguay-Trouin, qui, couvert de gloire dans sa disgrace, a fait voir dans cette occasion, que la valeur des soldats, & des matelots, n'est soutenue que par l'exemple, & la présence du Chef qui les commande. (Gaz. d'Amst. 28 Août 1761.) Il est fâcheux que M. le Chevalier de Modène ait autant à se plaindre des procédés, à son égard, du Capitaine du Tonnant, qui auroit dû être son prisonnier, qu'il a témoigné avoir à se louer des politesses, & des éloges qu'il a reçus du Capitaine du Modeste.

[e] On voit encore dans la ville de Chio une espèce de monument qui rappele le célèbre Duquesne, ; ce sont des maisons abattues par les coups de canon de son Escadre, lorsqu'en 1691 il alla brûler dans le Port de Chio les Vaisseaux de Tripoli. Duquesne, que la France pouvoit opposer au fameux Ruyter, est sans contredit un des plus grands hommes que la Marine ait produit. Il eut le bonheur de servir encore dans sa vieillesse. Il pouvoit dire, comme le Maréchal de Villars, qui, en 1733, âgé de 82 ans, lorsqu'il alloit pour la dernière fois se mettre à la tête de nos Troupes en Italie, répondit à un de ses amis qui l'en félicitoit,

Crois-tu

Crois-tu qu'ils me suivront encore avec plaisir ;
Et qu'ils reconnoîtront la voix de leur Visir ?

Bajazet, Scène Ire.

[f] « Les Vaisseaux Marchands de Hollande & » d'Angleterre, dit l'Auteur du siècle de Louis XIV, » étoient tous les jours la proie des Armateurs de » France, sur-tout de Duguay-Trouin, homme » unique en son genre, auquel il ne manquoit que » des grandes flottes pour avoir la réputation de » Dragut, & de Barberousse ». T. II, p. 91.

Cet illustre Ecrivain n'a vu dans Duguay, que le Corsaire, lorsqu'il l'a comparé à Dragut & Barberousse.

« Comparer ainsi les hommes, dit un savant » Académicien, c'est la façon qui doit le plus satisfaire l'amour-propre, puisque ce jugement est » une sorte de décision facile, abrégée, souveraine, qui paroissant le fruit d'un examen rapide, » dispense en effet d'examiner en détail, & d'apprécier le mérite de ceux dont on a prétendu régler » les rangs ; aussi la plupart de ces comparaisons » séduisantes au premier coup d'œuil, n'ont réellement aucune justesse. Je parle de celles que l'esprit fait sur le champ, & qu'il adopte sans discussion, & qui, fondées sur des rapports superficiels, ne soutiendroient pas les regards de quiconque observe avant que de prononcer ».

C'eſt ce que l'Auteur a fait dans ce même Ouvrage (1), où il compare Nadir-Chah, ou le fameux Thamas-kouli-kan à Alexandre, moins pour trouver des traits de conformité entre ces deux Conquérants de l'Inde, que pour faire voir combien Nadir-Chah étoit peu digne d'être appelé le ſecond Alexandre. « Celui-ci faiſoit la guerre en Roi, en » fils de Jupiter, qui, d'une main lance la foudre, » & de l'autre prodigue les bienfaits. La conduite » de l'autre eſt celle d'un brigand, d'un meurtrier, » d'un incendiaire, d'un fléau du genre humain: » on doit, ajoute-t-il, comparer les deux expédi» tions, mais non pas les mettre ſur la même ligne ». M. de V*** n'auroit pas raiſonné autrement, s'il avoit conſidéré attentivement les rapports qu'il pouvoit trouver entre Duguay, & les Commandants des flottes de Soliman II; il auroit reconnu qu'on ne pouvoit pas dire d'un Héros de la Marine Françoiſe, d'un Lieutenant Général des Armées navales de Louis XIV, ce qu'on diroit d'un *Rais* d'Alger, qui dans l'action ne montre pas moins d'intrépidité que Dragut, & Barberouſſe. Tous les deux ont commandé des grandes flottes, mais ils étoient dignes de ne commander qu'à des Corſaires accoutumés comme eux à exercer toutes les horreurs de la Piraterie.

(1) Parallèle de l'expédition d'Alexandre dans les Indes, avec celles de Thamas-kouli-kan, par M. de Bouguainville.

Au reſte, l'article que j'ai cité de l'Hiſtoire du ſiécle de Louis XIV eſt rapporté à l'année 1697, année célèbre par le Traité de Riſwick, c'eſt-à-dire, après le combat du fameux Baron de Vaſſenaer, qui ne reconnut pas dans ſon Vainqueur les traits qui pouvoient lui rappeler Dragut ou Barberouſſe.

M. de V***. toujours par les mêmes préventions, laiſſe échapper une autre erreur, lorſqu'il dit, p. 253 : « Ce fut dans ce temps malheureux que » le célèbre Duguay-Trouin, aidé de ſon courage, » & de l'argent de quelques Marchands, n'ayant » encore aucun grade dans la Marine, & devant » tout à lui-même, équipa une petite flotte, & » alla prendre une des principales villes du Bréſil ».

M. Duguay avoit paſſé dans la Marine Militaire en 1697; auroit-il eu des Officiers du Roi ſous ſes ordres, s'il n'avoit eu aucun grade dans la Marine?

[g] Rapin Thoyras, en rapportant la fameuſe expédition de Rio-Janeiro, ne peut diſſimuler la hardieſſe, & les difficultés de cette entrepriſe, & il fait, à ſa manière, le plus grand éloge de Duguay-Trouin, en affectant de ne pas le nommer. Tom. II, p. 464.

Si la Marine Marchande peut ſe vanter d'avoir produit des Héros, tels que Duguay-Trouin, Barth, & Caſſart, devons-nous faire l'éloge de ces grands hommes, de manière à décourager ceux qui pourroient les imiter? La guerre préſente, quoique

malheureuse pour notre Marine Militaire ; toujours trop inférieure à celle de nos ennemis, ne nous fournit - elle pas des exemples que nous pouvons citer de la valeur & de l'habileté de nos Corsaires ? Je n'entreprendrai pas de parler de ceux de S. Malo, de Dunkerque, de Bayonne, de Nantes, & de Bordeaux, qui se sont signalés. Les Villes Maritimes devroient donner, pendant la guerre, à la fin de chaque année, la liste des Capitaines qui se sont distingués, en publiant le récit de leurs actions. Je vais, en finissant mes notes sur l'éloge de Duguay-Trouin, rendre ce juste hommage à mes compatriotes ; & après avoir rappelé à la nation le souvenir de quelques grands hommes qui ont fait briller notre Marine, lui montrer que la même école où ils se sont formés nous fournit encore des sujets dignes de l'attention, des récompenses du Souverain, & des éloges de la postérité. Je prouverai en un mot, par les faits, ce que M. Thomas dans ses notes sur l'éloge de Duguay-Trouin, a avancé sur la Marine Marchande.

Le Capitaine Gassen, de Marseille, s'est distingué le premier par son courage, son habileté, & le nombre de ses prises. Il sortit dabord après la déclaration de guerre, avec un Chebec appelé l'*Aigle*, c'est-à-dire, portant le nom du plus fameux de nos Corsaires, qu'il se proposoit pour modèle. Il fit deux prises, mais il eut bientôt occasion de

se signaler par le combat le plus vif, & le plus opiniâtre, qu'il livra à la vue de Livourne au Capitaine Reith, Corsaire Anglois, qui avoit un bâtiment plus fort que le sien en hommes, & en canons; l'Anglois eut 16 hommes tués, & 33 blessés; il ne dut son salut qu'à la proximité du Port de Livourne, où il alla cacher sa honte, & sa défaite.

Le Capitaine Gassen, après ce combat, continua sa croisière avec succès, & la finit par la prise d'un Navire appelé la Sally, armé en guerre, qui portoit des munitions à Gibraltar. Le combat fut long & meurtrier, le Capitaine Anglois se rendit ayant eu la jambe emportée par un coup de canon. Cette première campagne annonça ce qu'on devoit attendre du Capitaine Gassen. Aussi M. Duménil, commandant en Provence, voulut le voir, & lui fit présent de son épée en présence de MM. les Échevins, pour rendre publiquement l'hommage que cet Officier Général des Armées du Roi, crut devoir à la valeur d'un Capitaine Marchand.

Le Capitaine Gassen arma bientôt le Navire la Sally qu'il avoit pris, parce qu'il l'avoit reconnu pour fin voilier. Cette campagne fut très-utile à ses Armateurs, par la quantité, & la richesse des prises qu'il fit. Dans une troisième Campagne, avec le même bâtiment, il rencontra un Vaisseau Anglois, nommé la Catherine, qui avoit une artillerie égale à la sienne, il se battit pendant 7 heures; l'Anglois per-

dit beaucoup de monde, & après la plus vigoureuſe défenſe, il fut obligé de ſe rendre à l'entrée de la nuit; le temps étoit orageux, & l'ennemi eſpéroit encore de ſe ſauver à la faveur du gros vent, & de l'obſcurité de la nuit, auſſi ne ſe preſſoit-il pas de mettre ſa Chaloupe à la mer pour venir à bord du Corſaire François; alors quelques matelots, animés par l'exemple de deux Officiers, ſe jettent dans l'eau, & vont à la nage amariner le Vaiſſeau Anglois. Le Capitaine Gaſſen reprit enſuite la Frégate la Junon, de Marſeille, que les Anglois nous avoient enlevée. Enfin il peut compter 35 priſes qu'il a faites dans les Campagnes dont je viens de parler, & il ne tardera pas de ſe montrer encore ſi la guerre continue.

Le Capitaine Vence, de Marſeille, jeune encore, fils d'un ancien Capitaine qui lui a donné d'utiles leçons, ne s'eſt pas moins ſignalé. M. Feſquet, Négociant Armateur, lui donna en 1757, le commandement de la Frégate la Pallas, de 14 canons de 8 livres de balle, avec un équipage de 86 hommes. Il partit de la Baie de Cadix, où il avoit relâché le 2 de Septembre, & le 4 d'Octobre, courant par la latitude de Saint Domingue, il apperçut un Corſaire de 16 canons qui avoit 130 hommes d'équipage; il ſe prépara au combat qui fut rude & meurtrier; le Corſaire maltraité s'éloigna pour réparer ſes manœuvres; le lendemain il fallut recommencer; la Pallas eſſuya la première décharge du

Corsaire, & lui lâcha ensuite sa bordée ; après trois heures de combat, elle laissa le bâtiment ennemi sur le travers, & dans une situation si déplorable, qu'il ne put éviter de couler à fond. Le Capitaine Vence (1), avec une Frégate chargée de marchandises, prévoyant qu'il auroit affaire à d'autres Corsaires avant d'arriver à Saint-Domingue, se trouva dans l'impossibilité d'amariner le Vaisseau Anglois, & de recevoir un nombre considérable de prisonniers dont il eut été embarrassé. En effet, le 7 au matin il essuya un nouveau combat, aussi vif, & plus long que le premier ; il ne vint à bout de faire reculer un ennemi supérieur à lui qu'en prolongeant sa civadière pour l'aborder. L'Anglois évita l'abordage, mais la Pallas étant sur son travers, fit une décharge qui le mit en désordre ; il gagna le large, faisant eau de toutes parts. Le lendemain, le brave Capitaine Vence soutint un nouveau combat contre deux Corsaires à la fois, qu'il laissa faisant l'un & l'autre des signaux d'incommodité. Le Capitaine blessé dans cette dernière action, étoit prêt à entrer dans la Baie de Monte-Christo pour se sauver ; mais à peine a-t-il doublé l'Isle, qu'il se trouve à portée d'un Vaisseau de guerre de 60 canons, qui

(1) Son frère s'est signalé sous les yeux du Comte d'Estaing à la prise de la Grenade, & ce Vice-Amiral lui a fait donner la Croix de S. Louis, en le faisant entrer dans la Marine Royale.

étoit au mouillage, & bord à bord d'un Brigantin Anglois de 16 canons de 6, & de 110 hommes d'équipage : il éloigne le Brigantin après lui avoir lâché sa bordée, mais quatre nouveaux Corsaires paroissent pour lui barrer le chemin. A la vue de tant d'ennemis, & de tant d'obstacles, le découragement de l'équipage affoibli, & harassé, alarmé aussi de la blessure du Capitaine qui perdoit beaucoup de sang, annonce la nécessité de se rendre au Vaisseau de guerre mouillé, qu'il falloit ranger au coup de pistolet. Il n'attendit pas qu'on fût si près de lui pour faire feu de ses canons, & de sa mousqueterie sur la Frégate, qui, après avoir lâché sa bordée, fut forcée d'amener le pavillon.

Le Capitaine Anglois, touché de la valeur, & de la situation du Capitaine François, le fit panser avec soin, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit, & voulut l'adresser lui-même, dans une lettre où il parloit de lui avec les plus grands éloges, à M. de Kersaint, qui commandoit au Cap une Escadre Françoise.

Le Ministre de la Marine, informé des combats du Capitaine Vence, envoya pour lui, à la Chambre de Commerce de Marseille, l'épée que le Roi accorde aux Capitaines Marchands qui se distinguent.

Le Capitaine Fabre, qui a mérité de commander le Tigre, Frégate du Roi, prise sur les Anglois, par

M. de Sade, Capitaine de la Marine Militaire, dont la réputation eſt connue, ne s'eſt pas moins ſignalé. Il commandoit en 1756 un petit brigantin armé de 2 canons, ſeulement de deux livres de balle, & de 50 hommes d'équipage. Avec ce foible armement, il oſa ſe montrer dans le Détroit de Gibraltar, y établir ſa croiſière, & il enlevoit à l'abordage tous les bâtiments qui portoient des vivres à Gibraltar. Mais il faut l'entendre lui-même, lorſque l'Amiral Hawk, commandant l'Eſcadre Angloiſe, fait attaquer par toute ſes Chaloupes, & par un bâtiment de 14 pièces de canon, armé exprès pour cette expédition, le petit Corſaire François qui ſut lui échapper.

Lettre du Capitaine Fabre, à M. Pelicot, ſon Armateur.

A Cadix, le 12 Décembre 1756.

« Le 15 de Novembre dernier, je ſortis des Alcaſſides, où le mauvais temps m'avoit fait relâcher.
» L'Amiral Anglois envoya à 10 heures du ſoir ſon
» Canot, pour me reconnoître. Cependant, le 16
» a 8 heures du matin, j'attaquai & je pris un
» Sénault de 200 tonneaux, venant de Londres,
» chargé de farine, fromage, & autres proviſions
» pour Gibraltar. Le Commandant s'en étant ap-
» perçu, détacha 11 Chaloupes armées, pour

» venir m'enlever; mais ayant pris le Sénault Anglois à la remorque, je le fis échouer sous un Fort Espagnol, & me présentai aux Chaloupes, que j'écartai avec ma petite artillerie; tandis qu'une partie de mon équipage, que j'avois placée sur une pointe, faisoit feu sur les Anglois qui s'approchoient de trop près, aussi ils ont eu 17 hommes de tués. On me garda pendant deux jours; le troisième jour le vent s'étant mis frais, les Chaloupes se retirèrent, & je fis mettre la prise à la voile pour les Alcassides. Alors l'Amiral ayant fait un signal, 24 Chaloupes armées, & un Corsaire de 14 canons vinrent fondre sur la prise & sur nous. La prise étoit revenue sous le Fort qui tira quelques coups de canon; mais après un combat très-vif, que nous soutînmes pour la défendre, j'eus la douleur de la voir enlever. Les Anglois l'ont cependant achetée par la perte de 50 hommes, & de quatre Officiers tués. J'étois encore gardé à vue, l'Amiral ayant juré de me prendre mort ou vif, & de canonner la ville, si on ne me faisoit pas sortir. Le Commandant du Fort m'ayant fait signifier cette déclaration, j'ai pris mon temps pour m'échapper pendant la nuit, ayant abandonné les matelots qui n'ont pas osé me suivre: me voici à Cadix, prêt à réarmer & à croiser encore ».

Les Capitaines Martichou de la Ciotat, Sabatier, Danier, & Fournier qui a été honoré d'une épée du Roi, méritent également d'être cités pour les prises qu'ils ont faites, & les preuves qu'ils ont données de leur habileté & de leur courage. La prise (1) la plus riche, venue dans nos Ports, a été faite par M. de Mouriès, Capitaine des Vaisseaux du Roi, aussi habile Marin que bon Officier. Mais je ne dois pas oublier le brave Soumeire, de Marseille, qui commandant le Vaisseau le Télémaque de 24 canons, de M. le Marquis de Roux, après avoir combattu une Frégate Angloise de 40 canons, l'aborde fièrement, & le Vaisseau ennemi, effrayé de l'abordage, n'échappe au Télémaque que par le coup le plus malheureux pour les François; le Capitaine Soumeire est tué; sa mort répand la consternation parmi ses Officiers & ses matelots immobiles, qui pensent trop tard à le venger : il a été tué à la fleur de son âge, & au moment qu'il faisoit connoître tout ce qu'on devoit attendre du Marin le plus habile, & le plus intrépide. Les premiers lauriers qu'il a cueillis, ne servent qu'à couronner son tombeau.

Le Capitaine Arnoux s'est montré digne de le remplacer. Ce Capitaine, avec la Galiote la Mé-

(1) Le Vaisseau le Prince de Galles, dont le chargement étoit estimé plus de 1500 mille livres.

chante, & le Brigantin la Mutine, ayant fait diverses prises, & donné des marques de sa capacité, & de sa bravoure, ses Armateurs ont fait construire pour lui une Frégate de 24 canons, avec laquelle il a fait jusqu'aujourd'hui treize prises, parmi lesquelles on compte le Vaisseau le Robert-Charles de 20 canons, le Prince George de 24, la Comtesse de Barckley de 26, le Jason de 16, le Mercure de 10. Lorsqu'il conduisoit ce dernier, il fut chassé, & poursuivi par un Vaisseau de guerre de 64 canons, & par deux Frégates qui l'obligèrent de relâcher à la rade de Sitges, à 8 lieues de Barcelone, & qui le gardèrent, depuis le 25 Septembre jusqu'au 8 d'Octobre, dans cette rade, où il étoit comme assiégé; il envoyoit à tout moment sa chaloupe à la découverte, pour connoître la position des ennemis. Son Capitaine en second, le sieur Engelfret, qui étoit chargé de ce soin, rencontre un jour un Sénault Anglois; l'ardeur de combattre, & de vaincre, éloigne toute considération; il court sur le Sénault, l'aborde & l'enlève, & conduit sa prise au Capitaine Arnoux; celui-ci joint la prudence au courage, loue la bravoure de son Officier, & renvoie le bâtiment Anglois, pour apprendre à son second, & aux Anglois eux-mêmes, qu'étant les uns & les autres sous le canon, & la protection d'un Fort neutre, ils devoient respecter le droit des gens. La prise du Prince George occasionna

un combat très-vif, & ce ne fut qu'au moment de l'abordage, que le Capitaine Arnoux parvint à rabaisser la fierté de l'Anglois qui commandoit ce Vaisseau. Il attaqua, avec la même audace, la Comtesse de Barckley, vaisseau de dix mille quintaux, infiniment supérieur à la Frégate qu'il commandoit. Le Capitaine Anglois, après une longue défense, ayant perdu beaucoup de monde, & deux de ses meilleurs Officiers, fut obligé de se rendre. Ainsi autrefois le fameux de Laigle qui s'est signalé à la course dans le temps de Duguay-Trouin, & de Cassart, attaquoit, enlevoit à l'abordage les plus gros Vaisseaux qu'il rencontroit, & même les Vaisseaux de guerre Anglois. (1) L'histoire parle avec admiration de ce grand homme, qui n'étoit pas inférieur à Cassart. Il possédoit l'art de la manœuvre, il joignoit à la capacité, à l'étude la plus réfléchie de la Marine, l'intrépidité dans le danger, un courage toujours supérieur aux évènements, & aux obstacles; & ce qui est rare dans un Corsaire, des mœurs douces, un extérieur simple, & modeste, qui le faisoient rechercher, une ame généreuse, & compatissante, la noblesse des manières, & des procédés. Pour faire connoître la supériorité qu'il avoit acquise par sa réputation, & ses com-

(1) Fastes du règne de Louis XIV, à la suite de l'Histoire du Père Daniel.

bats, il suffira de dire que lorsqu'il faisoit la course, on n'assuroit à Londres, sur les bâtiments Anglois, qu'avec cette clause : *franc de Laigle*. On jugeoit donc un vaisseau perdu dès qu'il étoit rencontré par de Laigle, & dans ce cas l'Assureur n'avoit plus d'espoir. MM. Catelin, Négociants de Marseille, étoient ses Armateurs. Il fut tué d'un coup de canon, pour avoir voulu trop ménager, & ne pas endommager un Vaisseau qui lui plut, dont il alloit se rendre maître. Il n'est ici aucun de nos anciens Marins qui n'aime à conter quelqu'exploit de ce grand homme de mer. Il est fâcheux qu'il ne les ait pas écrit lui-même, pour laisser à sa famille, qui est établie à Marseille, ce précieux recueil, dont elle n'auroit pas privé le public : mais, dit M. Deslandes (1), « il est triste que les gens du métier ne » briguent pas eux-mêmes l'honneur de se faire » connoître du public, & qu'on puisse dire des Ma- » rins ce qu'on disoit des anciens Gaulois : qu'ils » savoient faire des belles choses, mais qu'ils ne » savoient pas les écrire ».

Il me reste à parler du plus petit de nos Corsaires, qui, avec un bateau Vermadien de 10 pièces de canon de 4, & 50 hommes d'équipage, vient de se distinguer par une action que je ne dois pas oublier : c'est le sieur Claude Michel Rabatau,

(1) Essai sur la Marine des Anciens, page, 23.

habile Marin, fils d'un Pêcheur de Marſeille, qui vit encore. Il a choiſi pour ſon Capitaine en ſecond, Lafont, jeune homme de Marſeille, capable comme lui d'affronter tous les dangers. Ce petit armement ſe trouve à la vue d'un gros Vaiſſeau. Rabatau, qui n'a que par grace, & pour cette campagne ſeulement, des proviſions de Capitaine, ne commande pas pour reculer. Aſſuré de la marche de ſon bateau, il va reconnoître le Navire Anglois qui tire ſur lui pour l'écarter; Rabatau obſerve qu'il ne ſe ſert que de deux canons; enfans, dit-il, il n'a que 2 canons de fer, les autres ſont de bois, (& telle eſt la ſécurité Angloiſe à notre égard) alors il l'attaque, l'ardeur & le feu des François redoublent, & l'ennemi ſe rend : mais la mer étoit fort agitée, & le Corſaire ne peut mettre à la mer ſon petit canot que les vagues auroient englouti, pour aller amariner ſa priſe. Il découvre en même temps un Navire qui pouvoit la lui enlever. Dans cette extrémité le brave Lafont ſe préſente; *que ceux qui ont du courage*, dit-il, *me ſuivent;* il ſe jette dans l'eau, & 8 Matelots s'élancent avec lui; le reſte de l'équipage, animé par l'exemple de ces intrépides nageurs que les vagues repouſſent en vain, veut les ſuivre, & le Capitaine eſt forcé d'employer les prieres, & l'autorité pour les retenir. Cependant Lafont aborde la priſe avec les ſiens, il fait enfermer les Anglois étonnés de ſon courage. Alors Ra-

batau va reconnoître le Vaiſſeau qu'il a apperçu, & au moyen de celui que Lafont commande, & qui en impoſe à l'autre, il s'en rend le maître (1). C'eſt ainſi que Barth a commencé (2).

La Nobleſſe Françoiſe toujours guerrière, donnera toujours à ceux qu'elle doit commander les grands exemples de cette valeur héréditaire qui lui eſt propre, en répétant les exploits qu'on lit avec admiration dans notre hiſtoire; mais le Capitaine Marchand, le Matelot même comme le Soldat, ſe diſtingueront également par des actions d'éclat qui méritent d'être tranſmiſes à la poſtérité. M. de Broves, Capitaine des Vaiſſeaux du Roi, après le combat devant Mahon de M. de la Galliſſonière contre le malheureux Bing, préſenta à M. Charron, Intendant de la Marine à Marſeille, un matelot, qui pendant l'action ayant un bras emporté par un coup de canon, ſe tourna froidement vers lui, & lui dit: *Mon Capitaine, ne puis-je pas vous ſervir encore avec le bras qui me reſte?* Il fut obligé d'ordonner à ce brave homme de ſe retirer pour ſe faire panſer. Ce brave homme pourtant eſt peut-être aujourd'hui dans la miſère. « Eh! qui peut voir ſans chagrin,

(1) Ces deux priſes ont été conduites à l'Iſle de Tenerife, & valent 400 mille livres.

(2) Il arrive dans ce moment (6 Septembre 1761) ayant fait douze priſes.

dit

dit le Spectateur Anglois (1), un Matelot réduit à » manquer du nécessaire, quoiqu'il ait pourvu lui » même à notre luxe!

Rapportons encore une action que je ne dois pas oublier, c'est celle d'un ancien Nocher nommé Roux, de Marseille (2), homme robuste & fort, excellent Marin, & d'un courage encore au-dessus de ses forces. Il avoit conduit une prise Angloise à la Martinique, où il avoit trouvé pour revenir en Europe, un petit bâtiment Bayonnois, dont on lui avoit donné le commandement. Long-temps contrarié par les vents, son voyage fut si long que les vivres ne suffisoient plus pour l'achever; dans cette perplexité il est arrêté par le calme, à la vue d'un Vaisseau Anglois; las de fuir devant tous ceux qu'il rencontroit, il détermine deux matelots à le suivre pour exécuter le projet qu'il a formé de s'en emparer. Ces trois hommes à l'entrée de la nuit, s'embarquent dans la chaloupe, voguent doucement vers le Vaisseau ennemi: ils arrivent, Roux monte seul, & frappe sur l'ancre avec son sabre pour faire du bruit; le Capitaine étonné se présente; (3) Roux le saisit, & lui ordonne de se

(1) Discours 59, Tom. IV, p. 355.

(2) Il étoit employé en cette qualité, sur les Vaisseaux de M. le Marquis de Roux.

(3) M. le Marquis de Roux, qui connoît le prix d'un hom-

rendre ; l'Anglois effrayé ne délibère point, son exemple, & la terreur, achèvent de soumettre son équipage aux deux matelots François qui paroissent. Quinze Anglois désespérés, & confus, reconnoissent enfin qu'ils se sont rendus, sur leur Vaisseau, à trois hommes. Roux exige une forte rançon, & des ôtages, il prend aussi les vivres dont il avoit besoin, & la Chaloupe Angloise le ramène triomphant à son bâtiment (1). Que l'Angleterre, qui croit aujourd'hui tout possible à la supériorité de sa Marine, nous envie du moins des hommes aussi précieux & aussi utiles que ceux dont je viens de parler.

Dans le moment on voit entrer une prise Angloise dans le Port de Marseille, c'est un beau Vaisseau de 300 tonneaux, & on apprend, avec autant d'étonnement que d'admiration, la manière dont il a été enlevé. Une petite Felouque, commandée par le Capitaine Bouloir, osoit croiser devant Barcelone. Bouloir visite un Vaisseau Danois, & il apprend qu'un autre Vaisseau, sous le vent de celui-ci, étoit Anglois, & très-bien armé. Le Corsaire consulte son courage, plutôt que ses forces ; il fait voguer vers le Vaisseau Anglois,

---

me de courage, & d'un habile Marin, vient d'acheter, pour celui-ci, un Vaisseau qu'il fait armer pour la course.

(1) Il étoit près d'Antigoa, une des Antilles.

qui, sans se détourner, fait voir son pavillon à ce foible armement qu'il méprise. La Felouque s'approche, & va, malgré le feu de la mousqueterie, & de quelques pièces de canon, heurter contre le colosse ennemi. Le Danois, spectateur de ce combat inoui, s'arrête pour en voir l'issue. Il croit voir un canot qui ose aborder, & attaquer un Vaisseau de guerre. L'intrépide Bouloir, aidé par ses Matelots, monte le premier avec 25 hommes qui le suivent, ils sont maîtres du pont; après une heure de combat, les Anglois se retranchent enfin sous le tillac : c'est le château où il faut les assiéger encore. Bouloir s'attache au Capitaine, qui, avec des fusils qu'on lui fournit à mesure qu'il a tiré, fait un feu continuel sur les François : il le blesse enfin; on livre le dernier assaut, & le Vaisseau est rendu à une petite Felouque, sur laquelle il auroit pu passer pour la détruire. Le Capitaine Bouloir avoit 33 hommes, & l'Anglois en avoit 20, dont la plupart ont été blessés dans ce combat. Que Marseille s'applaudisse de pouvoir conter, de sa Marine Marchande, les mêmes exploits qui ont fait connoître les Capitaines les plus fameux de la Marine Militaire de Louis XIV.

Fin du troisième volume.

TABLE

DES LETTRES ET DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

Lettres sur les Turcs.

Journal d'un Voyage d'Italie.

Fin de la Table.

ERRATA

du troisième Volume

Page 2, vestigia famæ, *lisez* vestigia formæ.
P. 13, Calyphes, *lis.* Califes.
P. 14, Ostrogul-Bey, *lis.* Ottogrul-Bey.
P. 15, Kavaman-Ogli, *lis.* Karaman-Ogli.
Id. Note 2, protectiou, *lis.* protection.
P. 25, Il n'y a qu'un peu plus d'un demi siècle d'intervalle, *lis.* il n'y a qu'un siècle d'intervalle.
P. 29, Note 1, des vrais esclaves, *lis.* de vrais esclaves.
P. 39, l'Ulcma, *lis.* l'Ulema.
Id. Note 1, olta, *lis.* otta.
P. 40, Note 3, olour ou olmay, *lis.* olouv ou olmaz.
P. 42, Note 1, Cadi-Claskus, *lis.* Cadi-Laskers.
P. 45, Colosse mourant, *lis.* Colosse mouvant.
P. 50, Note 1, Manigli, *lis.* Massigli.
P. 64, l'apathie insouciante des Turcs, *lis.* l'apathie des Turcs.
P. 66, Batrats, *lis.* Barrats.
P. 68, Vaccouf, *lis.* Vakouf.
P. 69, Rhodgia, *lis.* Kodja.
Id. M. Tornetty, *lis.* M. Fornety.
P. 70, les Moukhatas, ou Has, *lis.* les Moukatas, & les Has.
P. 72, la Sulcmanie, *lis.* Suleimanie.
Id. d'Youx, *lis.* d'Youp.
Id. le Kezlaraga, *lis.* le Kislar-Aga.

ERRATA

du quatrième Volume.

PAGE 158, φὄπον, *lisez* Ο'πον.
Id. ἔγυ, *lisez* εχῦ.
P. 160, t'environne, *lisez* t'environnant.